

U d'/of OTTAWA



39003002402005

B

RUMINATIONS

E. FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, PARIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

DANS LA

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

Les Névroses, poésies.....	1 vol.
Dans les Brandes, poèmes et rondels.....	1 vol.
L'Abîme, poésies.....	1 vol.
La Nature, poésies.....	1 vol.
Les Apparitions, poésies.....	1 vol.
Paysages et Paysans, poésies.....	1 vol.
En Errant, prose.....	1 vol.

EN PRÉPARATION :

Les Bêtes, vers et prose.....	1 vol.
Les Figures de l'Ombre, prose.....	1 vol.
Histoires de Revenants, prose.....	1 vol.
Anatomies, poésies.....	1 vol.
Poésies de Jeunesse.....	1 vol.
Arrière-pensées, prose.....	1 vol.

MAURICE ROLLINAT

RUMINATIONS

— PROSES D'UN SOLITAIRE —



PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1904

Tous droits réservés



Il a été tiré de cet ouvrage :

31003 002409005

5 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE

PQ

2388

.R428R8

1904

lx. 1

RUMINATIONS

I

Le solitaire pourrait écrire au front de sa demeure : « Que ce gîte austère, en plein paysage, te continue tes impressions de l'au dehors ! Rapporte et gardes-y l'esprit d'éternelle vérité, le sens de simplicité originelle et le primordial abandon que tu puises aux sources mêmes de la nature dans tes sorties de chaque jour ! Fais que ton cœur ressemble à cet intérieur tranquille ! Entends, comme ceux des arbres, les conseils de tes vieux meubles rustiques ! A la reposante influence d'un pareil entour fruste, au bon charme naïf de ton chat et de ton chien philosophes, dépouille-toi des conventions sociales, des préjugés humains qui te composent des rancœurs et des regrets artificiels, et si, avec tout son passé d'amertume et

de révolte, tu sens revenir le vieil homme en toi, alors, surtout, écoute la voix de ta conscience qui te commande l'inaltérable résignation dont les choses te donnent l'exemple.

Les maternités et les perfidies, les charmes et les horreurs de la nature sont des contrastes nécessaires à l'homme, ce Protée volage de sensations, de jugements et de pensées, toujours ballotté entre les extrêmes, tiraillé par les contraires, retourné par les inverses, pratiquant tour à tour avec la même courte illusion la croyance et le doute, l'enthousiasme et le dégoût, la logique et l'inconséquence.

Oui ! l'incomplet de la création, l'infirmité terrestre sont indispensables à l'humeur ombreuse et vacillante de l'âme qui, raisonneuse et téméraire en ses fantaisies d'indifférence, en ses caprices de curiosité, a besoin, pour varier l'errant de son ennui dans sa prison charnelle, d'aimer, de contempler, de savourer avec inquiétude, d'alimenter ses souhaits de leurs propres

humiliations, ses rêves de leurs propres contraintes, de roidir ses essors de leurs propres refoulements, blasée qu'elle eût été d'une monotone perfection du Bien et du Beau : capable d'avoir inventé le Mal et le Hideux s'ils n'avaient pas existé.

Chez les êtres comme dans la nature, il y a du bon et du mauvais, du meilleur et du pire : c'est ce qui nous fait tour à tour si optimistes ou si pessimistes, si versatiles, si instables, si quittés et repris par des sensations incompatibles, par des sentiments qui se combattent.

Mais au fond, c'est en toute justice, en toute raison de cause, qu'à la soudaine irruption des événements qui nous donnent des leçons si contraires, au hasard des rencontres, des accidents, des circonstances, affectés forcément dans un sens ou dans un autre, nous devenons, avec tant d'obstination, à toute heure et partout, les si changeants impressionnables, du cœur et de la

pensée, les si sensibles caméléons de la conscience.

Les cieux, la terre et l'eau dissous, évanouis ! Plus d'air et de lumière ! Morts et disparus les reflets, les frissons, les clartés et les souffles ! Au lieu de la perceptible immensité, un abîme indéfiniment gouffre, creusant toujours plus l'illimité de sa profondeur toute nue et à jamais inremplissable ; échappant aux lois du nombre, de la couleur et de la structure ; n'ayant par conséquent ni dessus ni côtés, pas plus qu'il n'a de fond ni de milieu ; ténébreux par lui seul, sans vapeurs ni brumes, si immatériel que pas même une ombre d'âme n'y pourrait vivre son essence. Au-delà de tout l'impossible du rêve, de toute l'horreur inexprimable, tel je me figure le Vide, monstre entre tous les Surnaturels, miracle entre tous les prodiges, puisque, engendré par l'informe, invisible et impalpable néant, il n'a pour unique habitant que le néant lui-même.

Dans la solitude, les choses qui font le plus penser sont peut-être celles qui vivent le moins, comme les mares desséchées, les terrains chauves et les pierres.

La mort, les ténèbres, l'inconnu, l'inaccessible, l'immobilité, le silence, autant de divers éléments unis ou séparés, constitutifs du Mystère ! Mais il est fait aussi, augmenté surtout de tout ce que l'âme, perdue en sa cécité, occulte pour elle-même, lui apporte de sa propre énigme, de la nuit où elle rampe, de l'illusoire où elle se débat.

L'infini, le vide, le néant sont encore des abîmes où elle descend sa terreur, qu'elle sonde à la mesure de son vertige, qu'elle scrute, imagine et perçoit dans ses songes, mais le Pourquoi, le Comment, l'origine et le but de sa vie, sa destinée en un mot, voilà le gouffre suprême où sa pensée, sans cesse à reculons, refuse toujours de s'engloutir.

L'Amour est le chef-d'œuvre de la nature, puisque, non moins délectable que glorieux, il n'est jamais l'agent de la création qu'à travers le ravissement des êtres, vengés ainsi de l'éternité de la mort par chaque retour de volupté qui les redivinise une seconde.

Les Arts ont pour donnée ce qui existe : ce monde est le sujet qu'ils traitent. Ils reposent sur les apparences, les formes, les couleurs, sur les pensées, faits et gestes de l'homme, sur les fantaisies de son rêve, sitôt borné par la folie et qui ne sait guère que travestir ou déformer les âmes et les choses, restant, quoiqu'il fasse, le tributaire du réel auquel il emprunte les canevas de sa broderie. C'est pourquoi, tous les arts ne rendent que du connu, du pressenti, de l'attendu, en s'efforçant seulement d'attribuer à cet exprimé, toute la possible intensité de noblesse et toute la singularité de grandeur qui constituent leur magie.

Il n'y a que la Musique qui puisse créer des impressions ignorées de l'homme, bien que provenant d'un esprit mortel, mais d'un esprit inspiré pour ainsi dire malgré lui par quelque Puissance d'un autre monde, son possédé privilégié, récompensé de ses efforts d'idéal, jusqu'à avoir été choisi par elle pour être son interprète de l'inimaginé, de l'inressenti, son porte-voix de l'inentendu dans l'universelle monotonie de cette terre.

N'empruntant aucune nuance à nos sentiments les plus subtils, n'évoquant rien d'humain ni de terrestre, unique essence d'inconnu formée de son seul mystère, composée de son seul vague, cette musique arrache l'homme hors de lui-même, de sa pensée, de ses visions, de son entour, de son atmosphère, et lui donne le berce-ment de l'extase insupposable, le frisson du rêve insoupçonné où alors, emportée partout et nulle part, son âme se fond et se dissout jusqu'à n'être

plus qu'une sensation qui flotte, perdue en sa jouissance impersonnelle et divinisée.

De même qu'avec les très grands oiseaux qui solennisent ses hauteurs du planement tranquille de leurs ailes, le gouffre de l'espace s'harmonise avec les monts et les forêts, les vastes ondes, les amas de rocs et les ruines gigantesques. Mais, à distance, les petites formes s'y égarent, s'y effacent, s'y dépravent aux yeux, et il ne faut à un être humain qu'un quart de lointain pour que, par vos regards soupçonné d'être en marche, il représente vaguement on ne sait quelle horrible larve qui se tortille et qui rampe.

Les bons vieux arbres évidés par les siècles dans toute la longueur de leur tronc ont l'air de grands cercueils debout auxquels il ne

manque que le couvercle. Avis à l'homme vivant sa mort et se préoccupant du funéraire ! En en faisant couper un, avec adaptation d'un dessus en écorce, il aurait une bière absolument nature et il goûterait pour ainsi dire une poésie posthume, en songeant qu'un jour ou l'autre il comblera le vide d'un tronc d'arbre, qu'il sera le dernier hôte de la carapace d'un chêne.

La féerique étrangeté s'incarne dans l'astre des nuits qui sait faire d'une mare une trembleuse glace de diamant où le saule pleureur, qu'il fantomatise en plus pieusement incliné, se regarde, y engloutissant son ombre, comme une belle âme affligée qui se mire à s'y perdre dans le mystère ami de sa lumineuse conscience.

Deux tronçons de serpent, cherchant vainement à se rabouter, me font toujours songer à deux pauvres cœurs mutilés qui ne peuvent pas se rejoindre.

Pour qui saurait voir, des ossements ne se confondent pas plus entre eux que des morceaux de bois ou des pierres. Pas d'être qui, à l'état de squelette, ne garde encore un peu de personnalité, ne se différencie de la carcasse voisine ! Et, plus ou moins, ou nullement dentées, les têtes de morts se désappareillent, non seulement par leur rugueux ou leur lisse, par la teinte, la dimension et la forme, la friabilité ou la résistance de leur matière, mais aussi par la façon de leur sourire, par le spécial d'expression, le nuancé d'ombre et d'inconnu qui se dégage de leurs vides. Rien ne se ressemble absolument. Malgré l'apparente monotonie de la nature, la variété dans la création découle de son essence même. Seuls, dans leur égal ennui d'éternité, l'Espace et le Temps sont totalement semblables par l'identique immutabilité de leurs deux mêmes infinis.

Assise à cette même table où elle venait de panser avec tant de soin les brûlures d'un petit enfant, la jolie dame, si charitable, semblant

ne songer à rien, avec un air de somnambule, écrasait machinalement, à pleins doigts, de pauvres petites fourmis qui glissotaient à l'aventure : brusque hécatombe d'insectes, du même coup mort et bouillie !...

J'avoue que je partageai alors l'avis de la grosse mouche qui disait dans son bourdonnant soliloque contre la vitre : « Si la dame réfléchissait que nous sommes tous enfants de la même fatalité, et qu'un bloc, tombant sur son corps comme ses doigts sur les fourmis, à l'instant ferait d'elle une purée semblable, il est à croire qu'elle respecterait la vie d'une bête autant que celle d'un être humain ! »

Il n'y a de vraiment généreux que ceux qui ne tiennent à rien, par tourment d'instabilité ou par indifférence native : ceux-là ont la pudique bienfaisance qui donne pour donner, sans prendre de renseignements. Quant aux vertueux sédentaires, aux incurieux, localisés dans leur monotone bien-être, ils ont la géné-

rosité clairvoyante, indiscreète, avec paperasses et enquêtes : ils sont les bureaucrates et les policiers de la charité.

Aujourd'hui, suffisamment instruits pour acquérir des connaissances par eux-mêmes, les paysans, comme les ouvriers, lisent, pensent, discutent leurs droits, leurs intérêts présents et à venir ; presque autant que les citadins, ils peuvent se procurer les distractions, bonnes ou mauvaises, qu'engendre l'ingénieux raffinement de la civilisation.

Mais il fut un temps où les gens des campagnes étaient totalement dénués de plaisirs et d'amusements. A part les braconniers s'intéressant à leur chasse et se délectant de leur brigandage, les paysans n'avaient rien qui pût les changer, les émerveiller, les consoler. Le rouge vin lourd et subtil les assommait, aiguillonnait leur souci, déchaînait leur bestialité, mais certes ! pour eux, le bon Léthé bienfaisant ne coulait pas dans les auberges ! Aussi, sans

être taxé de cléricisme et de sentimentale religiosité, le plus farouche libre penseur, le plus profondément athée, s'il est de bonne foi, peut dire qu'alors leurs modestes églises étaient les musées, les théâtres de ces parias de la terre, de ces cœurs nature et de ces esprits simples : y venant chaque dimanche, après la semaine de rude et monotone labeur, aussi sué que souffert, ils y buvaient un peu d'oubli, d'illusion, de charme naïf, de poésie vague et de songe tranquille qui pénétraient doucement leur âme engourdie, leur entraient jusqu'au fond de l'être par les oreilles et les yeux, sous forme de chants graves, de psalmodies lentes, de paroles onctueusement clamées, d'ornements, de peintures, d'estampes, de statuettes, de reflets multicolorement lumineux, vitreux et métalliques, et aussi, et surtout ! sous la forme des jeux alternés de la lumière et de l'ombre sur la rigide et sévère vétusté du bois et de la pierre.

Ne sachant pas la déguster, la vraie santé

boit la vie, sans songer au trépas; capable de l'apprécier, mais ne pouvant en jouir, la vraie maladie a seulement soif de la mort.

Il n'y a pas de critérium du Beau pour le profond sensitif qui, toujours en dehors des conventions, et n'étant nullement influencé par l'encens et le jugement des siècles, n'aime et n'admire que ce qui réalise le plus son rêve de beauté à lui, que ce qui l'émeut par la juste représentation de l'être ou de la chose, des formes et des sentiments qu'entrevoit son imagination et que conçoivent ses pensées.

Les beaux et bons regards sont les clairs rellets expressifs, les muets confidents des âmes lumineuses. Jaillissants fluides, luisantes et magnétiques émanations d'un esprit libre, d'un cœur pur, d'une conscience en allégresse, ils sont des songes frais qui flottent, des sentiments

ingénus qui voltigent, des pensées blanches qui se promènent : aussi, par les nuits radieuses, invitant leur contemplation de la nue aux élan- cements de l'extase, peuvent-ils communier fraternellement, en toute limpide et suave mys- ticité, avec les rayons de la lune et les scintil- lements des étoiles !

La nature console de l'injustice des hommes, et la fière pratique de la solitude rend inacces- sible et invulnérable à toutes les chiures et piqûres de mouches de la société.

Vous êtes assis au long d'un bois, pleinement recueilli dans le charme de vos plus suaves son- geries contemplatives, humant les nuages, le lointain, le silence, les souffles d'air, les fris- sons des feuilles, aspirant les ombres de la lumière, extatiquement buvant la vie dans ce qui vous paraît alors l'endroit par excellence de

la plus engourdissante sécurité... Mais que vous effleurant presque, un lièvre qui fuit surprenne soudain vos regards, vous ressentez de son brusque passage une impression à la fois aimable et glaçant vos moelles, parce qu'en même temps vous aurez pensé au coup de fusil possible, à lui destiné, que vous auriez si bien pu recevoir à sa place.

En ce qui nous concerne, la mort elle-même comporte et nous suggère si parfaitement, tour à tour, l'horreur et la bouffonnerie, que l'on frissonne à la pensée de se voir cadavre arpentant des marécages avec une canardière sous le bras, tandis qu'on sourit, on rit presque, à l'idée de se voir squelette longeant une rivière et pêchant à la ligne!

Dans le cours de votre vie amoureuse, il y a eu une certaine femme de passage, brève-

ment étreinte une seule fois, qui, par une telle grâce d'invitante et jolie beauté jeune et expansive, par un tel charme frais des fleurs et fruits de sa chair, par tant de passion câline et de sensuelle tendresse, est devenue à ce point, à travers l'accumulation des années, la tentatrice de votre être, le cher fantôme galant de votre souvenir, que vous l'aimez à jamais en la désirant jusqu'à la tombe.

Dans l'ordre charnel, tout le monde est plus ou moins ardent ; peu de gens sont secrètement, poétiquement amoureux : ceux qui ont avidement cherché les aventures, profité des occasions, fait naître des rencontres, et qui, sachant mêler le rêve à la réalité, l'extase de l'âme aux ivresses les plus raffinées du corps, ont vécu, dans un mystère connu de leurs seules complices de passion, une vie délicieuse, ceux-là ont trouvé que ni l'art, ni la gloire, que rien au monde ne leur avait donné autant de joie, de bonheur intime que l'amour qui fut et qui

reste leur bien suprême. Assurément, lorsque l'on a des sens voulant et agissant, ou qu'on se rappelle envieusement les avoir eus tels, en dépit d'ailleurs de toutes forfanteries et comédies philosophiques ou religieuses, les choses de l'amour sont encore celles dont notre pensée est la plus curieuse, qui nous tiennent le plus au fond même de l'être, en maladie comme en santé, pour lesquelles on s'afflige le plus de vieillir et de trépasser, et que, si on gardait sa pleine connaissance jusqu'au bout de son dernier souffle, on regretterait le plus, lorsque l'on meurt !

Rompez avec cet homme qui se dit votre ami fidèle, si vous venez de surprendre chez lui quelque chose qui sonne faux à l'oreille de votre cœur !

En se retrouvant dans un endroit désert où l'on était juste le même jour, un an aupara-

vant, on se met tout à coup à songer à tous les amis et connaissances morts pendant ces douze mois : on est pris, possédé par cette horrible évocation funèbre ; et le soir, en regagnant son gîte, par les humides chemins creux, on a l'impression, piélinant à pas entravés comme au milieu d'une foule, de marcher dans un compact et environnant troupeau de cadavres, palpables mais invisibles, et d'être poussé, bousculé, porté par tous ces inreconnaissables échappés de la tombe, dans les étroites et profondes allées de marécageux cimetières immenses !

Comme on voit au fond d'un puits de l'eau scintiller noire, fixement immobile, on voit au fond de chaque visage luire et croupir de l'im-pénétrable pensée : toutes deux se ressemblent en opacité miroitante, et rien ne transparait que du ténébreux autant chez l'une que chez l'autre.

C'est surtout amoureusement parlant que nous montrons le plus combien nous sommes égoïstes, illogiques, sans jamais savoir ce que nous voulons : nous faisons à la femme une honte de son feu, un crime de son froid, une infirmité de sa tiédeur. Alors, quelle est donc celle qu'il nous faut ? Dans quelle exception neutre la chercher ? Nous sommes fous ou de mauvaise foi, l'un ou l'autre. Mais vraiment ! Il est de toute justice que, si outrageusement mépriseurs des femmes qui ont trop de sens, nous soyons déçus, humiliés et mystifiés dans nos désirs par celles qui n'en ont pas assez.

L'homme ne sait de la femme que le bien ou le mal qu'elle lui a fait, rien que ses dehors et sa seule possession physique. Celui qui prétend la raconter ne fait que lui prêter ses propres sentiments qu'il fausse et émascule en voulant les féminiser.

Une femme, vraiment la prototype de toutes ses sœurs en humanité, osant et sachant confes-

ser publiquement son corps et son esprit, ses pensées, ses rêves et son cœur, celle-là seulement pourrait nous révéler tout l'enfoui de l'être féminin, toute l'énigme de sa conscience.

Le cœur et les sens n'ont pas d'âge pour ne plus aimer. L'abandon par une jeune maîtresse d'un vieillard demeuré brûlant de passion, de tendresse et de désir juvéniles est donc infiniment plus triste, plus digne d'intérêt soupiré, de compassion pleurante, que celui de l'adolescent qui peut, au moins, lui, distraire indéfiniment son mal par l'illusionnement du projet, la fièvre de l'action, retrouver dans une nouvelle conquête le cher sosie de l'absente, ou simplement perdre dans un autre amour jusqu'à l'ombre de son souvenir.

La haine est une inquiétante compagne qui se réveille dans la solitude, soliloque dans le

plein silence, n'est jamais plus agitée que dans les endroits paisibles.

Dans la balance de la cupidité, la rancune, malgré toute sa passion, ne fait pas souvent contrepoids à l'intérêt dont la raison, qui calcule et déduit, aggrave encore la lourdeur.

Comme on voudrait maintes fois reprendre telles paroles imprudemment lâchées, souvent aussi, on voudrait bien reprendre son amour ou son amitié, cette passion et ce sentiment, tout en ne comportant jamais le contrôle si sec de la raison pure, exigeant au moins, pour être honorants et consolateurs, un certain temps d'épreuve satisfaisante et des motifs suffisants de confiance, d'estime et de respect.

Qu'il y en a donc peu de bons parvenus qui, se rappelant sans cesse leurs débuts misérables, consolent et secourent précisément les dévei-

nards de la vie, condamnés à toujours entreprendre sans jamais pouvoir parvenir!

De même qu'on se voit vieilli dans le vieillissement de ses semblables, on se voit cadavre dans celui des autres. Tout le hideux du trépas disparaît pour celui qui n'a jamais vu de morts, et qui, ainsi, peut certes ! s'inquiéter ou se terrifier de l'inconnu de la tombe, mais en se le représentant toujours comme l'essence du mystère, comme la toute pureté d'un infini sommeil de songe, sans jamais s'épouvanter, par nulle atroce évocation, de la réalité de son horreur.

Pour le consciencieux écrivain, aussi inspiré volontaire qu'imaginatif scrupuleux, toujours, en vue de son rêve de beauté, dans le doute et la défiance de lui-même : quelle angoisse ! quel trouble ! quand il se décide enfin à s'asseoir à sa table de travail ! Comme sa pensée tremble !

Comme ses mots, pris de panique, hésitent, reculent ! Et comme sa plume est donc lourde à ses doigts enfiévrés devant l'ironique papier blanc qui, dans l'immaculé net de sa vierge et froide nudité, a vraiment l'air de lui dire : « Eh bien ! y sommes-nous ? J'attends d'être violé, noirci, rempli par ton chef-d'œuvre improbable ! »

Le goût, évaluant toute manifestation d'art à sa valeur strictement juste, ne donne son enthousiasme mérité qu'à celles qu'il a reconnues vraiment supérieures ; quant aux autres, en parfaite équité du plus sûr soupècement, il sait proportionner sa louange à tous les degrés d'estime où il les tient.

En pareil cas, au contraire, ne sachant pas discerner le mauvais du bon, le commun de l'original, étant plutôt porté vers le médiocre par non sens du distingué, impuissance d'esprit, et confraternité de niveau, le manque de goût implique toujours le manque de mesure dans l'admiration vis-à-vis d'une œuvre ou de son

auteur, l'incapacité d'une subtile et juste attribution de l'éloge ou de la critique.

Même, en exagérant avec le plus farouche pessimisme de l'orgueil, de l'indépendance, de la maladie et de la rancune, tout le mal qu'innocemment ou volontairement elle peut faire à l'homme, c'est encore de la femme que lui viennent ses plus enivrantes consolations, son plus de goût et d'illusionnement de la vie. Cela est si vrai que, sans elle, il est perdu dans le redoutable ennui de lui-même, comme une épave dans le désert des flots.

Il a beau dire et beau faire : dans la solitude, l'évoquant, la convoitant, soupirant après elle, toujours et quand même, il n'est jamais si près de la revouloir que lorsqu'il la repousse de sa pensée, jamais tant sur le point de la rebénir, de la réadorer, que lorsqu'il la maudit de toute son âme !

N'est-elle pas le tout-puissant régulateur de son être ? le souverain balancier du besoin

physique et moral, de l'excitant et du tranquilisant nécessaires, du rêve et du pratique, du charme et de l'utile, qui lui maintient la sûreté de son équilibre dans la société comme dans la nature ?

On n'est jamais misogyne qu'en idée, philosophiquement, par genre ou par système; mais, en subordonnant toujours son horreur de la femme aux soudaines irruptions de la tendresse du cœur et de la sensualité du désir.

Et vraiment ! lui devant déjà tant de gratitude, il nous faudrait la remercier encore du plus ou moins de contrariant de ses faits et gestes à notre égard, puisque c'est justement ainsi que nous apprenons à supporter les épreuves, à cultiver la patience, cette vertu des vertus ! qui, en nous rendant plus maîtres de nous-mêmes, nous fait plus forts et mieux armés dans la vie. où, en somme, la vraie sagesse consiste à savoir profiter du meilleur en se résignant d'avance à tout ce qui peut nous arriver de pire.

Venant de l'homme ou de la femme, il y a eu, à une certaine époque, un refus exprès d'avouer la vérité, un mensonge têtue, si hermétique, si tenace, qu'ils laissent planer indéfiniment sur celui des deux qui s'en est rendu coupable un soupçon de trahison s'aigrissant toujours davantage.

Or ce refus, ce mensonge, s'installent tellement sans relâche dans le souvenir de chacun; ils sont à jamais si impardonnables par l'un ou l'autre, qu'ils assistent en quelque sorte comme d'horribles personnages fantômes à tous leurs tête-à-tête; si précédés ou suivés de leurs pas, si hanteurs de leurs plus secrètes confrontations, qu'ils les assiègent, les traquent jusque et surtout dans l'intimité de leur alcôve : ils élargissent ainsi, chaque fois, l'abîme entre ces deux âmes, faisant toujours plus ramper entre ces deux corps un malaise froid et venimeux, comme une vipère invisible.

Si vous êtes si méprisant du facies humain,

si invulnérable à l'hostilité de ses expressions, comment se fait-il, que, constatés ce matin, au hasard de la rencontre, tels mauvais regards, tels mauvais sourires à votre adresse, vont suffire pour empoisonner votre journée tout entière?

Devenu le piéton des campagnes, l'homme des villes se penche sur les choses, en cueille la nuance et le détail, l'expressif et le rêve dans un cherchement contemplatif, avec une observation émue et ingénieuse. Quant aux bicyclistes et automobilistes, ils restent immuablement les exagérés citadins de l'outrancière locomotion, à travers les plus paysagiques solitudes : ils n'y ont que le rêve de la vitesse ! Impossible d'allier un atome de sentiment de nature avec la poursuite d'un pareil idéal ! Pas un souffle de poésie dans l'espace brûlé qu'ils aspirent !

Un tout petit enfant pauvre, tenant dans sa fragile menotte une tremblottante violette,

n'est-ce pas vraiment deux fleurettes sœurs, appareillées en grâce mélancolique, pour vous parfumer en même temps de leur si humble innocence ?

A la tombée du soir, certes ! il a peur ou médite un mauvais coup, l'inconnu qui, en pleine forêt, vous propose, en insistant, de faire route avec lui !

Que de trépas dont la scélératesse de l'homme trame, dispose et accomplit le prétendu accidentel ! Que de profonds pervers, mettant la mort qu'ils ont si préméditeusement causée, sur le compte de la fatalité des choses ou de l'imprudence même de leur victime !

Combien de cadavres, pieusement veillés, habillés, ensevelis par de prévoyants et précautionneux assassins qui, humainement insoupçonnables le plus souvent, inconfondables toujours,

savent bien qu'ils ne seraient livrés que par l'impossible accusation de la tombe.

Oh! pendant cette terrible garde funèbre, faite devant témoins, avec une telle vraisemblance de douleur navrée, par l'hypocrisie la plus monstrueuse, si, tout à coup, le défunt, encore inencaissé, pouvait se mettre sur son séant et prendre la parole, comme il clamerait de son lit, farouche et justicier, desserrant d'un seul coup le hideux bandeau de linge qui lui rapprochait les mâchoires! « Vous le voyez! » dirait-il, et la colère de l'horreur sur le cirieux de la face, il désignerait le coupable d'un geste droit de sa main blême et d'un rayon glacé de ses prunelles vitreuses : « Vous le voyez bien celui-là, en si grande affliction... Je vous le dénonce! C'est lui qui m'a tué! Il était sur le point d'enfermer le secret de son forfait dans la sécurité suprême, tout comme il allait me sceller dans mes derniers draps... mais, à mon tour! Ma mort se venge en nécessitant la sienne! Remettez entre les mains du Bourreau ce lâche et cet imposteur du crime, qui, il n'y a encore qu'un instant, tout à la joie de son profit du meurtre,

ricanait de toute son âme, sans remords derrière le fracas de ses sanglots et le déluge de ses larmes. »

Sans doute, l'être humain se révèle plus ou moins par ses regards, par le pli large ou pincé du sourire, par son allure générale, mais ce qui le décèle le mieux, c'est encore le son, la forme et la couleur de sa parole.

Presque toujours on peut se fier à ceux qui, selon leur sexe, la possèdent bien mâle ou bien féminine, plutôt nette que souple, timbrée, forte et claire, et, dans son débit varié, naturel, simple et sans façon, toujours franchement, presque outrancièrement expressive du sentiment, significatrice de la pensée.

Il est à remarquer que les rusés, les menteurs, les diplomates, tous ceux qui veulent nuire ou tromper, ont à leur disposition précisément le contraire de cette parole : la leur est à la fois agile et traînante, lente et brève, sourde, souvent basse, molle, mielleuse et sucrée, ambiguë de sexe,

précieuse, composée, alambiquée, en quelque sorte oblique, louvoyante et tortue, veloutée dans le hautain, confuse dans le tranchant, retenue, bridée ou d'un fluement monotone, coupé de brusques silences ou d'arrêts dans le mot que la prononciation n'a fait qu'entamer ; fade et insipide, même lorsqu'elle est musicale ; pour qui sait entendre, ne trahissant en somme que la surveillance qu'ils ne cessent d'exercer sur cet organe même dont un soudain éclat, une certaine intonation, serait comme une échappée de vérité traversant leur imposture.

Que de gens qui prient à deux genoux, sèment des fleurs, versent des larmes sur des tombes, sans ressusciter dans leur pensée les pauvres défunts qu'elles recouvrent !

Des formes sans substance, des couleurs sans dessous, tout le jeu des regards et des sourires, tous les moindres comportements des gestes, des expressions et des attitudes, la parfaite

authenticité de la voix dans des paroles de silence, voilà ce que vous rend le souvenir, le grand ranimeur du passé en même temps que le grand oublieur de la mort.

Il n'a pas d'apparence de regrets ni d'ostentation de funèbre hommage, il n'a besoin, lui, ni de portraits, ni de phonographes pour évoquer le disparu que, par tant de pieuse magie d'amour et d'idéal, il a soustrait une fois pour toutes aux abjections de la tombe. Il voit, il entend, il touche celui qui a cessé d'être vivant pour les autres, mais qui continue à l'être pour lui dans la stricte identité de sa personne. Toutes les visions et sensations qui vous provenaient d'une chère existence, il vous les rend vivaces dans ses représentations qui corporisent l'imaginaire, il vous les restitue, pour ainsi dire vécues, jour par jour, dans une sorte de réalité fantôme et de physique spiritualité.

Le vrai souvenir des morts vous enveloppe d'une atmosphère d'âmes où circule, par frissons, le tressaillement familier de leur présence invisible.

Pour le cœur et la pensée unis et confondus

par leur mutuel élanement de tendresse visionnaire, une telle évocation ne fait-elle pas revivre l'être aimé, puisque c'en est sans cesse au fond de vous-même la suiveuse apparence, l'âme sensible et la quintessence reconnaissable.

Après ses longs et douloureux travaux qui sont les fièvres chaudes de sa volonté, l'artiste abattu, terrassé par sa conquête, berce en de lézardantes extases la bonne paresse de son cœur et la convalescence de son esprit.

L'innocence que tout homme a vécue éternise en lui son embaumant souvenir : les très vieilles personnes parlent plus volontiers de leur enfance que de leur jeunesse.

En somme, l'être humain n'est que du néant qui couve à travers des fantasmagories de sens

et de pensées. Qu'importe ! Il a quand même existé pour jamais celui qui, dans son court passage de témoin sagace et de spectateur sensible, ne tirant que des choses éternelles la nourriture de son âme, a su épuiser le temps par l'excès de sa contemplation, et se rassasier d'infini à force de vivre son rêve !

Quelque nobles que soient les silhouettes d'arbres et de rochers, la forme de l'être humain en arrêt dans la solitude est encore plus solennelle par sa signification : car elle exprime pour qui la rencontre le mystère et l'inconnu d'une âme qui peuple avec ses songes tout un espace vide de pensées.

Étant donnée leur destinée mortuaire d'un accomplissement si capricieux, si brusque dans l'imprévu de son imminence, tous les êtres, à tous leurs départs, ne devraient, hélas ! que se

dire adieu ! Il n'y a que les choses qualifiées d'éternelles qui, à chaque retour des ténèbres, puissent raisonnablement se dire au revoir !

Ici, malgré l'horrificante sauvagerie du ravin, deux amants chercheurs de solitude ont dû s'étreindre et s'aspirer sous le voûté feuillu de cet énorme bouleau centenaire, et s'ils sont morts, leurs ombres ont voulu hanter ce blême endroit perdu, figurées qu'elles y sont en ce moment par deux oblongs reflets de vespérale lumière qui se joignent et s'enlacent tremblement sur l'écorce blanche du grand arbre.

On s'accote à la dureté d'une pierre ! On ne s'appuie pas à la sécheresse d'un cœur.

Écrire comme on parle, non pas aux autres, mais à soi-même ! Avoir une littérature qui

serait faite des simples mots de ces certains soliloques où la conscience intervient comme coupable et comme juge : c'est le rêve de tous les blasés qui, las de voir, de sentir et d'exprimer dans la convention, souhaiteraient pouvoir emboîter l'écriture à l'âme dont ainsi leur style trahirait la vérité d'une manière aussi nue et naturelle qu'un cri de peur ou de souffrance !

Oui ! le redevenu vrai par les mensonges de la vie, le dégoûté des artifices, voudrait faire couler sa pensée telle quelle du plein abandon de sa plume, mirer, en toute correspondance et réverbération, ses sentiments à l'instinctif des mots, au précipité de la phrase !

Il y a pourtant plus émouvant qu'un enfant qui supplie et qu'un homme qui pleure : c'est une bête qui attend la mort sans bouger en vous regardant sans rien dire.

De même que par la pensée on ressuscite les morts, par elle aussi, on arrive à vivre avec de chers absents. Rouvrant les yeux après les y avoir fermés, on voit plus clair dans les ténèbres; ainsi, après avoir descendu longtemps sa mémoire au fond de soi-même, dans ce que l'on croit la nuit de son âme, on lui acquiert plus de sagacité chercheuse et d'acuité visionnaire.

En s'exerçant à s'approfondir, le souvenir vous montre exactement tels qu'ils sont tous, ceux que l'on voudrait auprès de soi. Il vous représente leurs traits, leurs allures, leurs ties, leurs infirmités, leur grâce ou leur gaucherie, leur élégance ou leur rusticité de manières comme de costume; par lui, vous distinguez toutes les expressions de leurs regards, les moindres plis sourieurs de leurs lèvres, vous entendez le son véritable de leur rire ou de leur parole, cru ou voilé, avec toutes les nuances vocales du parler ordinaire, du cri d'appel, du chuchotement, du soupir.

A travers les lointains des plaines, des océans, des montagnes, l'âme sans limites qui transperce et franchit tout, vous fait assister au jeu

extérieur de leur personne, à leurs occupations familières, à la continuation méthodique de leurs routinières habitudes.

Si les natures aimantes savaient se souvenir, si chez elles la mémoire des sens se doublait de la profonde et rumineuse évocation de la pensée, elles finiraient presque par combler le vide de l'absence où elles n'auraient plus que le seul regret d'étreindre des ombres et d'embrasser des fantômes.

Grâce à cette magie de la mémoire tendre et passionnée — à part les nostalgies de votre être charnel — est-ce que votre cœur ne bat pas plus étroitement sur celui de l'aimée, à cause de son éloignement même qui vous la rend plus chère en la rendant plus changeable et plus aventurée? On pourrait presque dire qu'alors le libre et surnaturel élançement de votre pensée vers la sienne provient de l'invisibilité, de la spiritualité de sa présence, aussi précise pourtant qu'impalpable; qu'il résulte de l'immatérialité de ses organes qui, par l'enchantement féerique de votre appel, mis en correspondance avec les vôtres, vous signifient,

vous expriment en purs frissons d'esprit, par les seuls fluides de l'âme, tout le corporel connu, toute la physique identité de sa personne.

Si, en créant le tabac, la nature ne s'est pas doutée de l'usage qu'en ferait l'homme, elle lui a livré contre ses vues barbares un talisman bien invincible, puisque, grâce à la toute-puissante magie de ce végétal qui peut le maintenir engourdi, flottant dans un recueillement sans objet, dans une extase qui s'ignore, le faire contempler, sentir, écouter, rêver à la façon des choses, il conjure, où qu'il soit, tout le vaseux d'ennui, tout l'effroi de songe, tout le supplice de pensée dont elle a principalement composé nos tristes jours incertains.

Bénéissons donc cette plante sorcière qui brûle, à douce et lente fumée si bonne compagne des lèvres, si fantasque et bleuâtre amuseuse des yeux — dont la senteur est si vitale qu'elle plane inviolée dans les relents morbides, si sainement suranimée, extravivifiée

des plus pures essences, des sucs les plus incorruptibles de la terre, qu'elle parfume assez l'existence pour y embaumer jusqu'à l'idée du néant, jusqu'aux haleines de la mort.

Dans l'âge mûr, l'aspect d'un adolescent plein de santé vous suggère amèrement le regret de votre jeunesse; au contraire, la vue d'un beau vieillard très vert vous reconforte en vous donnant l'espoir que vous vous conserverez peut-être aussi bien que lui.

Il faudrait n'avoir aucune tache à la conscience pour contempler en toute sérénité les paysages lumineux dans l'air diaphane, la pureté du ciel et de l'eau : car, hélas! c'est surtout lorsqu'ils sont le plus transparents qu'on s'aperçoit davantage de l'ombre et du brouillé de son âme.

Comme le corps, l'esprit et le cœur sont tellement modifiés par la souffrance physique que le valétudinaire habituel peut, à bon droit, se demander si, avec la pleine santé, il n'aurait pas été diamétralement opposé à l'homme qu'il est dans la maladie.

Alors que tant de gens ne se dévouent pour les autres qu'à la condition d'une récompense éternelle, ne croire qu'au néant et s'immoler pour ses semblables, c'est un désintéressement qui vous écrase de sa grandeur, et, à lui seul, établit dans la nature la défaite des religions et le triomphe de la conscience humaine.

Justement parce qu'ils sont les mystérieux de la chair et sont fondés sur la plus pénétreuse promiscuité, les plaisirs de l'amour, après leur consommation, laissent plus ou moins de gêne et de tristesse à l'homme et à la femme, sui-

vant qu'ils ont été pris, goûtés par eux avec une avidité plus ou moins complice. Deux amants qui se convoitent l'un autant que l'autre et qui se ravissent également de tous leurs contacts, se regardent et se parlent avec allégresse et délice au sortir de leur étreinte, rendus plus intimes par une ivresse partagée qui les a fondus davantage.

Il faut bénir la solitude rustique qui, en nous confisquant aux mensonges des hommes, nous rend aux vérités de la nature.

Fils du travail, l'oubli de soi-même abrège et dissimule nos jours; fils de la paresse, au contraire, l'ennui nous les fait plus ressentis et plus longs : les actifs du corps ou de la pensée sont des prodiges de leur vie; les fainéants, des avars de leur existence.

L'argent n'est vraiment sorcier que par le nombre et le choix subtil des impressions de toutes sortes qu'il vous permet d'offrir à la bonté, à l'ennui, comme aux curiosités de votre être.

C'est le grand talisman humain, la toute puissante clef de magie terrestre, mais avec le discernement, la science et le goût de s'en servir pour les plus magnifiques prodigalités philanthropiques surtout, et aussi pour de fastueuses fantaisies de songes réalisables, mettant du neuf et de la spiritualité dans le terre à terre de la vie, absolument insociales et que leur plus de superfluité même aristocratise davantage.

Aussi, le sensitif raffiné se venge-t-il un peu de sa misère en se disant que les Crésus, presque toujours les banals des nerfs, du cœur et de l'esprit, aussi entasseurs rapaces qu'ils sont déboursiers vulgaires, ne peuvent qu'exploiter l'argent, sans jamais en concevoir la destination bienfaitrice, sans savoir inutilement le dépenser pour le rêve, en purs dilettantes du glorieux caprice et de la sensation rare.

A part les mystiques ivresses du songe et de la tristesse qui nous décorporisent tellement qu'elles nous enlèvent en vapeurs d'âme, flottement suspendues, étrangères aux plus basses misères de notre enveloppe, tous les autres sentiments y assistent et en souffrent, mais ils n'en demeurent plus ou moins avilis et blessés que pendant le temps qu'elles durent.

Nous sommes vraiment doués d'une singulière faculté d'illusionnement aveugle et d'inconscient oubli, puisque, venant de subir la fécale ignominie de notre bête, nous reprenons à la seconde tout le hautain de notre orgueil, toutes les moues et grimaces de nos répugnances.

Il semble pourtant, qu'au sortir des cabinets, le fat devrait devenir plus humble et la coquette moins dégoûtée !



On pêche, avidement attentif : soudain, votre bouchon file, s'enfonce, disparaît... on tire ! certain, cette fois, d'arracher un poisson : on ne ramène que son ver ! Dans l'ordre pécuniaire

et moral, juste emblème de notre application rapace pour le gain et la réussite, et de notre jaune déception quand on les rate, au moment même où l'on était le mieux persuadé qu'on allait les conquérir.

C'est seulement dans l'esprit que s'éternisent les profonds chagrins, les grands deuils intimes, dans le rongeur et creusant esprit qui renvenime son mal de s'y replier, inconsolable à tout jamais, puisque hélas ! il ne peut pas plus s'épancher dans le sanglot que se soulager dans les larmes. Avec le cœur, on pleure moins ses pauvres morts qu'on ne les regrette avec sa pensée !

Le sommeil, étant la chose de ce monde dont nous pouvons le moins nous passer, nous sommes ravis de l'avoir au naturel et, s'il nous quitte, nous trouvons des artifices pour le ramener. Ne le bénirait-on pas avec une certaine

pointe de malédiction, si l'on se rendait bien compte que ce bon sorcier qui nous entretient la vie, est aussi l'ogre ténébreux qui confisque, pour la manger, presque la moitié de l'existence?

Le deuil et le regret ont leur triste saison comme la terre : ils ne pleurent jamais autant que par les pluvieuses journées de fin d'automne, devant la ternissure et le ruissellement des vitres. Les grandes pluies sont les complices des longues larmes.

Dans un endroit désert, tout en rêvant la fraternité humaine, peut-être vaut-il mieux faire un somme à côté d'un serpent que près d'un inconnu !

La calomnie fait comme la mouche à charbon :

mortellement, toutes deux vous piquent, sans bourdonner leur attaque.

Originellement incrustée dans la pauvre nature humaine, l'égoïste vanité, avec toutes les alarmes qu'elle comporte, tout le mauvais qu'elle engendre, finit tôt ou tard par fausser la sincérité, par hostiliser l'affection, par empoisonner la confiance.

Entre les deux plus généreux esprits d'artistes pratiquant le même art, entre leurs deux braves cœurs enthousiastes qui seraient si bien faits pour battre à l'unisson dans une tendre et sensitive amitié fraternelle, pourquoi faut-il qu'un jour ou l'autre l'inquiète et ombrageuse rivalité mette son fielleux sournois, son hypocrite aigredoux, de la défiance et du froid, de la réticence et de l'amertume ?

Sans méfiance, je soulevai le quartier de roche et je trouvai dessous deux grosses vipères

qui stagnaient enlacées : cette frissonnante surprise, m'induisant à méditer sur moi-même, je soulevai la pierre de mon âme, et voici que dessous, me sont apparues, bien venimeuses, bien noires, deux vieilles rancunes enroulées auxquelles je ne pensais plus et que j'ai vu se désengourdir peu à peu sous le fixe regard de mon souvenir.

Même quand ils sont les comédiens des larmes, les gens, pleurant facilement, prouvent qu'ils sont restés plus enfants, plus près de leur condition terrestre que les personnes ayant de la peine à pleurer. Il y a des hommes qui, devenus les égoïstes du songe, les maniaques de la chimère, ont peu à peu laissé moisir leur émotion, ont en quelque sorte oublié leur humanité.

Ils se sont insensiblement desséchés, cristallisés, taris sous la succion fixe de la pensée, ce glacial et solitaire vampire qui a fini par leur boire la cervelle et leur pomper le cœur. Ceux-

là ont bien encore une glande lacrymale, mais toujours vide, et, si chagrins sans trêve, ils ne peuvent plus jamais pleurer.

Avec l'âge, on change, socialement parlant, pour tout ce qui est dans la convention des arts et des professions, mais, quant au fond, on reste le même, on conserve toujours identique son organisation, son cœur, son caractère, toutes ses natives dispositions physiques et morales ; et, bien qu'on s'imagine que, plus on avance dans la vie, plus on dépouille sa nature originelle ou plus on la transforme, on est tout étonné, vers la fin de sa carrière, de se retrouver comme dans sa jeunesse, le souple esclave de tel ou tel vice, le maniaque de certains péchés capitaux que l'on commet avec plus de connaissance de cause, sinon de fait — et comme on le regrette amèrement ! — au moins de tout l'effort de la tentative, de toute l'avidité du désir, de toute la frénésie de l'intention !

En toute sincérité, comme on fréquenterait peu de personnes, si on cessait de voir toutes celles dont la présence vous trouble au lieu de vous pacifier, dont on attend la venue sans impatience, et que l'on voit repartir sans regret ! Ah ! que l'on doit donc tenir à la si précieuse amitié ! Qu'il faut donc ménager le cœur fondant, le tendre esprit dont chaque visite vous retrempe et vous reconsole !

On se gausse aisément des situations comiques de ses semblables, mais, si ridicules qu'elles soient, on ne rit jamais des siennes ; comme aussi, bien que dans leurs malheurs on ne plaigne les gens qu'à fleur de regard et du bout des lèvres, on est toujours très mortifié que, dans vos peines, à vous, ils vous rendent exactement la pareille.

Les rassasiés d'orgueil, les finis de l'illusion, devenus les volontaires de l'indifférence pour eux-mêmes et pour les autres, ne demandent pas plus qu'ils ne donnent, laissant tout faire sans

rien blâmer, bien conscients de leur parfaite inutilité sociale, puisqu'ils ne croient plus qu'à l'inanité de leur existence. Ceux-là sont les seuls justes de l'égoïsme.

Une âme terrifiée dans la démence d'un corps devenu soudain le jouet du sang qui l'égare, le roule, l'étourdit, l'aveugle et le paralyse, tandis qu'au retentissant battement de son cœur, l'esprit, non moins éperdu, l'emporte avec lui, le descend, l'engloutit dans une sensation d'indéfiniment vide, le fait tournoyer comme en une chute suspendue et flottante dans toutes les spirales d'horreur et d'agonie que sa détresse imagine : voilà le vertige devant les mâchoires du gouffre, devant la succion de l'abîme !

Qui sait quels affreux lits de vase sous les fleurements les plus vernissés des herbes, sous les plus radieux scintillements de l'eau ?

Qui sait quels fonds de stagnante horreur, de tristesse compacte sous les plus clairs lueurs des yeux, sous les plus jolies grimaces du sourire ?

Saoûl des monotones joies et souffrances, à bout de tout, à force de satiété, devenu le fourbu de sa vie, l'excède de son âme, et continuer pourtant à traîner ses jours, n'est-ce pas, hélas ! une façon d'être mort en se survivant à soi-même ?

Suos expectantes, in pace requiescunt : « Ils reposent en paix en attendant les leurs. » Il est évident que, sous forme solennelle, cette sarcastique et menaçante inscription tombale fut cherchée, voulue de leur vivant, testamentairement imposée par les deux époux complices qui étrennèrent ce vaste caveau. Mystificateurs atroces de leurs descendants, haineux jaloux de leur survivance, ils se consolèrent de mourir

en se disant que, par tant de grave ironie, les enterrant d'avance en pensée, ils couleraient dans leur âme assez de hantise funèbre, assez d'horreur de trépas pour en faire à jamais frissonner leur vie.

Si la luxure n'est pas la plus humaine, la plus fatalement naturelle de nos passions, par conséquent la tentatrice par excellence et la mieux écoutée, d'où vient que c'est précisément elle seule qui peut causer brusquement l'abandon de tous les devoirs chez les meilleurs pratiquant des conventions sociales ?

Comme aux silencieux, on prête aux pince-sans-rire plus de profondeur qu'ils n'en possèdent. Veulent-ils bien être ainsi et ne subissent-ils pas plutôt tout simplement une fatalité de nature et de conformation ? Tout porte à croire aussi que, tristes en apparence,

ces gens à buccalité roide et empesée, ces gênés des nerfs, ces obstrués des lèvres, ces sourieurs en bois, ont autant qu'un autre de l'hilarité à dépenser et qu'ils jaloussent amèrement ceux qui peuvent la sortir d'eux et la produire au dehors avec le cascasant fracas du bon gros rire bien à l'aise!

L'orgueil est une échelle où, quand elle se sent toute seule et bien sûre, la féline humilité grimpe en s'étirant barreau par barreau — tout comme le chat sur la sienne — finissant presque toujours par aller se prélasser et trôner au sommet.

Mais, comme elle se garde bien d'y dormir, elle en est toujours descendue à temps pour rejouer devant témoins la comédie de son imposture.

En art, comme dans tout le reste d'ailleurs, voici certes la plus noble façon de plaindre ses

détracteurs et ennemis, ce qui est encore plus pacifiant que de les mépriser : tirer de son propre fonds l'illusionnement tranquille, l'ingénieux passe-temps qui fait oublier ; et puis, par le désir de toujours vouloir mieux, contenter assez sa conscience pour pouvoir justement s'estimer soi-même.

Les grandes jouissances et les grandes souffrances physiques sont tellement disproportionnées avec l'ordinaire platitude des actes et perceptions du corps, qu'il semble vraiment que la bête humaine ne doive pas comporter le quintessencié, la subtilité magique, le surnaturel diabolique ou divin de ces sensations toutes contraires, mais d'une si semblable instantanéité d'effet sur le moral et l'intellect : tortures ou délices de la chair, ne sont-elles pas pour eux, clairs, définis, personnels, des sortes d'hallucinations ténébreuses, informes et neutres qui, pour un moment, brouillant leur con-

science, vertigineusement les emportent, leur font frôler la mort et les engloutissent en elles?

Les mines de charbon, de pierre et de métal s'épuisent à la longue, mais par l'infiniment compliqué de l'homme, par les innombrables nuances et versatilité de sa franchise et de ses subterfuges, de ses contradictions retorses et de ses scrupules chicaniers, la mine des idées reste à jamais inépuisable.

Vaniteux de la parole, épateurs du raconter, charlatans de la rigolade, mais nullement inventifs et sempiternels perroquets d'eux-mêmes, certains bavards sont vite à court d'idées ; ils ont tout de suite vidé leur sac ; en quelques séances, leur sel humouristique a totalement épuisé sa mince et monotone provision :

Pourtant, il leur faut sans cesse de complaisants auditeurs ! De là, l'explication de leur perpétuel changement de séjours ; ainsi, devant

des galeries toujours nouvelles, partout, avec le même aplomb, ces banals et impudents ressasseurs jouent la trouvaille du mot, le mousseux de la verve et l'originalité de la blague.

Par sa toute-puissante imagination qui arrive en quelque sorte à lui matérialiser ses fantômes, à lui faire croire à ses propres mensonges, l'homme se forge à son gré de telles impressions de réel ou d'inexistant vécues si franches par son cœur, ressenties si naturelles par son âme, que, finissant par illusionner comme son rêve la vérité de sa conscience, elles lui font resavourer tout son bonheur perdu ou le délivrent d'un sentiment mauvais qui, nourri en secret malgré lui, l'opprimait pelotonneusement du plus venimeux cauchemar.

Ainsi, par exemple, une opiniâtre évocation visionnaire réincarnera pour ainsi dire aux yeux de votre esprit et presque à ceux de votre corps tous les chers trépassés dont vos regrets sont avides.

De même aussi, voilà des gens qu'il vous faut abhorrer de tout le fiel ramassé, de toutes les pires malédictions de la haine... Une bonne fois, définitivement, concevez-les disparus de ce monde! Qu'ils soient poussière en votre pensée! Et, de ce fait que vous les aurez longuement, habituellement imaginés tels, ils demeureront bien morts, inressuscitables pour vous. Ils vous laisseront tranquille; vous ne souffrirez plus d'eux, pas même de leur ombre.

Sans parler de l'égoïste et du repu de la richesse, qui serait le pire des haineux s'il tombait jamais dans le dénuement suprême, vous ne demeurez l'ami de la sagesse et de vos semblables qu'à la condition d'avoir au moins la possibilité de votre simple subsistance et de votre modeste entretien.

On ne voit pas du tout les choses de la même façon, suivant que l'on est en situation jeûnante ou rassasiée. Tout l'homme change,

s'écroule avec le soudain abandon de sa suffisance pour vivre; et, girouette déjà, plus ou moins stable sous le brusque souffle de tant d'événements contraires, le point de vue social tourne tout juste inversement au vent de mort du famélisme. Rien ne déshumanise le cœur, n'envenime la pensée, n'égare la conscience, comme l'état de misère, complète, même très provisoirement pratiqué. Tandis qu'en pareille détresse, les natures basses s'avalissent encore, rampent complimenteuses, se courbent patelines, émoussent, affadissent d'obséquiosité leurs regards et leur voix en implorant l'aumône, qu'il arrive donc au meilleur des hommes, au digne par excellence, de rester seulement trois jours sans gîte, le ventre aussi vide que la bourse!... Précisément parce qu'il est plus noble, plus inasservissable, il deviendra d'un seul coup l'indigné sauvage, le révolté grinçant qui rôde par les foules, comme un loup affamé par les solitudes; se rongant dans la rue, bien trop fier pour y mendier même avec insolence, déjà malheureusement, presque du même œil dont le fauve considère un mouton

paissant ou ruminant, il regardera l'attablé qui mange ou le fumeur qui digère.

Vous me dites : « Tuez donc cette bête féroce ou venimeuse qui peut occasionner la mort de quelqu'un. »

« Mais, pardon ! Vous connaissez aussi telle personne que vous savez capable d'assassiner son semblable : pensez-vous à lui ôter la vie parce qu'elle est dangereuse ? Alors, pourquoi tuer la bête parce qu'elle est malfaisante ? La méfiance n'a pas été faite pour rien ; j'éveille mon soupçon, je me précautionne, je prends garde. Que voulez-vous ? Dieu ou Nature ont certainement, à leur idée, fabriqué des êtres nuisibles ; mais, à moins que je ne sois en cas de légitime défense, puisqu'ils ont pris la responsabilité de les créer, je leur laisse absolument celle de les détruire. »

Lamentable histrion que le sceptique ! Marionnette de sa vanité ! Galérien de son masque !

Et qui, alors qu'il mystifie ses interlocuteurs, ne saurait, quoi qu'il fasse, duper sa conscience. Malheur à lui s'il ne dort pas ! Dans l'insomnie, redevenu sincère, il expie terriblement ses diurnes outrages à la vérité ; et, s'ils pouvaient parler, ses draps de lit diraient qu'une fois sa lampe éteinte, n'ayant plus que lui-même pour galerie, face à face avec les ténèbres, ils voient ramper ses frissons froids, ils assistent à l'horreur de son âme, aux alarmes de sa pensée, ils entendent longuement les toc toc désordonnés de son cœur.

Le silence qui tempore est souvent plus dénonciateur que la parole qui se hâte. Trop se taire, en certains cas, ressemble fort à un aveu qui se trahit par sa peur de s'exprimer.

La santé est tellement pour l'homme le souverain bien par excellence, que le pauvre qui a

le bonheur et la conscience d'en jouir pleinement, se trouverait assez vengé de chercher son pain s'il pouvait s'imaginer que tous les riches sont malades.

Certaines femmes ne sont peut-être si pieuses que, parce que leur foi leur prescrit tout particulièrement la chasteté; de sorte que cette vertu hors nature dont ainsi s'augmentent et se raffinent les scrupules, demeurant toujours triomphalement intenable, leur donne déjà, dès ce monde, un avant-goût de corps glorieux. D'autre part, le rêve des grands viveurs est de posséder une nonne bien virginale, gardant sur elle tout au complet, le costume, les insignes et les attributs de son ordre. C'est peut-être une remarque assez satanique, mais n'est-il pas vraiment singulier que le sel de la religion soit tout à la fois le piment de la continence et l'excitant de la luxure?

Les jeunes vierges entrées au couvent hésiteraient sans doute à prononcer le vœu de chasteté, si elles pouvaient constater, *de visu*, combien l'extatique ravissement de l'âme éclate plus infini, plus appréciablement mystique sur la figure pâmée de l'épouse, en son plein épanouissement de volupté, que sur la face recueillie de la religieuse, au plus ardent de sa prière.

N'est-ce pas qu'il y a des gens si odieusement ou si péniblement visitables, qu'aussitôt après avoir sonné à leur porte, il vous arrive de redescendre l'escalier quatre à quatre, avec le trouble d'un voleur surpris et le battement de cœur d'un lâche ?

La preuve que l'on se sent coupable envers le mendiant, c'est que, lorsque l'on est à table, on se dérange pour lui donner deux sous à la

porte aussitôt refermée qu'ouverte, de peur que son œil justicier, visant en plein votre conscience, ne vous reproche fatidiquement le superflu de vos mangeailles.

Le bon prêtre, c'est-à-dire le Christ en moins sublime, n'agissant et ne pensant que d'après Jésus lui-même, est d'autant plus vénérable que la plupart de ses confrères, soit aveuglément, soit en pleine connaissance de cause, faussent davantage l'application de l'enseignement qu'ils professent.

L'intuitif du bien ne confond pas cet homme édifiant, de si haut sacerdoce, avec les autres prêtres dont il est, pour la conscience humaine, le consolant antagoniste et l'indemnissant contradicteur. Le clairvoyant de la vérité sait que celui-là qui a l'esprit pur, le cœur indulgent et pardonneur sans réserve, l'âme ouverte comme sa bourse, se sent mal à l'aise avec ses coupables collègues, hypocrites de la vertu et comédiens de la charité ; il se dit que, trop sincère pour

les fréquenter, il ne fait que les subir, en les plaignant d'être si mauvais, et que s'il ne les condamne jamais devant personne, il désavoue leur confraternité pour lui seul, dans toute la discrétion de sa miséricorde.

Le rôle des vrais révolutionnaires n'est pas de prêcher aux peuples la révolte à main armée qui aboutit à la folie sanguinaire, retardant toujours plus l'heure de leur affranchissement. Non ! mais, par la lente inoculation de l'idée, ils doivent leur apprendre la juste notion du bien et du mal, leur inculquer le bon sens froid, la sagacité dans la clairvoyance et la logique dans la réflexion : car les nations ne seront mûres pour être sœurs en libre et pacifique humanité, que le jour où elles sauront raisonner en chœur leurs devoirs et leurs droits, comme une seule et même conscience.

Les sociétés qui ne sont que d'hypocrites et vaniteuses barbares auront seulement le droit de se prétendre civilisées le jour où, au lieu d'avoir à choisir parmi tant de braves gens qui sollicitent la place de bourreau, elles ne trouveront pas même un malhonnête homme se résignant à l'exercer.

A un certain âge, on n'a plus désormais que des triomphes chagrins, que des bonheurs tristes, parce que les personnes, qui le mieux se réjouiraient de nos joies et les partageraient avec nous, sont précisément celles que nous a ravies la tombe.

Pas de meilleur antidote que la pensée de la mort, toutes les fois qu'on est rempoigné par le dépit, le regret, la haine, l'envie, l'amour, l'ambition ! Évoquée seulement dans ce cas, l'idée du trépas vous tranquillise au lieu de vous

alarmer, et, par elle, vous appréciez davantage les bons côtés de la vie. Si donc, la songerie des fins dernières a pour effet de vous donner plus de bonhomie, de résignation et d'incuriosité, ruminez-la dès que vous vous sentez devenir plus égoïste, plus impatient, plus faiseur de projets. Sinon, comme quoi qu'on fasse, on n'en meurt pas moins, tâchez, par un enfièvrement continu de labeur et de passion nobles, d'abolir en vous cette pensée qui, arrivant à être involontaire, maniaque et morbide, finirait par vous faire vivre lentement votre mort dans le quotidien cauchemar de votre existence.

On naît bon ou pervers. Mais quoi qu'on dise, l'excellent ne devient pas meilleur, tandis que le très mauvais devient pire.

En vieillissant, on est de plus en plus respectueux de la vie des bêtes, et, chasseur ou

pêcheur, on n'est pas sans éprouver un certain trouble et remords au sujet de celles qu'on a immolées jusque-là, pour la barbare satisfaction de son hygiène ou de son plaisir.

On est plus blessé par la juste critique d'un esprit ordinaire que par le jugement partial d'un esprit supérieur.

Le sage naturel, le franc juste qui, fort de sa bonne conscience, méprise assez l'hypocrisie sociale pour rester à son aise en choquant tous les préjugés, s'impose toujours et quand même au respect des hommes.

Il y a des envieux très contents d'eux qui ne souffrent pas du tout de leur jalousie ; d'autres, qui honteusement s'en affligent, et s'en torturent comme d'un remords : ces derniers sont bien près, un jour ou l'autre, de se réjouir à plein cœur des réussites de leur prochain.

S'ils étaient sincères, les philosophes, les penseurs solitaires et les moines, passant pour être ceux des hommes qui meurent le plus leur vie, avoueraient qu'ils sont tout justement ceux qui vivent le plus leur mort.

Par un geste ridicule, par une grimace, une gambade, un mot charentonesque, emphatiquement répété, on arrive plus d'une fois à soulager son esprit et son cœur, à prévenir, à atténuer un mouvement de dépit, de révolte ou de colère. Si sérieux que soit l'homme, il n'a pas de meilleur exutoire d'amertume que le grotesque, pas de bonne fée plus pacifiante que la monstrueuse bouffonnerie qui, étant par excellence les vrais metteurs au point de l'inanité de toutes choses, corrigent ses illusions d'orgueil, d'importance et de gravité avec leur démenche goguenarde, leur saine idiotie, leur philosophique bêtise, et le vengent du destin par le persifflage de lui-même.

Au rebours de la pilule qui se cache sous la confiture, plus d'une femme est une confiture qui se dissimule sous la drogue.

On goûte, vis-à-vis de soi-même, je ne sais quel triomphe satanique à voler un instant de rêverie d'art tranquille aux pires heures de la souffrance et à gester le plus profondément son travail, juste quand on devrait le moins y penser.

Le sceptique, extérieurement le plus indéconvenable, ne peut pourtant pas dissimuler son trouble, lorsque, faisant à un interlocuteur auquel il prête son méchant doute une question totalement dénuée de sens moral, il obtient une réponse qui, affirmant précisément le contraire de ce qu'il attendait, lui semble être, devant un témoin qui le juge, l'inétouffable déclaration de sa propre conscience, nettement articulée du plus profond de lui-même.

Le perpétuel scrupuleux de conscience, inquiet dans sa bonté et timoré dans sa justice, est presque plus tourmenté par ce mal contre lequel il ne peut rien que l'homme qui, ayant des remords, peut au moins les apaiser par le repentir.

Le producteur intellectuel ne tire son labeur inventif que de sa faculté d'illusionnement. Lors donc que la longueur de sa satiété ou de ses deuils lui a fait perdre ce pouvoir, il n'a désormais, dans les plus justes proportions, qu'à accommoder son esprit au matériel terre à terre, qu'à le faire l'emboîté bien solidaire de son corps dont il deviendra judicieusement l'ami et le complice, après en avoir été l'adversaire et le contradicteur. Et ainsi, ramené à la vérité de sa destination originelle, il se laissera exister naturellement dans la nature qui composera dorénavant, à la fois toujours monotones et renouvelés comme elle-même, les spectacles, les bercements, l'exercice et la

distraction de son être. Il promènera, libre et flottant, son rêve dans la solitude des choses, suffisamment suggestive pour vite et diversement l'occuper.

Et d'ailleurs, qui sait si, en même temps que la plus sage, ce n'est pas la plus savoureuse manière de vivre que de regarder sans examen, de ressentir à la volée, de penser à fleur d'esprit, et de s'impressionner sans approfondir.

Pour qu'un artiste soit digne de son art, il faut que son âme subtile et opiniâtre, ayant longuement cherché dans ce mystérieux domaine, s'y étonne de ses trouvailles, comme l'œil investigateur et curieux est surpris dans une contrée inconnue par le neuf et par l'imprévu des paysages.

On n'a que l'âge que l'on porte, disons-nous. Hélas ! les plus étonnantes conservations ne

sont encore qu'une comédie du sang, qu'un trompe-l'œil de la force, qu'un mensonge de la vieillesse. On dupe les autres par son air jeune, mais on ne peut pas s'illusionner soi-même sur le fond de sa propre ruine graduelle, toujours plus soufferte et constatée. Comme on se voit flétri sous le masque de fraîcheur ! et comme on sent bien que tout cet anachronisme de jeunesse n'est qu'un crépi imposteur sur de l'usure acquise !

Si vous entrez dans les affaires des gens, ils entreront dans les vôtres, et alors, adieu votre indépendance et l'intégrité de vos secrets ! Ces immixtions ne profitent qu'à ceux qui faisant métier de les pratiquer, ont plus l'habitude de les provoquer que de les subir.

Les lointains voyages comportent tant de danger, tant de trépas accidentel, possible

et probable, que lorsqu'on a enfin réintégré sa demeure on se fait toujours à soi-même un peu l'effet d'un mort ressuscité, réhabitant tout à coup l'ancien domicile de sa précédente existence, dans lequel, se demandant vraiment s'il est bien en chair et en os, devant tel meuble et telle glace, il s'étonnerait de se rencontrer, s'émerveillerait de se revoir, s'ébahirait de se reconnaître!

A plus d'un charitable, il doit venir, de temps à autre, et sarcastiquement, cette pensée : « On dit que je donne l'important de mon nécessaire... Moi, je sais bien pourtant que je ne donne jamais que l'insignifiant de mon superflu ! »

Un homme doué de conscience et de raison ne devrait faire siennes les idées d'autrui qu'après de longs contrôles et revenez-y de

réflexion. Il faut donc, semble-t-il, qu'un esprit soit bien sot, bien impersonnel pour s'assimiler sans examen ces fausses manières de voir traditionnelles qui s'appellent des préjugés; or, de toutes les opinions des hommes, ce sont toujours celles-là, empruntées ou apprises, qui sont précisément le mieux incrustées et le plus implacablement agissantes : ce qui prouve bien que la Bêtise est la reine du monde!

L'âme d'une personne passe tout entière dans ses yeux quand elle sent qu'elle regarde pour la dernière fois l'être ou la chose qu'elle a le plus aimé.

L'essence et la nature même des pensées sont le caprice et la voltigeante instabilité : les fixer sur du papier fait l'effet d'épingler des papillons sur un liège.

Tous les printemps, l'arbre et l'homme refleurissent : l'un en dehors, l'autre en dedans ; mais, même alors, hélas ! leur face à face dans la nature n'en reste pas moins tout ce qu'il y a de plus lugubre, puisque chacun de leurs si courts rajeunissements marque précisément, pour tous les deux, une égale diminution d'existence, un même penchement de plus vers la mort !

Il n'y a rien comme l'étroite promiscuité pour sortir de tout homme son rapace égoïsme ! Voulez-vous perdre votre croyance à la fraternité humaine ? Cultivez les restaurants ! Allez souvent en voitures publiques ! C'est toujours dans ces lieux et compartiments, que la sociale hypocrisie fait sa grimace la plus sincère.

Avant de s'absenter, ne fût-ce que pour très peu de temps, de son endroit de séjour habituel, on se prend, malgré soi, à regarder les

choses et les coins préférés, avec une insistance inquiète, avec une sinistre attention, comme si on avait peur de ne plus jamais les revoir!

Choses éternelles et périssables, tout solennellement célèbre, invoque et révère la mort! Les regards des bêtes, si imploréusement résignés, quand elles la sentent venir; nos frissons, nos peurs mêmes, en pensant à son heure; nos aspirations de souffrance, nos recours de désespoir à son inconnu... lui sont une prière, un hommage, une bénédiction de la vie.

L'hiver, par ces noires journées orageuses à pluies et bourrasques installées, est-il un tourmenté du regret qui ne mêle pas son deuil à celui du ciel et de l'espace? qui, en entendant le vent gémir, n'écoute pas la plainte de sa pensée; en voyant pleurer ses carreaux, ne regarde pas pleurer son cœur?

La solitude est un abîme qu'il faut incessamment combler de ses chimères et de ses labeurs, de ses exercices têtus, de ses habitudes maniaques, sans quoi, mort-vivant de l'ennui, l'âme en ténèbres, le cœur vide, on finirait par s'y engouffrer dans l'abominable martyre errant de sa pensée perdue.

Longtemps après la brouille, quoi qu'ils vous aient fait et quoi qu'on en dise, on regrette souvent les plus faux amis dont certains mêmes vices ou mêmes goûts étaient la compagnie des vôtres.

On a toujours plus ou moins regret de sa sécheresse involontaire avec les gens : c'est ce qui explique, chez plus d'un maussade, ces brusques accès d'amabilité qui bigarrent d'une façon toujours surprenante l'habituelle dureté de sa parole et de son regard.

A semer des conseils, on récolte des ennuis !
Et, tôt ou tard, on coupe court à cette manie
d'engager les gens à agir de telle ou telle sorte,
par les accumulations successives d'embarras
qu'elle vous suscite et de responsabilités qu'elle
vous fait endosser.

A tout propos, on dit d'un tel : « C'est un
imbécile ! » sans voir que, le plus souvent, on
mériterait, pour son propre compte, cette appel-
lation disgracieuse, si on voulait essayer de
faire ce qu'il est capable d'accomplir !

Quel rêve pour le poète de s'élever indéfini-
ment dans les airs, comme l'aigle aux yeux de
braise, emporté, bercé, suspendu fixement par
son vol sublime, buvant, à pleins regards tran-
quilles, le flamboyant soleil !

Ah ! s'il pouvait donc cheminer dans le vide,
s'y étendre, y ramer, y nager avec des ailes,

dans la lumière et l'ombre, la tempête et le vent ! échanger de flottantes extases avec les nuages ; glisseusement, comme eux, errer par le ciel orageux ou léthargique, y devenir le capricieux frôleur des astres, aspirant toutes vierges les haleines du zénith, y dilater la respiration de son corps et surtout de son âme qui, déployant au sein des vastitudes sans bornes les prodigieux tourments de son inquiétude, les adoucirait, les apaiserait par là même ! avec ses plongements au toujours neuf illimité des profondeurs de l'air, trouverait un bain d'immensité au vagabondage de ses songes, finirait presque par illusionner sa postulation d'ubiquité qui n'est que son goût avide, son désir fou de l'infini !

Oh ! monter d'un seul essor jusqu'aux ombres bleues des plus hautes cimes, humer l'espace immaculé, les lointains immatériels, planer dans l'azur qui serait ainsi le cadre de sa solitude et le trône de sa pensée !

Mais non, hélas ! Il ne nous reste qu'à envier, qu'à jalouser les aigles dans la souveraine indépendance et la suprême fierté de leur vie aérienne

et sauvage... Les aigles! ces glorieux privilégiés de la nature, dans la création desquels elle a voulu se surpasser elle-même! Tandis que l'homme, la piteuse larve qui rampe, est condamnée pour jamais à traîner son âme sur la pourriture de la terre!

L'amour du prochain étant le fondement de tous les devoirs de la conscience, il est évident que, désormais sauvée d'elle-même, s'étant fait une seconde nature d'indulgence et de miséricorde, sans autres ennemies que la maladie et la mort, l'humanité n'aurait plus chez elle ni de pauvres ni de réprouvés, si seulement, dans la mesure de ses efforts, elle accomplissait l'« aimez-vous les uns les autres » avec autant de rigueur qu'elle en met à ne pas le pratiquer.

Même chez le philosophe le plus près de l'animalité, l'éducation sociale déprave, com-

plique, culpabilise, pimente de vice, de scrupule et d'hypocrisie les choses de l'amour vers lesquelles la nature n'a mis dans l'homme que l'innocente ardeur du simple désir.

L'incomparable noblesse, le titre souverain, c'est encore d'être le meilleur de ses semblables ! La plus tolérante, la plus charitable supériorité de l'esprit ou du cœur n'exerçant son pouvoir qu'afin d'appliquer toujours et quand même la loi d'amour et de pardon : il n'y a pas d'autre aristocratie pour la conscience de l'humanité !

En vérité, je crois que l'homme le plus bavard de la terre, ayant longuement pêché à la ligne, dans un voisinage de laveuses, finirait par apprécier le charme et le reposant du silence !

En général, l'optimiste est le banal de l'encouragement, quand il n'est pas l'ironique ou le comédien du bon souhait : il prodigue l'espoir en sourires et l'obligeance en paroles. Les vrais pessimistes sont les moins consolants, mais les plus sûrs des hommes.

Lorsque, à la tombée de la nuit, vous entendez, perdue dans la solitude, une voix très haute ou très basse, mais toujours distincte dans son lointain, grave et solennelle, qui vous appelle par votre prénom et que vous reconnaissez sûrement pour celle d'un être cher disparu de ce monde ! tenez-vous averti, plus que par le pire des pressentiments, de renoncer aux projets que vous ruminiez à l'instant même : — car le *prends garde* du mort coïncidera toujours avec une mauvaise et imprudente pensée de votre âme. — Les bons trépassés, ceux qui ont leur tombe dans notre cœur, ne nous hêlent jamais ainsi que pour nous détourner du danger ou de la tentation du mal.

Les pauvres vieilles personnes infortunées ayant tant pleuré que, depuis bien longtemps, elles n'ont plus de larmes, apparaissent toujours, pour l'œil et le songe de mon âme, comme des images du malheur, penchées sur la mort, dans un cadre d'ennui moisi — de poussiéreuse résignation!

L'envie est un sentiment si vivace, qui survit tellement à toutes les autres passions, que deux antiques rivaux, se rencontrant face à face, trouvent encore au fond d'eux-mêmes assez d'ardente inimitié de jalousie pour en faire flamboyer, soudain, le gélatineux de leur prunelle et le vitreux éteint de leur regard!

Le duel, qui ne prouve rien au point de vue du triomphe de la justice et de la cause du droit et de la raison, prouve cependant une chose : c'est qu'en général, l'homme tient moins

à sa vie qu'à la satisfaction de sa haine ou de sa vanité !

De tous les hommes, ceux qui doivent vivre leur trépas avec le plus d'alarmes ou de résignation, ce sont les rois : parce qu'à tous les instants de leur existence, ils se sentent guettés par la mort violente.

En amour, la laide qui vous fuit vous devient plus tentante et plus désirable que la toute belle qui vous évite ; et, justement parce que l'on ne comprend pas envers soi une telle façon d'être de la part d'une disgraciée de la nature, on reste à la fois plus excité et plus blessé du refus d'une telle personne que de la rigueur de toute autre femme.

Une vierge ne sait sûrement si elle aime ou n'aime pas un homme, qu'après avoir été possé-

dée par lui. C'est si vrai, que, le plus souvent, son ardeur platonique tourne à la répulsion, quand ce n'est pas à l'horreur, au lendemain même de la nuit de noces.

A l'insu d'eux-mêmes, les vrais artistes, ces grands effarouchés insociables, ont une telle pudeur dans le travail qu'il leur faut la pleine solitude pour s'y mettre et s'y absorber. Ils sont tellement tout à la fois les fatals, les volontaires et les raisonneurs de leur instinct, qu'ils ne peuvent pas subir d'autres impulsions et influences que celles de leur propre esprit qui, furtivement, et comme en cachette, cherche le sujet, guette l'impression qu'une fois trouvés et couvés, ils étreignent, creusent et brassent avec la même dissimulation, les sentant presque déflorés par le hasard d'une allusion volontaire, et voyant redoubler leur doute angoisseux pour peu qu'on les questionne sur l'actualité de leur labeur : surombrageuses et extrasauvages personnalités, d'une si inexplicable et décevante con-

tradiction, que, plantureux d'imagination quand ils tirent tout d'eux-mêmes, ils seraient incapables d'une collaboration quelconque, et que le fait de leur imposer un sujet suffirait pour aussitôt tarir leur verve et stériliser leur pensée.

Dans ce misérable monde où il n'y a de certain que la mort, il est évident que, si les hommes savaient ce qu'ils font, ils dépenseraient moins de peine pour s'entendre que pour se diviser. Le mal ne rapporte que du remords et du châtement, l'ambition que de l'amertume, la jalousie que du soupçon, l'avarice que de la crainte, l'excès que de la satiété. Il faut bien que l'homme soit inconscient du meilleur, puisqu'il accomplit le pire contre sa personne, et qu'au lieu de se défendre il s'attaque lui-même. S'il raisonnait sa paix et son bien-être dont il n'est que le bestial et aveugle égoïste, il s'abstiendrait scrupuleusement de tout ce qui peut les compromettre. Que penser d'un être qui arrive à tuer son plaisir par le plaisir même ?

Si, sans être des sages, les hommes étaient seulement clairvoyants de leur situation sur la terre, ils feraient toujours concorder leurs actes avec leur désir qui est d'avoir avec sécurité la plus grande somme de bonheur possible : mais c'est justement le contraire qu'ils pratiquent. Il se trouve donc, qu'entre toutes les créatures, l'âme humaine, la prétendue raisonnable par excellence, est précisément l'enfant gâtée de la bêtise qui, en flattant toujours sa vanité, perpétue son inconséquence.

Chez les hommes, les facultés de certains tout-puissants artistes sont aussi exceptionnelles que les volcans chez les montagnes. Ouragans de rêve et maelstroms de pensée, ils sont en marge des êtres, hors la foule, n'étant pas plus à son niveau par leur cime que par leur profondeur.

Seuls les grands dilettantes farouches de la solitude comprennent ces âmes prodigieuses qui sont à la fois des apothéoses de la terre et des

gloires de l'infini; ils les aiment et les recherchent à l'égal de la nuit, des tempêtes et des océans dont ils sont les mystérieux questionneurs et interprètes. Frères par l'impression de ces génies sauvages, ils se contentent de les admirer, alors que, peut-être, ils sauraient les égaler dans l'expression, s'ils avaient moins de curiosité avide et de magnifique indolence.

Le véritable aristocrate est encore le solitaire, à la condition qu'il ne dédaigne ni ne regrette ses semblables et qu'il ne s'en rapproche que pour les obliger.

Les vicieux ne sont supportables et même captivants qu'à la condition d'être toujours physiquement très beaux et très propres. Quand ils manquent de ces deux qualités matérielles, ils puent le mal de leur âme de tout le répugnant de leur laideur et de leur saleté.

Le paysan se souvient mieux que l'homme des villes, parce que sa mémoire s'exerce seulement sur le fait brutal et la pensée instinctive : leur évocation se fait chez lui toute naïve, avec cette lumineuse facilité du simple et du naturel.

Une fois arrivée à l'âge mûr, la femme retrouve toujours plus accentué le vieillissement de sa face, tandis que, même à la cinquantaine, rasé de frais, et ses cheveux venant d'être taillés, l'homme se constate chaque fois à lui-même un rajeunissement de sa figure.

Quand on est jeune, à l'époque des illusions, les attentions et les cadeaux des gens vous trouvent plein de croyance à leur désintéressement ; plus tard, dans les mêmes circonstances, on se dit : « Diable ! cette personne est par trop aimable ! Qu'est-ce qu'elle va donc bien me demander ?... »

Pour toujours rester doux et bénisseur dans la nature, il faudrait n'être que flânant songeur et regardeur nonchalant, car aussitôt que l'exercice y commence : chasse, pêche, travail manuel, l'homme s'irrite contre l'obstacle végétal, contre la flaque d'eau, le soleil, les pierres ; à cet instant d'activité, abominant justement ce qu'il adore à ses heures de contemplation.

Nos premiers mouvements sont toujours bons ou mauvais : ce qui prouve qu'il y a en nous une spontanéité de deux natures contraires. Si l'on ne parvient pas à faire prédominer le bon instinct sur le mauvais, que l'on tâche au moins de les équilibrer dans la pratique, puisque hélas ! on arrive à la surdité de la conscience, à force d'étouffer la voix de son cœur.

Pour composer le miel de la poésie, il faut que l'âme, essaim d'abeilles du songe, pompe

avidement les sucs des idées en fleurs dont les mots rigoureusement adaptés seront les parfaites alvéoles.

Dans l'amour de la seule nature on trouve de quoi bénir la vie.

Cultivez la société de toute personne dont toujours la conversation, la simple présence même vous pacifient, vous distraient et vous réconfortent. Il y a des chances pour que votre compagnie lui soit également salutaire au cœur et à l'esprit, car, au point de nos relations avec les gens de notre monde, on pourrait presque affirmer que nous gêmons ceux qui nous glacent, que nous sommes fastidieux à ceux qui nous ennuient, et que nous portons sur leurs nerfs autant qu'ils portent sur les nôtres.

Sans parler des êtres chers auxquels, à tous à la fois, on voudrait tant pouvoir, avant de mourir, donner le suprême baiser de son cœur, on regretterait moins de quitter ce monde, si, pendant une seconde de lumineuse agonie, on avait le don d'ubiquité nous permettant de dire adieu d'un seul regard à tous les points de terre que l'on a connus, à tous les séjours que l'on a aimés !

Le cœur, si bon qu'il soit, réserve encore ses cas, et n'a pas de pitié générale : ouvert à ce qui le flatte ou l'apitoie, il sera fermé, hostile, implacable à ce qui l'indigne ou lui fait horreur. Au contraire, malgré son apparente sécheresse, la pensée, digne de ce nom, généralise pour l'humanité tout entière ses rêves de concorde, de progrès, de spiritualisation par l'application, par la pratique de la miséricorde encore bien plus que de la justice. Combien de gens de cœur admettent et réclament la guerre et la peine de mort, lesquelles sont toujours

maudites et détestées par les vrais profonds penseurs!

Chez l'homme, il faut que le dégoût soit bien suprême, pour qu'il arrive à vinaigrer totalement sa franchise, sans que l'intérêt ou la pitié puissent y couler une seule goutte d'huile.

Les travailleurs ne s'occupent pas assez de vous; les désœuvrés s'en occupent trop. Finalement, on découvre en soi-même un interlocuteur et compagnon très suffisant avec lequel on s'entend toujours lorsque la conscience est tranquille.

Auprès des femmes honnêtes, mais malheureuses, l'amour gagne plus à plaindre qu'à flatter.

La volonté régente à son aise le corps et le cœur ; mais elle a bien de la peine à lutter contre la destination d'un esprit. Le véritable artiste a d'instinct, par-dessus tout, le culte et le besoin de son art, et si fort que soit son orgueil ou son amour du gain, il lui serait plus difficile de ne pas produire que de renoncer pour jamais à toute publicité.

Il y a des voix qui font sur l'âme la même impression froide et gluante que certaines mains sur la peau.

Si on pouvait lire au fond des âmes, la femme vraiment la plus digne d'être convoitée et conquise serait celle qui, ayant connu l'amour une seule fois dans sa vie, en aurait le désir avide malgré elle, en le fuyant avec épouvanté.

Songer devant une fleur à la graine dont elle est née, n'altère en rien chez nous l'impression

de son charme. En serait-il de même si devant la grâce et la fraîcheur d'une jeune vierge, on se mettait tout à coup à se représenter le germe, à voir en pensée la semence dont elle émane ? Qui sait?... Cette médicale évocation servirait peut-être de consolation vengeresse à ceux qui meurent d'amour pour des beautés inaccessibles.

L'amour physique s'accommode encore de deux mêmes ruines humaines traînant leur commune caducité dans un vieillissement côte à côte. Mais il répugne aux différences de fraîcheur, d'haleine et de peau qui ne sont, hélas ! que les implacables différences des âges. L'amour du cœur égalise, conserve et rajeunit les personnes ; il reste fidèle aux vieilles gens, tandis que l'amour sensuel s'en écarte : c'est l'opposition naturelle du neuf contre le fané, l'incompatibilité instinctive de la belle jeunesse avec la hideuse décrépitude.

Les grandes idées sont rares et ne sont nouvelles qu'une seule fois. Il arrive donc fatalement à l'homme le plus trouveur en ce genre, qu'un beau jour sa pensée reste affamée sans pâture, n'a plus à chercher que de l'introuvable, et finalement, murée en elle-même par le propre excès de ses découvertes, se surprend à constater qu'elle n'a plus rien de neuf à penser. Certes ! l'esprit n'en arriverait pas là, s'il vivait modestement sur les idées générales, suffisantes au reste de l'humanité, qui n'ont de changeant que leur mode d'expression, mais qui pourtant, en dépit de leurs sempiternelles redites, ne semblent pas plus monotones que les besoins et sentiments usuels qu'elles concernent et dont elles découlent : ce qui revêt leur constant rabâchage d'une sorte de permanente variété. Le mieux pour un sage est de penser originalement le moins souvent possible et plus en dehors qu'en dedans : car, au rebours de ce qui se passe pour l'eau, en matière de pensée, on tarit toujours dans la profondeur ; on n'est jamais à sec à la surface.

Dans l'infini troupeau des torturés de ce monde, parmi tous les damnés du corps, de l'esprit et du cœur, ceux-là seulement qui ne raisonnent pas leur être, qui ne pensent pas leur vie, se disent que la mort leur sera une délivrance.

L'unique preuve de la puissance et de la sincérité d'un poète naturaliste, c'est, par son œuvre, d'évoquer la vision vraie des solitudes, des espaces, des ciels, de l'eau, des forêts, des mille détails et des grandes lignes des paysages, pour l'âme et les yeux nostalgiques d'un ancien subtil familier de la nature, devenu citadin par vice ou nécessité.

Quand vous avez égaré quelque chose, que votre souvenir s'applique à reconstituer, visionnairement, groupés par numéros d'ordre, de la façon la plus méticuleuse, tous vos trajets, haltes, allées et venues, vos faits et gestes



nobles et bas, importants et futiles, en un mot toutes vos opérations quelconques de la journée où vous aurez perdu l'objet. Votre mémoire, ainsi tendue, arrivant à vous la faire revivre par le limpide surgissement de l'évocation précise, vous aurez encore plus de chance de retrouver la chose égarée qu'en laissant au bon saint Antoine de Padoue le soin de guider vos recherches.

Dans son domaine du jamais plus, qu'il cultive si pieusement pour nos regrets et nos larmes, à force de recueillement visionnaire et d'opiniâtre évocation, le lugubre souvenir, qui n'ensemence que dans la mort, finit par y faire pousser de chères apparitions, des apparences d'êtres que nous avons le plus aimés, arrive presque à y moissonner de la vie.

Ce n'est pas sans un certain tressaillement de regret, sans une mauvaise surprise qui vous

laisse interdit et penaud, qu'en lisant tel auteur ancien ou moderne, on retrouve des pensées qui sont les vôtres, vos plus habituellement favorites, et rendues précisément telles que vous rêviez de les exprimer vous-même.

En rabaissant la jeunesse actuelle pour exalter celle de leur temps, en trouvant très bien leur passé à eux et très mal le présent des autres, les égoïstes vieillards prouvent non seulement qu'ils sont jaloux, mais qu'encore, en dépit de leur prétention de sagesse et de connaissance de la vie, ils sont les illogiques de la raison et les contradicteurs de l'expérience.

Vous êtes très malade, mais cela vous laisse indifférent et peu vous importe ce que l'on pense de votre état. Alors, pourquoi donc, quand, après leur visite, les médecins consultants ont passé avec vos parents dans la chambre

d'à côté, vous êtes-vous levé de votre lit — avec quel effort!!! — et traîné à quatre pattes pour écouter à la porte?...

Que penseriez-vous d'un ver de terre qui dirait à son semblable : « Nous sommes tout ce qu'il y a de plus infime au monde, et notre vie n'est que le traînement d'une fragilité misérable. Rampons donc le plus humble possible; méprisons notre être, nos projets, nos actes; pratiquons cette idée que, par destination, nous sommes vils à nous-mêmes et aux autres. Mais, en confessant que nous ne sommes rien, persuadons-nous que nous sommes immortels; sûrs de mourir, soyons certains de vivre pour l'éternité! » Vous penseriez que ce ver de terre est illogique jusqu'à la démence : au nom de toutes les religions enfantées par elle, voilà pourtant ce que la vanité enseigne et prescrit à cette chimère incarnée si brève, à cette ombre incertaine qui s'appelle l'homme.

On ne peut pas impunément avoir été citadin : si retiré du monde que l'on devienne, on n'arrive pas à se démarquer de l'empreinte des villes, et l'on remâche toujours les amertumes du vieil homme social, au sein des plus profondes solitudes. Quoi qu'on fasse, le cœur et l'esprit y gardent la pleine susceptibilité de leur mémoire : ils ne se rénovent pas, ils n'oublient pas dans la nature; on s'imprègne plus ou moins de sa simplicité, de sa pureté; on y a peut-être le deuil et le mal physique plus engourdis, le rêve plus informe et plus sorti de soi-même; mais, contre les anciens dépits, les vieilles rancunes, contre tout le fiel du passé, on ne s'inocule pas un atôme de sa paisible indifférence.

Tu dis que tu connais le dedans de ton âme? Présomptueux! qui, sans le jeu de deux glaces, ne connaîtrais pas même en entier le simple dessus de ton corps!

Les échanges d'art et de mysticité, de confidences douloureuses et funèbres, de pensées poétiques et sentimentales, entre l'homme et la femme, sont encore les perfides agents d'amour, les sournois inducteurs génésiques qui servent le plus sûrement la nature pour les jeter aux bras l'un de l'autre.

Chez l'être humain, l'horreur et la bassesse de l'enveloppe pimentent le mystère de son contenu et ajoutent un charme d'étrangeté frissonnante à ses dégagements d'art et de beauté morale ou poétique : le regard pur et le chant plaintif d'une femme très laide vous prennent jusqu'au fond de l'âme, à la façon du clair et discret émeraudé de la luciole, du triste flûtement si doux du crapaud.

Chacun rabâche plus ou moins, ne se souvenant guère de ses redites, mais enregistrant

celles d'autrui qui, de son côté, n'oublie pas les vôtres. Ce n'est qu'une demi-déchéance de l'intellect quand, au fur et à mesure que l'on converse, on songe à guetter l'expression physiologique de ceux qui vous écoutent, en se demandant s'il n'y a pas lieu de retenir telle chose qu'on pense à dire et qui ne serait qu'un recommencement. S'apercevoir de sa tendance à se répéter est encore une preuve de clairvoyance, mais le ramollissement est irrémédiable lorsqu'avec la prétention d'intéresser son interlocuteur, béatement, tranquillement, on ne raconte plus jamais que du ressassé en croyant toujours dire de l'inentendu.

Condamner ce malheureux qui, étant né tout à fait mauvais, d'une perversité particulièrement fauve, a été constamment, de par le déshéritement de sa vie, la victime de ses instincts, la proie de son sang, le jouet de sa nature, moralement tout seul et tout nu, totalement dépourvu contre son propre dangereux de la plus mince

des armes!... Mais vous devriez l'excuser, presque l'absoudre, vous, qui, venu au monde, plutôt bon, raffiné par le milieu de famille et de société, par l'éducation, le savoir et la fortune, ressentez cependant parfois comme un vertige du mal où vous endurez le tournis de tentations si abominables, de pensées si monstrueusement criminelles que, pris alors des sueurs de l'âme et du frissonnement de l'esprit, vous vous cramponnez à votre conscience, en ayant peur de vous-même!

Avoir la force d'être le propre artisan de sa privation, jusqu'à retarder ou refuser net le plaisir qui s'offre et qu'on désire le plus avidement, vous donne une ivresse d'orgueil, un planement d'âme solitaire dont la savoureuse amertume vous indemnise amplement de votre renoncement volontaire.

Tout est prétexte à création pour l'artiste : le trépas comme la vie. Au poète-penseur qui

gardera le mieux renfermé en lui son deuil à tout jamais souffert, tels détails et incidents de la mort de l'être qu'il aimait le plus au monde pourront devenir, au moment même où ils se passent, des matières de travail, des sujets d'inspiration. Au chevet du défunt, il pourra lui arriver, à la fois frissonnant et grave, de commencer à les traiter en dedans, d'y appliquer tout le subtil cherchement sagace et retors de son esprit se dédoublant alors de son pauvre cœur en larmes qui, laissé tout seul à sa fixe affliction, n'en fera que plus pieusement sa garde plaintive et prostrée, sa contempeuse et tendre veillée mortuaire.

On peut avoir beaucoup de sens imaginatifs et intellectuels, voire même le sens commun, mais être totalement dépourvu de sens moral : cela explique pourquoi tant de gens qui, le plus souvent auraient tout intérêt à se taire, attaquent si féroce-ment la vie privée des autres. C'est l'éternelle histoire du bossu qui dit du mal du chameau, du chaudron qui se moque de la

poète. Au fond, il faut toujours plaindre ces produits de la méchante et bête vanité sociale, qui, bilieux indiscrets, médisants impulsifs, si fins voyeurs des tares du prochain et si aveugles à leurs propres misères, sont assurément, pour leur excuse, des abâtardis du cœur et des dégénérés de la conscience.

A quelques pas de l'eau qui se balance et glougloute huileuse, assises sur un vieux mur à pelure de mousse, babillent en tricotant deux belles filles, le dos tourné à la rivière où sont en train de pêcher deux superbes gars moustachus : sur la même rive, ils sont là, présentant leur fin profil, campés bien droits, fixement immobiles, la ligne obliquement tendue. Eux sont tout à leur bouchon rouge, fascinés par sa danse verticale qui peut, d'une seconde à l'autre, devenir glissade filante et plongeon. Au contraire, les filles oublient leur ouvrage et l'on dirait vraiment ! deux têtes de mannequins automates, tellement, vers les pêcheurs,

elles se retournent, vives et brusques, en même temps, d'un même mouvement mécanique où l'on sent néanmoins quelque chose de fugace et de dérobé. Décidément, aux champs comme à la ville, si la femme n'a que par intermittence le désir de l'homme, elle en a perpétuellement l'avidité curieuse, aussi indiscrete que furtive.

Au printemps, davantage, hélas ! qu'en toute autre saison, plus mortuaire de la résurrection des choses, le cri du passé inflige à l'homme son rabâchement douloureux. Par le triste rossignol et le goguenard coucou il est promené autant dans notre âme que dans la profondeur des solitudes.

Un beau jour les plus sédentaires rêvent de voyage ; un beau jour aussi, les plus voyageurs soupirent après la stagnation. La curiosité se calme à force de se satisfaire, l'indifférence

s'inquiète à force de moisir. Le blasement attend les départs comme le dégoût guette la stabilité.

De loin, à la nuit tombante, l'arche d'un très vieux pont semble toujours une porte ouverte sur un fantastique inconnu par où l'âme va pénétrer dans le domaine du songe.

Il en est pour les idées comme pour les pierres des carrières : le travail ne les sort de l'esprit qu'à coups de pioche et de levier.

La peinture a ceci de particulièrement extraordinaire, c'est que, restant toujours dans le réel, quand elle rend des aspects d'animaux, d'objets et de paysages, elle touche au fantastique, quand elle exprime la figure humaine : qualité de merveilleux inquiétant, d'étrangeté

louche et de sourde horreur qui s'accroît encore davantage dans le mystérieux silence d'un gîte isolé. Si ressemblants qu'ils soient, les portraits appendus aux murs d'une très vieille chambre bien intime, vous sourient toujours plus ou moins, d'un air de personnes ressuscitées, vous regardent toujours d'un œil un peu surnaturel.

Dans certains cas, on est quelquefois très étonné de ne pas recevoir d'un juste telles attentions délicates ou charitables, tels services de cœur ou d'esprit qui, dans les mêmes circonstances, vous seront prodigués par un pervers : ce qui donnerait à penser qu'il y a du bon dans le mauvais ; et que, pesés ensemble par la balance de la stricte justice, en tenant compte des accès de sécheresse et de pingrerie de la vertu, comme des bons mouvements accidentels du vice, ils se font l'une à l'autre un parfait équilibre dans les plateaux de l'obligeance et de la générosité.

On n'est jamais humilié par les satisfactions de ses besoins naturels, quand on sait apprécier le soulagement qu'elles procurent. Sans parler de leur résultat éminemment spirituel, l'instant même de leur accomplissement épanouit tout l'être et lui fait remercier béatement la vie. Tout s'équivaut, rien n'est vil pour la grande nature qui, par sa purifiante lumière, par ses encadrements verts et fleuris, par son plein air et la cajolerie de ses brises, poétise en les berçant nos nécessités animales, lesquelles, certainement, ne nous inspireraient plus la moindre humiliation ou répugnance, si nos âmes, se contentant d'une destinée mortelle, savaient mieux s'accommoder de leur corps.

Le moraliste ne fera des maximes utiles et justes qu'à la condition d'étudier uniformément l'humanité, sans distinction de caste, de savoir, de fortune, en ayant *à priori* attribué à tous ses semblables même humeur versatile, même faiblesse et même faillibilité.

Si les choses pouvaient parler, elles, dont l'aspect si hermétique semble accuser tant d'indifférence à subir leur fatalité, ne railleraient-elles pas l'homme de leur prêter le pleurement des êtres, et ne lui diraient-elles pas qu'elles sont bien moins les regardeuses de la vie que les pures spectatrices du vide qu'elles meublent et de l'éternité qu'elles consacrent.

Les gens vulgaires qui sont coutumiers des propos graveleux, les lâchent instinctivement devant n'importe qui, avec une bonne jovialité brutale et sans jamais guetter sur les visages l'impression de leurs paroles. Au contraire, les profonds scélérats de la luxure, intentionnellement toujours, pour tâter et préparer le terrain, ne débitent chatouilleusement leurs savantes obscénités que devant des femmes, de préférence devant des fillettes et des jeunes filles, épiant les rougeurs sur les physionomies, les malaises du regard, les gênes du maintien, et, les savourant, dès qu'ils se produisent, en

dégustateurs raffinés de la pudeur confuse ; comme aussi, horriblement désappointés et crevant de dépit, quand, malgré tout leur effort de charme, au lieu d'éveiller la moindre surprise, ils ont reçu, dans un seul coup d'œil, le tranquille désaveu de l'ignorance virginale, ou tout le hautain glacial d'une âme de femme indifférente.

En passant près d'eux, que de sourires jaunes, que de furtifs regards de femmes mariées donnent à penser qu'elles convoitent les amants des courtisanes qu'elles méprisent !

Je grondais mon chat sans motif... Alors, il m'a longuement regardé, fixement, avec une profondeur d'étonnement tranquille ; puis, s'étant léché une patte, et lissé le cou, il a fermé les yeux, comme pour s'assoupir. Quel doux reprocheur de mon injustice aurait jamais eu,

avec autant de regrettante surprise, l'aménité de blâme, la pitié de mépris que je lus, pour ma plus grande confusion, dans le regard et la mimique de cette bête !

« Il est perdu ! » dit le médecin, en parlant de son malade. Mais, lui aussi, et chacun de nous, hélas ! nous sommes tous perdus ! ce n'est qu'une affaire de temps.

En dépit de leur variété, tous les types de la création ont entre eux des rapports de forme et de figure, jusqu'à des points de ressemblance dans l'expression physiologique. Il semble que la nature ait de la peine à produire, tant ils sont rares, ceux des êtres humains dont le noble et beau visage, semblable seulement à lui-même, ne rappelle aucune face d'animal quelconque.

Quand ils vous débitent leurs prétendues saillies et bons mots, les facétieux mondains rient toujours large et fort, comme pour en prouver l'irrésistible drôlerie, mais c'est toujours vainement qu'ils guettent chez le patient qui les subit un semblant de rire qui serait un peu complice du leur : de là, chaque fois, sur leur face, cette mimique de désappointement, cette grimace dépitée où le rictus épanoui béat fait place au pincement jaune et renfrogné des lèvres.

Intentionnellement réjouissants, mais ennuyeux dans le fait, ils vous glacent, vous gênent, vous attristent; si bien qu'au fur et à mesure qu'on les connaît, ils deviennent pour chacun les hâbleurs fâcheux qu'on évite.

Prétentieux de la belle humeur, illusionnés et artificiels du citadinisme, pointus de pensée, mais sans nulle profondeur, ils sont incommunicatifs de l'hilarité qu'ils visent trop à produire et que d'ailleurs, avec leur esprit faux qui suit la mode et s'alimente seulement du convenu, ils ne pourraient sincèrement ressentir pour leur propre compte, le bon gros rire

bien franc n'étant jamais causé que par la charge ou la déformation naïve de la nature, par une cocasserie du réel, ou un ridicule de la vérité.

Au contraire, d'un sérieux impassible, tout simples et nullement ingénieux, les grands comiques, les seuls qui fassent vraiment rire, sont des approfondisseurs de l'ennui, des ironiques du dégoût, des philosophes de la tristesse ; et, c'est précisément parce qu'ils voient si humainement l'inanité de toutes choses, qu'à leur manière, se vengeant de la vie, ils en montrent avec tant de naturel les côtés bouffons et grotesques dans le sentimental, la gravité, l'importance et l'affairé de ses mannequins périssables.

Il est entendu que vous rendrez service à votre prochain, d'autant plus vite que sa situation est plus pressante : pourtant vous refusez avec horreur à n'importe qui l'outil de mort qu'il vous réclame avec instance, très délibérément hâtif d'en finir avec la vie, pour tel motif suprême dont vous reconnaissez l'irrépa-

nable. On veut bien collectionner de la corde de pendu, mais à personne on ne veut donner la corde pour se pendre.

La variété d'un écrivain provient de la justesse évocatrice, de la parfaite adaptation, de la sûreté d'inéquivoque, du rigoureux contraste et enchaînement supralogique de ses mots, pour rendre tout ce qu'il veut dire de façon nette, transparente, intégrale, sans superflu d'expressions, ni parasitisme de formules. Au contraire, les écrivains trop pompeux, éternels fleurisseurs et bijoutiers ornemanistes, arrivent, par un surcroît de termes inutiles, à diluer leur idée, quand ils ne la dissolvent pas tout entière : ils s'engloutissent dans les mots qui doivent accider et renouveler le style, non par leur luxe et leur nombre, mais par leur trouvé dans l'absolue exactitude et précision mathématique du sens propre ou figuré, par le retors, le délicat subtil, l'ingénieux, le spirituel et le nécessaire de leur juxtaposition qui, raffinée

dans le naturel, et savante dans la clarté, donne aux écrits tout leur expressif, toutes leurs qualités de relief et de couleur, de pittoresque et de surprises.

Et, tellement ces phraséologues entassent invariablement le touffu et le magnifique, qu'ils finissent par étouffer le fond avec la forme, à noyer deux fois la pensée sous l'épaisse et insipide monotonie de la parure toujours la même : si fastueux et luxuriant qu'il soit, l'arbre est bien près de mourir quand il a plus de gui que de feuillage.

Lettres de faire part de naissance, de mariage et de décès, sont choses identiques pour le Temps qui, du même œil, toutes trois, les lit également dans la tombe ; puisque pour lui, à jamais fixe en sa solitaire immanence, indéfiniment, venues au monde, hyménées d'ici bas, et départs dans la terre, s'accomplissant ensemble à la même heure éternelle, c'est du *déjà mort* que du *devant cesser de vivre*.

« Cueille la journée », dit Horace. Mais de quelle manière? Il n'y en a guère qu'une, et encore, pour cela, faudrait-il être, en même temps qu'un fortuné de l'argent, du caractère et de la santé, un instruit sec de l'expérience, un façonné froid de la déception, désillusionné sans regret, un sage de son farniente, un philosophe de son égoïsme. Ainsi organisé dorénavant dans la vie, pour que cette grappe d'aujourd'hui le jour en fut vraiment savoureuse, il faudrait n'obéir qu'aux sensations et impressions de sa personne instinctive, entre la flottante nonchalance de son rêve et l'assoupissement de sa curiosité; se laisser vivre sans regarder en soi, sans observer son être, tout entier à son unique fonction d'existence naturelle se suffisant à elle seule, jusqu'à s'enivrer de son calme, jusqu'à se délecter et s'enchanter par elle-même.

Les mortifications, les rages et les désespoirs de son corps, son sang calciné, ses nerfs rompus, les insomnies de son labeur, les ver-

tiges de sa raison, les peurs de sa pensée, des morceaux de son cœur et de ses entrailles, le meilleur de lui, la crème de sa moelle et de son cerveau : voilà pourtant ce que, sous forme d'œuvres, offre à la volage attention du public, quand ce n'est pas à sa parfaite indifférence, le pauvre enthousiaste et sincère artiste qui, pour son rêve jamais atteint, se vide, se tarit, meurt en détail, de toutes les outrances de ses facultés, de toute l'avidité prodigue de son être, en arrive à se consumer petit à petit, et, lentement, rongusement, à se dévorer lui-même.

S'il pense et parle avec sincérité, celui qui ose trouver la guerre un mal nécessaire est aussi insensé que l'homme, également de bonne foi, qui prétendrait que le suicide et l'assassinat sont d'indispensables émondages de l'humanité.

Il y a des choses faites par l'homme qui témoignent par leurs qualités artificielles dans la

configuration, le volume, le genre et la manière, de leur accommodation à ses plaisirs et à ses besoins ; où qu'elles soient, et si abandonnées, si surannées qu'elles apparaissent, en l'absence de tout être humain, elles gardent pour sa venue possible une attitude expectante et inviteuse.

Toutes les choses de la nature terrestre semblent également convier l'homme et l'attendre, bonnes ou perfides, pour son bien ou son mal, pour complaire à sa vie ou déterminer sa mort. Les fleurs et les fruits s'offrent pour qu'il les aspire et les cueille ; l'herbe, pour qu'il s'y couche ; la source, pour le désaltérer ; l'arbre, pour lui donner son ombrage ; le caillou, pour qu'il en tire l'étincelle, etc. Mais, sans parler de tant d'autres choses nuisibles, — possiblement toujours — il est attendu et invité : par le feu, pour être consumé ; par l'onde, pour être englouti.

Seuls, les glaciers inaccessibles n'attendent que les grands souffles de l'espace et n'invitent que la lumière.

O vous tous, les pauvres cœurs vénéneux, qui ne renaissiez de votre dévoration que pour être remangés sans relâche par toutes les vipères de l'envie, du soupçon et de la haine! O vous tous, les tristes abandonnés des autres et de vous-mêmes, les possédés du Mal qui condamne au crime et au vice vos actions comme vos pensées, en vous en laissant la conscience pour vous martyriser davantage dans le tourment de votre impuissance à lui résister!

O vous tous, les parias de l'hérédité, les coupables du destin, dites-vous que vous valez encore mieux que la nature si perfide et barbare dans son apparente sollicitude! Pleurez sur elle autant que sur vous! Fondez-vous, pauvres endurcis de naissance, dans la ruisselante pluie des larmes!

Le favorisé du Bien qui, au lieu de se targuer de son privilège, en reconnaît l'atavique ou individuelle fatalité, l'enfant gâté de la Vertu qui sait voir et comprendre la création que, parmi l'universalité des choses et des êtres, la fantasque indifférence du sort, la démence du hasard, la nuit sourde des germes, les rouges

ténèbres du sang, font inoffensive ou scélérate, triomphante ou maudite, — celui-là est pour vous : il conçoit, il souffre vos désespoirs, vos vertiges, vos luttes et vos défaites ; de toute son âme fraternelle il excuse vos attentats ; il s'en veut de votre abominable existence, et, plus encore que sa pitié, sa justice vous bénit pour tant d'horrible malheur !

« La joie fait peur » : encore un proverbe faux ! puisque l'essence même de la joie est son libre abandon, sa totale expansion dans la pleine confiance.

Sans doute, certains de l'âge mûr et de la vieillesse, ayant l'insécurité si tâtilonneuse, le tracas si défiant, le regret si amer, se font les chicaniers de leur propre allégresse qui s'empoisonne par l'analyse et mâchonne du soupçon à force de se creuser ; mais, malgré la triste expérience et l'enlugubrate maladie, ressenties par une bonne conscience, les joies de l'amour et de la famille, de l'art et du labeur, de l'amitié,

du dévouement, du rêve d'idéal et des contemplations naturistes, sont sans tache et sans arrière-pensée, comme l'innocence, et l'on pourrait dire, qu'ainsi que cette enfantine vertu, elles s'épanouissent en s'ignorant : tant alors, oublieuses du passé comme de l'avenir, elles sont tout entières suspendues à cette heure bénie que vient de leur procurer soudain le bel effort, la noble trouvaille de l'esprit, le bon hasard du cœur ou de la nature.

Le christianisme, selon Jésus, et rien que par Jésus, repose entièrement sur *l'aimez-vous les uns les autres*, et n'a d'autre raison d'être que la tendre et militante prédication de cette unique maxime, incomparablement sublime entre les plus élevées, puisqu'elle exprime à elle seule tout le devoir et toute la consolation de l'humanité.

Donc, en connaissance de cause, aussi tramée qu'approfondie, se « servir » simplement d'une

telle religion, l'utiliser, l'exploiter, c'est faire du plus vénérable idéal du Beau et du Bien la pelure de sa laideur et de sa perversité morales; c'est masquer, abriter hypocritement sa scélératesse sous la plus noble manifestation d'un rêve humain divinisé.

Au contraire, pratiquer consciemment, en toute la lumineuse et parfaite sincérité de son être, cette religion si maternellement humaine, c'est posséder un réconfort contre sa faiblesse, une arme contre ses mauvais penchants, un talisman spirituel qui, en vous empêchant d'être pire, vous achemine à devenir meilleur; devant l'origine et la fin communes de toutes les créatures, entre l'inconnu d'avant la vie, le pourquoi de l'existence et le secret de la mort, qui nous rendent tous solidaires du même effrayant mystère de la destinée, c'est apprendre à se dévouer pour les autres, à prodiguer sans réserve à tous ses frères en si vaine et si énigmatique humanité tout l'onctueux pardon, toute l'indulgence d'amour de son cœur, dans des débordements de miséricorde quand même et de pitié quoi qu'il arrive; trouvant toujours sa

récompense dans la joie de son immolation, dans le contentement de son sacrifice.

Comprise et exercée de la sorte, la religion chrétienne n'est plus une institution sociale dont tirent parti la force et la richesse, le despotisme et le mensonge : écrémant l'instinctif de l'homme pour lui en laisser le meilleur et le plus salutairement profitable, elle le purifie et le consacre dans la bonne simplicité de la nature qu'elle corrige pieusement, qu'elle réforme de son influence, et dont elle devient ainsi, en plus discernant, en plus sage, le Mentor complice, l'âme sensible, et la conscience fraternelle.

Dans le tréfond, les plis et replis de son être, nul ne se connaît mieux que le sceptique mondain, ce ricanant faussaire de sa secrète pensée. Mais, c'est justement parce que, devant les autres, il demeure si à son aise le narquois histrion de sa conscience, qu'il a si peur de se retrouver seul en la présence de son propre individu, n'ayant plus que lui-même pour

témoin de son trouble et pour galerie de son silence.

D'ailleurs, cette comédie ne dupe vraiment que les superficiels, les artificiels, ces gens totalement vides de rêve, privés de pensées à eux, tant ils vivent celles des autres, parleurs précieux, sourieurs mécaniques, indifférents par mode, sarcastiques par genre, jugeant sec, froid, aigre et pointu du haut de leur infatuation citadine; en somme, si bêtes que, même devant telle âme sauvage, tel esprit solitaire qu'ils savent ne dépendre que de la nature et de sa conscience, ils prennent encore l'impertinence pour une arme, l'ironie pour une force et l'outrage pour un argument.

Frime et fausseté que tout ce docte et élégant scepticisme! Toujours grave et respectueux devant l'inconnu, le grand doute philosophique perce à jour ce mensonge d'une âme où il voit se creuser son même souci et frissonner sa même angoisse!

Auprès de vous qu'ils accablent de protestations

affectueuses, de toutes les phrases et mimiques de la gratitude, il y a des personnes qui médisent quotidiennement de leurs plus obligeants camarades et amis ; de gaieté de cœur, froidement, sarcastiquement, blâment, déprécient, ridiculisent leurs bienfaiteurs. Méfiez-vous de ces gens-là ! et si, par hasard, vous avez été bon pour eux, dites-vous bien que, le dos tourné, ils vous critiquent pareillement, qu'ils ont le même malin plaisir, partout où ils passent, à proclamer vos défauts, à rire de vos faiblesses, à vous cribler de leurs épigrammes. Si donc ils offrent un quelconque intérêt de conversation, risquez-vous à les fréquenter pour amuser votre ennui ; mais, afin d'éviter d'en faire des ingrats se moquant de vous, tenez-leur toujours fermées votre bourse et votre confiance ; et, vous retenant d'être officieux, quand bien même ils auraient besoin de vos services, ne leur donnez jamais que le dessus de votre esprit et le mensonge de votre cœur.

D'ailleurs, à agir ainsi, vous aurez vite fait de voir disparaître ces malicieux sourieurs et aimables caustiques, en somme, purs égoïstes

et finauds rapaces, n'étant guère dans la vie que des mains tendues cherchant toujours à recevoir, que des poches baillantes ne demandant qu'à se remplir.

Il est à croire, — pour la cause de la justice éternelle et comme réparation à cette chose si solennellement mystérieuse et sacrée entre toutes : la Mort ! — que ceux qui n'auront pas désarmé devant un cadavre, qui auront vomé l'outrage sur une tombe, devront se maudire une fois trépassés, pendant les phases de leur pourriture, de leurs ossements et de leur poussière ; que le Néant fera une exception pour eux ; qu'ils seront indéfiniment torturés dans leur indestructible atome !

En somme, la nature *roule* toujours la société, et le sang domine à son gré tous les manèges, scrupules et artifices des femmes. En matière charnelle, les plus coquettes, les plus

froides, les plus réputées indifférentes, ont toutes leur heure de besoin et de curiosité. C'est à la façon profiteusement présente et sagace d'épier et de déterminer, juste à point chez elles, l'instant précis de cette éclosion amoureuse, que souvent, le plus laid comme le plus indigne des hommes, doit ses meilleures bonnes fortunes.

La crainte, qui est une inquiète prévoyance de l'instinct et devient par la suite un anxieux soupçon de l'expérience, s'exerce différemment sur tous les hommes ; mais, à part les inconscients, il n'en est pas un seul qui ne la ressente à sa manière, suivant le faible de sa nature, l'exigence de ses nerfs, le despotisme de sa passion. Un tel qui ne sera pas hanté par l'idée de la mort et se précipitera au danger sans réflexion pourra être le plus frémissant des craintifs dans l'amour ou la paternité, aura la peur nocturne, redoutera la foudre, le serpent, certaines bêtes et choses ; tel autre, frissonnant à l'idée de la mort, n'aura que cette peur unique ; l'un

craindra pour son argent ; l'autre pour son art ; celui-ci pour sa santé ; celui-là pour son ambition ; mais aucun homme n'est exempt de ce reptile du cœur et de la pensée qui, plus ou moins tressaillant, s'y pelotonne ou s'y enroule.

Quelque vaillante qu'elle soit, il n'y a pas de conscience qui domine sa peur à elle, l'angoisse de son sentiment préféré, alors que, logiquement, la vraie force de l'âme, étant donnée sa tranquille acceptation de la mort, devrait être de se composer, par un vouloir de philosophique indifférence, une sorte de sécurité installée qui astreindrait à la confiance quand même tous les sentiments, quels qu'ils soient.

Il n'y a donc que des lâchetés diverses, puisqu'à titre différent, tous les hommes sont également possédés de la crainte, pâlissent pareillement devant l'objet particulier de leur effroi, frissonnent de même devant le certain motif de leur insurmontable horreur.

Quitter le bon pour le moins bon, le meilleur

pour le pire, ne sera jamais le fait d'une conscience droite et sincère qui, toujours de bonne foi dans ses torts et ses erreurs, et sachant tôt ou tard les reconnaître, ira toujours du moins bien vers le moins mal, et du très bien vers le mieux.

Mais, que l'on en voit donc pourtant, changer et se transformer dans le mauvais sens, des âmes que l'on croyait immuablement invariables, incrustées pour jamais dans la fierté de leur parti pris de bon instinct naturel et de raison pure, dans la beauté de leur principe de sagesse humanitaire et de justice miséricordieuse !

Quand les hommes sont d'un certain âge, mais restés des bien portants de la vie, cherchez la cause de leur moral changement de peau, de leurs revirements de systèmes et volte-face d'opinions, dans l'amour, le vice, la cupidité, l'ambition, le besoin de gloire ou d'argent. Peut-être aussi, qui sait ? pourrait-on les attribuer à une comédie de mensonge, à une expérimentation de fausseté vis-à-vis de soi-même comme devant les autres, à une curiosité, à une fantaisie de mal faire, à un simple esprit de perversité ?

Chez les âmes débiles, inquiètes, languissantes, fielleuses, expliquez le tournement subit à un vent tout opposé de leur libre pensée, par la maladie, le remords, un dégoût timoré de l'existence, l'effroi du trépas, et surtout par l'horrible terreur d'un au-delà possible.

Tous deux d'imagination, de cœur et d'esprit, de sens artiste et de pensée philosophique, vous seriez faits pour vous entendre. Vous vous évitez? Faute de vous connaître! La timidité qui est souvent l'hésitation, le réservé, l'ombrageux de l'amour-propre, le doute fielleux de la pessimiste expérience, et surtout les malveillantes insinuations contre chacun de vous dont vous êtes respectivement empoisonnés par ceux qui ont intérêt ou malin plaisir à vous tenir éloignés l'un de l'autre, tout cela vous empêche de contracter une affection qu'appellent et comportent si bien les similitudes de vos deux natures, les affinités de vos deux êtres.

Mais, une bonne foi, maîtrisez vos nerfs, votre

orgueil et votre amertume ; n'accordez aux propos venimeux que le mépris qu'ils méritent ; et vous ne tarderez pas, dans une fraternelle effusion, à sympathiser pour jamais : ce sont presque toujours ceux qui ont été longtemps le plus prévenus l'un contre l'autre, qui deviennent les meilleurs, les plus dignes et les plus solides amis.

Quelle inconséquence, chez les prétendus civilisés ! Ils crient à l'abomination pour une seule boucherie d'assassinat, et trouvent tout naturels les cent mille massacres d'une bataille !

S'il existait, il n'est pas possible que Dieu, soucieux de sa créature, et devant se glorifier en elle, laissât s'accomplir toutes les horreurs des catastrophes et de l'hérédité qu'un simple mortel empêcherait, s'il en avait le pouvoir.

Comme on serait moins faux si on ne surveillait pas sa langue qui, machinale interprète de la presque toujours franche impression première, ne demande qu'à la parler dans la spontanéité de son obéissance.

Même le cœur le plus pardonneur éprouve une jouissance intime à savourer la confusion d'un hypocrite pris en flagrant délit de perfidie et de mensonge.

On se figure très bien un artiste en démence qui, insatiable de production incessante, et perpétuellement mécontent de son œuvre constamment la même, ne la recomposerait toujours que pour toujours la redétruire, et ainsi de suite indéfiniment : à jamais, dans l'illimité de l'espace et du temps, c'est le cas de la nature aveugle qui, de par sa propre fatalité, condamnée à engendrer sans trêve et s'excédant de la

sempiternelle remonotonie de sa création, ne réanime que pour retuer, ne refait de la vie que pour refaire de la mort.

L'homme vraiment fort dans la vie, c'est-à-dire toujours armé d'illusion et de croyance, d'espoir et de sérénité pour entreprendre et accomplir, serait celui qui deviendrait assez le fascinateur de sa raison et l'endormeur de sa certitude, pour, non seulement ne pas penser au trépas, mais encore pour s'imaginer, une bonne fois pour toutes, qu'il est une exception dans la nature, et que lui seul ne doit pas mourir.

Pendant quelques instants, au sortir d'une chère étreinte, la femme habituellement chaste, trahit, pour qui sait voir, le ravissement ressenti.

Elle en accuse la persistante saveur par son geste plus las, sa démarche plus molle, et sur-

tout par l'exquise altération de son visage qui gagne en tendresse ce qu'il perd en tranquillité. Sa beauté se spiritualise en langueur ardente, en fraîcheur pâlie, avec une expression à la fois ébahie, charmée, triomphante et confuse. Ses traits s'ennoblissent et se transfigurent par le fondant du regard, le vague du sourire, par le frémissant écartement des narines qui semblent encore aspirer de l'extase. Aussi, pour le satanique observateur, apparaissant un beau jour sur la face d'une jeune fille que jusque-là il croyait vierge, cette nouvelle et multiple expression physionomique lui dénonce, en toute clarté, qu'elle vient de consommer librement l'œuvre d'amour, et qu'ayant goûté le délice de son premier frisson de volupté, elle en garde pour jamais à son brûlant initiateur sa plus intime et nostalgique reconnaissance.

L'imagination n'a libre carrière que par une sorte d'insouciance du style et de l'idée, lesquels

s'épuisent, se dessèchent, se dénaturent par leur excès de scrupules et de contrôles.

Les tares et les défauts d'une œuvre sont les ombres qui accusent mieux sa lumière.

Qu'importe l'imperfection, si elle est compensée par le touffu, la hardiesse et la variété sauvage de l'écrivain que peut seule produire la spontanéité du premier jet, l'explosion sans contrainte de la pensée bien mûre ! Au contraire, un jour ou l'autre, le fond et la forme s'appauvrissent et se monotonisent à trop vouloir se couler dans le moule de la perfection.

Sans parler de ses erreurs dans les saisons, et de ses avortements dans les choses, la nature — consciente ou fatale — prouve sans cesse sa faillibilité par les cas monstrueux de ses créations dans l'humanité, comme chez les bêtes.

Si misanthrope pessimiste que l'on devienne,

peut-on même avancer que, de la part de ses semblables, on ne croit qu'au mal qu'ils vous disent d'eux-mêmes, puisque, souvent, on ne sait quelle aberration de vanité nous pousse à nous accuser de méfaits imaginaires, pour nous créer, jusque dans le mauvais, une supériorité sur les autres.

Quand, parmi des personnes de votre connaissance auxquelles vous avez la conscience de n'avoir jamais fait que des politesses, ils s'en trouve qui, vous rencontrant, prennent la rue latérale, le sentier d'à côté, se retournent en se mettant à considérer un arbre ou une affiche, celle-ci fût-elle même si décolorément vieille, déchiquetée, râpée, qu'il n'y a plus rien à y lire... tenez-vous le pour dit une bonne fois : si ces gens-là ne sont pas vos débiteurs, vous pouvez être sûr qu'ils sont vos pires envieux, vos plus venimeux ennemis.

Certes ! le médecin a raison, il le fait pour le

bien, quand il prescrit à un artiste malade de s'abstenir de contempler, de ressentir, de concevoir, de formuler ; mais, hélas ! autant vaudrait qu'il dit à un rosier : « Empêche-toi de pousser tes roses ! »

Vivant, l'artiste se défend par le travail, la solitude et le silence. Mort, il est défendu par son œuvre.

Nous sommes injustes envers nos efforts : nous ne les estimons qu'au prix de leur réussite.

Quand vous apprenez la mort d'un ennemi intime, votre premier mouvement est tout d'abord significatif du « tant mieux » ; puis vous vous en voulez de cette joie secrète, vous en avez le remords tout fondant de pitié, et vous humanisant jusqu'à la plus haute miséricorde, vous accordez pleine et entière à votre ennemi, en regrettant qu'elle soit posthume, la rémission

du mal qu'il vous avait fait, de telle sorte que le cœur le plus ému, le plus troublé, le plus ouvert et traversé par sa mort, se trouve être précisément le vôtre, qui lui était demeuré si durement sec, si implacablement fermé pendant sa vie.

A côté du génie cultivé, extra-raffiné, super-civilisé de par tout le savoir et l'acquis de la société que son œuvre reflète et dont elle porte l'estampille, il y a le génie sauvage, resté le fruste volontaire, affranchi délibérément de tout principe et de toute règle, ne s'en rapportant qu'à la profondeur de ses écoutements et questionnements des choses, qu'à la seule bonne foi de ses regards et de ses pensées visionnaires, qu'au cri médité de son instinct encore plus que de son esprit, pour l'évocation du rêve et de la vérité.

Ce génie-là ne mesure sa puissance que par le degré d'impression qu'il produit sur lui-même, sachant d'ailleurs que sa propre émotion lui vaudra, bon gré mal gré, l'empoigne-

ment de tous les autres. Aussi clairvoyant qu'il est doué, aussi conscient qu'il est naturel, il invente et crée de toutes pièces, et tous les sincères sensitifs s'en impressionnent et deviennent ses possédés, s'abandonnant avec des enthousiasmes et des effusions de reconnaissance à une sorte de besoin d'aimer et d'admirer son œuvre, sans se demander pourquoi ni comment ils sont saisis et hantés par elle.

Il n'est haï, condamné, desservi que par les médiocres, les faiseurs, les appreneurs, par tous les manquants d'originalité naturelle qui savent trop ne pas compenser leur impuissance par la stricte application des seules règles et des seuls procédés de convention.

Chez celui qui, mal avec lui-même, déteste son prochain : mauvaise conscience !

Chez qui s'adore en n'aimant personne : conscience aveugle.

Chez celui qui s'estime en aimant les autres : conscience parfaite.

Vous sachant désintéressé, sentant que vous seriez prodigue pour les autres, la seule chose au monde qui puisse vraiment le plus vous humilier devant vous-même, c'est que les vœux de votre nature et les besoins de votre cœur soient perpétuellement rembarrés et bafoués par l'insuffisance de votre bourse.

Certes ! les ivresses, plaisirs et régals sensuels sont des stimulants du vice, des dissolvants du travail, des fomenteurs de la paresse. Pourtant, par rapport à l'âme et au moral de l'homme, il ne faut pas trop médire de l'influence des joies matérielles, puisque jamais le jaloux n'est aussi disposé à l'admiration, le chicanier à la justice, l'avare à la charité, et l'insensible à l'émotion, qu'après avoir fait bonne chère.

Quand on aime la vie malgré tout, qui sait si on ne bénirait pas son ennui, en se disant

qu'il allonge vos jours par l'espèce de croupissante lenteur qu'il semble leur inoculer ? Qui sait si on ne tiendrait pas à ses épreuves, après avoir disséqué le bonheur des autres ?

Comme l'onde, la femme attire l'homme bien plutôt par le dormant de son mystère que par l'éblouissant de sa surface.

Les vrais avares ont tellement mis toute leur sensibilité dans leur bourse, tout leur cœur dans leur trésor, ils en arrivent à une telle aberration par le moi, le rouilleux invétéré de leur vice, ils sont tout à la fois si volontaires de rapacité pour eux-mêmes comme pour chacun, et si instinctivement inaptes à donner, que ce leur serait une réelle souffrance d'être généreux avec l'argent des autres.

La preuve qu'en littérature les austères, graves, profondes et subtiles descriptions exigent du lecteur son plus de savoir, d'intelligence et de spiritualité, c'est qu'elles sont toujours passées par celui qui n'est pas doué du souvenir qui ressuscite, du rêve qui observe et de la vision qui pense.

Tant pis ! Risquons-nous ! Tentons le destin, nous désintéressant très philosophiquement de la durée du sort et du malheur possible ! Mais non ! Quand on pense la vie autant qu'on la regarde, on ne peut faire de longs projets. On est si incessamment éventuel qu'on n'a pas le droit de dire : à demain, à ce soir, à tout à l'heure ! Vous voilà heureux, satisfait... mais, pour que ce même moment d'apparente sécurité vous devienne un instant de mort ou de catastrophe, il suffit d'un geste du sort entre deux secondes.

Si supérieur qu'il soit ou se figure être, tout homme est le tributaire possible de la folie ou

du gâtisme dont l'animal a la parfaite immunité. Alors, vraiment, lequel des deux a donc le droit de mépriser l'autre ?

L'infréquent, le quinteux de nos actes de bienfaisance, notre raisonneuse hésitation devant telle infortune à secourir, donneraient à penser que nos si rares bontés effectives sont motivées par le devoir tout sec, par l'ostentation, l'intérêt, par pur système religieux ou politique, esprit de secte et de coterie, bien plutôt que par un besoin de l'âme, par une nécessaire effusion du cœur.

Par la façon morbide, forcenée, cruelle de sentir et de penser tragiquement, d'observer menu, d'approfondir creux, d'exprimer strident, vous vous apparentez surintimement à tel ou tel artiste. Alors, pourquoi dites-vous donc que vous n'aimez pas son œuvre, ce qui signifierait, si vous parliez sincèrement, que vous

n'aimez pas ce que vous faites. N'y aurait-il pas là dessous quelque chancreuse envie qu'une raisonnable humilité ne tarderait pas à guérir? Oui! Cessez de vous mentir volontairement à vous-même, sans réserve de jalousie, sans revenez-y d'amertume, sans subterfuge d'amour-propre! Cédez en toute justice le premier rang à votre confrère, et quand vous serez assez philosophe de la vérité pour accepter tranquillement sa supériorité indiscutable, puisque c'était précisément son évidence qui vous faisait tant souffrir, vous verrez que vous aimerez sa manière à travers et par dessus la vôtre; et, qui sait? vous aurez peut-être plus de sympathie pour lui que de complaisance pour vous-même.

En général, l'impression qu'on éprouve en apprenant la mort des gens qui furent vos compagnons de peine ou de labeur, de plaisir ou d'esprit, n'est nullement proportionnée avec la constance des protestations et témoignages dont notre amitié leur fut si prodigue

pendant leur vivant. Illogiquement, on prend au tout à fait calme ce qu'on aurait cru prendre au tragique ; et, c'est alors seulement qu'on s'aperçoit que la plupart de ceux que l'on prétendait si profondément affectionner, n'ont été que des frôleurs et des papillonnants de notre âme. A notre si mince émotion de leur perte, à notre si courte hantise de leur fantôme, on est bien forcé de reconnaître que l'homme n'est vraiment soudé pour jamais à son semblable que par les seules fatales affinités du cœur et de la chair qui, justement parce qu'elles ne sont pas raisonnées, répondent à un besoin instinctif, à une nécessité primordiale de l'être qui réclame par-dessus tout la plénitude de son double et naturel épanouissement.

Les rires perdus de la tendresse, les pleurs défunts de la passion, voilà seulement ce qui fait soupirer, crier notre âme vers la mort, ce que le deuil du souvenir cherche indéfiniment partout, évoque sans trêve jusqu'à la tombe.

Il n'y a que les cœurs très simples, ou par trop désabusés, qui demeurent les pleureurs à perpétuité, les obstinés regretteurs d'une bête,

d'un chien par exemple, à cause de la si discrète adoration de pensée, du si obscur dévouement d'âme qu'ineffablement, durant sa vie, ils ont senti couler en eux par toutes les offrandes de ses gestes, par toutes les caresses de sa voix, par toutes les bénédictions de ses regards.

Si juste et si sincère que l'on soit quand on regarde un paysage nouveau ou habituel, on apporte toujours plus ou moins dans sa contemplation le reflet de sa situation actuelle d'âme ou d'esprit : disposé à le trouver fastidieux si on s'ennuie ; hostile, si on est mécontent ; inharmonieux et trouble, si on a le désordre dans le cœur.

Dans toutes les choses du cœur et de l'esprit où l'émulation s'exerce, le trop de contentement de soi-même est, non moins que l'indifférence et la jalousie, un criant aveu d'infériorité. On n'est vraiment digne d'estimer la conscience et

l'effort de son sacrifice ou de son labeur, qu'à la condition de savoir rendre aux autres justice toujours et admiration quand ils la méritent.

Ne vous ayant jamais vu, ce chien vient de suite à vous, tout démonstratif de confiance, ou, s'il ne vous montre pas les dents, il se retourne, fait un détour pour vous éviter. A sa manière, de prime abord, il a jugé infailliblement vos sentiments à son égard, et si peu que vous ayez le sens des bêtes, vous vous en rendez parfaitement compte. Et pourtant, en bien comme en mal, de regard ou de geste, vous n'avez rien fait pour ou contre lui. Mais, de même qu'il renifle un relent, il a, pour ainsi dire, subodoré votre nature et ne s'est pas trompé sur ses débonnaires ou peu indulgentes dispositions. Lui, auquel vous refusez une âme, serait donc, en fait d'intuition morale, infiniment plus sagace que vous qui, si borgne de l'instinct, si aveugle de la raison, n'ayant foi qu'aux apparences, prenant vos antipathies pour des flairs de pré-

caution, ne sentez jamais l'ennemi possible sous les dehors qui vous attirent, les façons qui vous plaisent et les paroles qui vous flattent.

En la solitude de sa chambre, au fond d'une maison vide et isolée, lorsqu'ayant à partir tout de suite, on saisit en hâte son argent, qu'on arrache brusquement d'une poche ou d'un tiroir son portefeuille ou sa bourse, on se fait toujours un peu à soi-même l'effet d'un voleur craintif et pressé qui, connaissant la cachette, s'en va droit au magot, l'escamote, prompt comme l'éclair, et précipitamment se dérobe.

Tandis que la joie et la jactance de la vertu vous irritent, vous vous sentez adouci par la tristesse et la modestie du vice qui induisent votre âme à je ne sais quel recueillement de pitié fondante et d'humilité mélancolique.

Voluptueusement furtif ou aigrement installé, le vent, tour à tour, effleure et caresse, soupire et se plaint, hurle et se démène, fait rage et brise tout : emblème exact de la femme, avec laquelle il a encore cette ressemblance de plus ! Ses colères à lui finissent en averses, comme ses colères à elle se terminent en larmes.

Les choses parlent aux enfants avec leur éclat, aux jeunes gens avec leur mystère, aux hommes mûrs avec leur utilité, aux vieillards avec leur usure.

L'homme fait souvent oublier sa décrépitude physique par son geste et sa parole, expressions encore vivaces de son esprit resté jeune. Au contraire, chez l'animal, regards, cris, mouvements, allures suivent ensemble, dans la plus parfaite conformité, son graduel dépérissement causé par l'âge de son corps.

C'est pourquoi la ruine des bêtes est infiniment plus lugubre que la nôtre.

De toutes les formes existantes, celle qui se retrouve le plus dans presque toutes les choses de la création, particulièrement dans les fleurs, les plantes et les écorces, c'est sans contredit celle des organes génitaux de la femelle, comme si, par cette profusion de voluptueux rappels de la grande étreinte prolifique, la nature voulait célébrer partout jusqu'au tréfond des solitudes, l'éternelle gloire de l'amour et de la fécondité.

Le grand âge nous fait, comme les enfants, plus ou moins dorlotés, servis, entourés quant au corps, mais il nous rend totalement solitaires de cœur et de pensée, de sentiment et de souvenir. Inutiles moisis pour leurs semblables, espèces de tessons humains relégués par la vie et comme oubliés par le trépas, les très vieilles

personnes, en pleine tourbe des vivants, sont des âmes perdues dans le vide, n'ont plus désormais jusqu'à la tombe que l'immobile cortège et la silencieuse interlocution des morts.

Il se trouve que c'est précisément la raison et la sagesse arrivées à leur point culminant qui rapprochent le plus l'homme des animaux, puisqu'elles lui font pratiquer délibérément leurs qualités instinctives : la tempérance amoureuse, la résignation sereine, l'absence de haine et d'envie, le monotone du vivre, le borné du désir et le modeste de la suffisance.

La nature est plutôt perfide et mystificatrice. C'est rarement que chez l'homme elle appareille la beauté de l'âme et celle du visage, et que chez l'animal elle accouple la grâce ou la force avec la franchise et la douceur. Pourquoi s'en étonner ? alors que pour mieux nous nuire,

nous tentant par la gourmandise, elle fait des plantes vénéneuses qui nous trompent par leur ressemblance avec les bonnes, alors qu'elle hérissé de griffes et de crocs la tige et les branchettes de la rose, met un danger mortel dans l'expansion de la lumière, dans l'ombrage des arbres, dans la fraîcheur des sources vives et ne nous donne le délice de la volupté que pour nous en inspirer le funeste abus ou nous le faire doser et rationner par nos craintes ?

L'ennui régit également tous les hommes. Lui seul fait se rencontrer dans une commune horreur tous les extrêmes du Bien et du Mal, tous les antagonistes du cœur et de la pensée. Par sa rongeuse longueur, les meilleurs et les pires fraternisent en même convulsif dégoût que ce n'est pas hélas ! en même inerte indifférence !

Le cœur vous fait faire des folies, mais en vous livrant à vos semblables il vous confisque à

vous-même. La pensée vous garde raisonnables, mais elle vous mure à jamais dans l'isolement de votre propre face à face : reste à savoir lequel vaut le mieux de trop s'oublier en se prodiguant à son prochain ou de trop se connaître en oubliant les autres.

Le grand art n'étant que la poursuite du sphinx éternel, que le corps à corps du songe et de l'idéal, ne sera jamais compris que par les maniaques de la chimère et les professionnels de l'inutile.

L'homme est dans la vérité quand il met la bonté avant la justice et, lorsqu'ayant pris à la société le meilleur de ses institutions, il n'admet de ses semblables et ne pratique de l'instinct naturel que ce qui ne blesse pas sa conscience.

Avoir dans une armoire un pistolet chargé de ses six balles, dans l'angle du mur un fusil chargé de ses deux cartouches, c'est bien figurativement avoir à domicile de la mort en nature, oui ! de la mort en bois et en métal, qui, du fin fond d'un meuble, du coin ténébreux d'un appartement, épie son occasion, guette sa seconde, embusquée là, immobile, roide et muette, et pourtant, malgré tant de mystérieuse discrétion, insinuant l'approche, conseilleuse de regarder, inviteuse de prendre, sournoisement tentatrice, d'autant plus perfide que par son côté objet familier, à la fois croupissant et défensif, elle endort la précaution et installe la sécurité.

Mais, dites-vous bien que, pendant son chômage de destruction, elle couve toujours sa revanche possible. Dans la maison, sous ces deux formes, toute prête contre une attaque de malfaiteur, elle attend aussi, qui sait ? — avec une seule chance de rater — la satiété froide, la folie désespérée ou la joueuse imprudence de tel ou tel de ses hôtes.

Mystérieux ravissement de la misère humaine il n'y a que la seule mélancolique volupté dans le sincère et douloureux amour qui sorte deux âmes de leur chair et les précipite l'une vers l'autre.

Oui! chez deux tristes amants entrelacés, les âmes se possèdent, se pénètrent et se fondent plus intimement que les corps, si l'instant qui joint les soudaines pensées de leur plainte amoureuse, mélange aussi, comme dans une mutuelle extase d'agonie, les brusques échappées de leurs larmes.

La nature, hélas! ne crée que pour le carnage, mais ses massacres, avec tout l'embusqué de leur barbarie, sont tellement dérobés qu'il faut vouloir délibérément les chercher pour les surprendre. Pour un spectacle atroce qui vous trouble et vous afflige, elle vous en étale innumérablement qui vous pacifient et vous consolent. L'homme doit donc bénir le limité de son regard lui permettant de n'assister au sein des

campagnes qu'à la vie saine et glorieuse des êtres, sans voir indéfiniment la fatalité de leur destruction réciproque dans tous les hideux détails de sa perfidie.

Parti du fond de la conscience, des profondeurs les plus intimes de l'être, le souhait du rétablissement d'un malade en danger de succomber a-t-il une influence sur le destin, un pouvoir contre la mort ?

S'il ne conjure pas directement l'inexorabilité de la tombe, peut-être ajoute-t-il au combat désespéré du sang une magie de résistance qui tient l'agonie en échec devant les ressources de la nature.

J'ai fait la remarque que presque toutes les fois qu'il m'est arrivé d'avoir l'aveugle obsession, la hantise hermétique, l'idée fixe de ce désir excluant toute autre pensée, avec les suprêmes élans de mon âme en prière suppliant l'inconnu, intercédant auprès de la Fatalité pour une personne mourante, cette personne

revenait à la santé après une longue temporisation dans les affres du dernier souffle.

Avis aux âmes aimantes, aux cœurs compatissants qui voudraient tant prolonger les jours de leurs semblables ! Pourvu qu'à l'inverse de ce souhait apitoyé, pur de tout intérêt, — complices avides de la mort qui vous tâte, faisant le guet avec elle, la Haine ou l'Envie, la Passion ou le Gain ne vous fassent pas trépasser plus vite par leur attente de votre rôle et leur convoitise de vos obsèques.

De toutes ces mains loyales, menteuses ou indifférentes qui serrèrent les miennes depuis tant d'années, je garde au fond de moi une confuse empreinte, je sens sourdement passer en mon âme les courants de leurs pensées diverses, les frissons de leurs volontés contraires, et voici le terrible rêve que, maintes fois, tout éveillé, il m'arrive d'avoir à leur sujet : les unes, vivantes, veulent me retenir en ce monde ou tâchent de m'en rejeter, ou simplement

laissent faire ; et les autres, les mortes, guettent l'instant de mon dernier souffle pour bien vite et goulument me saisir et m'emporter dans la tombe.

La si triste expérience de la vie, vous apprenant que les meilleurs sont versatiles, et, qu'à tel moment, l'abnégation peut verser dans l'intérêt et la sincérité dans le mensonge, on finit par être si tranquillement pessimiste qu'on devance en pensée tous les mécomptes arrivables, et que s'attendant à toutes les trahisons et défections de la part des hommes, on n'a jamais la douleur ou l'indignation de leurs surprises.

Dans les pires situations de l'homme, l'orgueil têtu quand même est encore son plus vrai soutien. Oui ! c'est bien le seul orgueil qui hérissé, cuirasse et entretient toujours fécondée l'opiniâtreté de sa révolte : l'arc-boutant dans la hautaine résistance, il étrangle sa

douleur, masque et endurecit sa pauvreté qu'il fait militante et noble, histrionise sa tristesse, dompte le rétrospectif des jalousies d'amour, rembarre les dissolvants regrets des amitiés perdues. C'est pourquoi le symbolique Satan apparaît si bien à tous les rebelles du malheur comme l'unique patron de leur détresse.

Il en est des villes comme des fourmilières : sans doute, leur grouillement intéresse, mais d'une façon superficielle, tandis que, comme la toute seule errante et chercheuse fourmi, c'est le solitaire passant perdu qui fascine le regard, attache et passionne l'observation.

On tient rarement dans la santé ce qu'on a promis dans la souffrance.

L'admiration impose toujours sa surprise,

mais suivant l'expansif ou l'ombrageux des âmes, elle s'y installe ou cherche à se dérober : tel enthousiaste la veille, est souvent un détracteur le lendemain. En art surtout, il y a bien peu de rivaux qui ne s'en veuillent de l'émotion que leur a fait subir un confrère, jusqu'à nier ensuite avec amertume le saisissement de sa puissance. Car, trop orgueilleux pour proclamer durablement un sentiment qui les humilie quand ils réfléchissent, ils regrettent comme une bassesse le libre abandon de leur instinct et trouvent l'admiration aussi lourde à porter qu'une volontaire diminution d'eux-mêmes.

Mais qu'importe ! qu'ils taisent ou contestent leur impression première, elle est en eux, incrustée pour la vie, comme une sentence de leur justice, comme un axiome de leur conscience.

En voyant l'eau courante de la rivière se désenfermer peu à peu de la glace qu'elle mine sourdement, fendille et fait craquer, je pense à la bonne sensibilité qui reste toujours

vive quand même, en dépit de l'endurcissement de l'homme, et tôt ou tard, entame, fond et dissout les couches de glace de son cœur.

Il y a de si engouffrantes pensées que, pour ainsi dire, elles suspendent la vie des organes, abolissent l'ouïe et éteignent les yeux.

C'est pourquoi, de toutes les créatures, l'homme seul, enfoui dans le songe, peut avoir l'air de regarder sans voir et d'écouter sans entendre.

Qu'ils déversent donc leur chagrin! qu'ils pleurent, ceux qui ont des larmes! Hélas! il existe de pauvres cœurs racornis de naissance qui, voulant tant se fondre, mais à jamais inépanchables, traînent au fond d'eux-mêmes la sécheresse de l'effusion et l'aridité de la tendresse. Ceux-là guettent l'heure où les choses redevenues des spectres seront enfin rendues à l'inanimé de leur solitude, car ces recroquevillés

maudits ne sont consolés que par l'horreur des ténèbres sur le sein de la Tristesse, dans les bras fermés du Silence.

Hélas ! une maladie invétérée est au corps ce que le remords est à l'âme : hantée par elle, la bête humaine languit, se ronge, s'exècre, et se maudit par toute l'impuissante révolte de l'esprit et du cœur auxquels, un jour ou l'autre, elle inocule irrémédiablement la contagion de sa déchéance, de sa torture et de sa peur.

Justement parce qu'il sait qu'il est né ainsi fait et n'a pas le droit de s'attribuer le mérite de sa vertu, étant d'instinct inapte et réfractaire au mal qu'il ne pourrait accomplir quand bien même il aurait toute la volonté de le commettre, un cœur noble s'épouvante et s'horrifie du crime, mais, en plaignant jusqu'à l'excuser le malheureux abandonné de lui-même qui,

sous le vertige et la poussée du sang, ébloui par la cupidité du vol ou la démence du besoin, a perdu pied dans la tentation de sa nature et vu rouge dans le tourbillon de sa fatalité.

Hélas ! quelle tristesse de se dire que l'on ne pourra longtemps vieillir qu'à la condition de toujours davantage survivre à ceux qu'on a aimés et connus, jusqu'à l'abominable jour où l'on restera tout seul dans l'univers vide, devenu pour vous un immense cimetière qui vous bar-rera les yeux, le cœur et la pensée avec les épitaphes de ses tombes !

Au moment du printemps, si sagace obser-vateur que l'on soit, on ne surprend pas la pousse de telle feuille ni l'éclosion de telle fleur que l'on constate le matin à son réveil.

Bien des fois, j'ai jaloué l'oiseau et le reptile nocturnes, ces seuls êtres de toute la création

qui, fantômes eux-mêmes, assistent le mieux et le plus mystérieusement à la sourde naissance, au spectral pointement des fleurs et des feuillages.

Les fleuves s'en vont à la mer comme nos jours s'en vont à la tombe : en regardant l'eau passer, on regarde couler sa vie.

Le sage se dit qu'il n'a vraiment qu'un bien : la liberté ! dont il sera aussi jaloux que respectueux de celle d'autrui. C'est pourquoi dans l'entour habituel de sa vie, pour l'aisance de son comportement de chaque jour, mieux vaut le hérissément d'âmes trop figées que le collant d'âmes trop fondantes. Il achèterait bien trop cher les joies du cœur, si, obsédé d'affection, garotté de sollicitude, il lui fallait les payer de la perte de son indépendance !

Mais l'enfant demeure dans l'homme qui, manquant de l'amour maternel, doit le sup-

pléer, quoi qu'il fasse, par la passion ou l'amitié. Un moment arrive où, avec les blessures de son orgueil, les ironies de l'expérience et la lassitude de sa pensée, il a usé son goût de liberté égoïste, et souffrant à la fin de cet excès d'indifférence qu'il avait organisé autour de lui, il cherche avidement le bon semblable qui prodiguerait à son triste cœur tous les battements du sien. Vaine espérance ! Il a voulu exister pour lui seul, il mourra dans la solitude ; par tant de froideur vécue il a perdu le don de sympathie et l'aptitude à la tendresse ; éloigné malgré lui, il ne saura plus se faire aimer !

En dépit de la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, les penseurs ne sont pas les logiciens philosophes qui font des syllogismes et de petits axiomes de surface : ce sont ceux qui percutent les êtres et les choses, les pénètrent, les expliquent, leur deviennent en quelque sorte des mineurs et des plongeurs de leur secret, leur servent de confesseurs-interprètes devant

raconter ce qu'ils taisent et montrer les rapports d'impression, les chaînons de ressemblance qui les appareillent pour les yeux de l'âme dans leur commune fatalité.

L'indulgence et la pitié qui sont souvent natives résultent également de la logique et de la justice de la pensée, quand l'homme, devenu humble parce qu'il s'avoue son néant, constate sans plus s'illusionner toutes les contradictions, défaillances et versatilités de sa nature de passage. On n'est jamais excuseur et tolérant qu'à la condition de reconnaître le fatal possible de son apparente liberté, de se mirer dans sa misère, de convenir du mal déjà commis en admettant le pire que l'on pourra commettre. C'est pourquoi, quand ils ne sont pas d'aveugles et imbéciles despotes, les sévères, les rigides, les rigoristes sont de profonds hypocrites ou des vaniteux endurcis.

On bénirait les lettres anonymes, si, émanant de personnes qui seraient les angéliques de l'humilité, ayant la pudeur et la modestie de la bienfaisance, elles n'étaient jamais que des annonciatrices de bonheur et de consolation. Mais non ! Elles sont l'œuvre occulte et machinée d'un cœur fielleux, d'une âme venimeuse, ayant la méchanceté courbe, embusquée, précautionneuse, l'idée féroce, l'action lâche, et vous surprennent toujours comme des messagères de délation, d'ignominie et de malheur, gorgées qu'elles sont de formidables accusations souvent fausses, d'autant plus terribles, reconnues vraies : car, si l'on confond une calomnie, on ne peut rien contre l'infamant d'une vérité.

En général, l'homme d'honneur a plus d'amour-propre extérieur que d'orgueil intime ; il n'est pas toujours bon dans toute l'acception d'indulgence du mot, et cultive moins la fondante pitié que la stricte justice. Mais, si passionnés que puissent être ses sentiments, ses indignations, ses préjugés, ses intolérances de sectaire, il témoignera toujours en personne de son blâme, de son mépris, de sa haine, de son

désir de vengeance ; il accusera bien en face, il signera crânement les plus dangereuses révélations qu'il aura cru de son devoir d'écrire, pour mieux les établir et les attester.

Certes ! il sait la portée, les conséquences de ses inculpations, mais il ne les a ni tramées ni approfondies ; il les a criées pour ainsi dire malgré lui, sous la poussée du sang, dans un coup de colère, et sa nette sincérité, sa brutale franchise, excusent l'endurcissement de sa rigueur et l'animosité de son acte.

Au contraire, à la dérobée, temporiseusement, la pensée aux écoutes, surveillant sa bouche et ses yeux, il a ourdi, supputé, calculé, pesé, celui qui commet l'anonymat de l'embûche et pratique l'incognito du mal, lesquels prouvent d'abord son abjecte pusillanimité, mais encore et surtout sa parfaite connaissance de lui-même, experte et raffinée, le plein sang-froid de son astuce, son savoir d'hypocrisie, la profondeur de sa dissimulation, la satanique tension de sa volonté qui est de nuire aussi malheureusement qu'elle le pourra : toutes science et clairvoyance perverses qui font cet homme

d'autant plus coupable qu'elles marquent de sa part une personnalité plus raisonneusement fine et artificieuse, un creusement de préméditation plus intentionnel, un sens plus réfléchi de sa responsabilité.

Perfide est le meurtrier qui étouffe ses pas, rampe ou surgit à l'improviste pour vous frapper par derrière ; mais, encore, peut-il arriver que l'on perçoive le souffle et le frisson de sa présence ; que l'on sente son ombre ; que l'on se retourne à temps pour parer le coup ; et que, si la blessure vous en laisse la force, on lutte avec cet assassin, qu'on s'en défende et qu'on le tue. Tandis que l'auteur d'une lettre anonyme est deux fois traître, puisque son attaque n'a été percevable d'aucune manière, et qu'une fois accomplie, elle ne permet pas qu'on la combatte : à l'abri de son inconnu, vous laissant ignorer d'où elle part, aussi ténébreuse et incorporelle que celle d'un fantôme.

Imaginez une vipère parfaitement consciente de son venin qu'elle aurait amassé et gardé longuement, pour qu'il fût plus subtil, et qui, se sachant douée dans son invisibilité d'un coup

de dent aussi mortel qu'insensible, irait mordre sa malheureuse victime totalement abîmée dans la sécurité du sommeil : voilà bien l'horrible emblème de celui qui, pour nuire de tout son abominable cœur à l'exécéré de sa jalousie ou de sa rancune, en soutire ses ferments les plus empoisonnés et les fait suinter de sa plume dans la lettre anonyme, dans son écriture non signée qu'il déforme, dénature, fabrique, falsifie avec toute l'ingéniosité de sa haine, toute la combineuse attention de sa scélératesse.

Cet homme est le seul indigne de toute rémission ! le seul pervers encourageant la malédiction de la miséricorde quand même ! Il mérite que sa conscience l'abandonne à l'enfer de son remords ; que, trouvant son crime de lèse-humanité si inabsolvable, non seulement, elle lui refuse, jusque dans sa lucide agonie, le pardon supplié qui épanouirait son repentir et tranquilliserait l'horreur de son trépas, mais qu'encore, si tout ne finit pas à la terre, elle le condamne à jamais par-delà la tombe.

En même temps qu'elle embaume toute l'âme de pensées tranquilles et pures qui sont comme les parfums blancs de l'immaculé de ses lys, l'Innocence donne au physique de l'être idéal et spiritualité, en quelque sorte divinise le sang, magnifie la chair, angélise la voix, le geste et le regard.

Ne se connaissant pas elle-même, enténébrée qu'elle est dans la cécité de sa candeur, elle n'a que les carmins ou les rougeurs de la santé que peuvent décolorer la maladie et l'épouvante, mais si elle est blême, elle garde sa pâleur sans qu'y éclate jamais, suivant les rencontres, ce soudain empourprement lequel, si vague et si confus qu'il puisse être, accuse le vœu du sexe, l'éveil, la curiosité des sens, le rêve de l'amour, l'intuition du plaisir, la convoitise de l'hyménée.

La Chasteté est de la vertu sagace qui combine, suppute et se raisonne en toute profondeur d'égoïsme; l'Innocence, avec le mol et généreux abandon de ses charmes, est de la sainteté naturelle qui s'ignore. Les vierges sans tache de corps et de sentiment, sont seulement devinées telles, vénérées et bénies par le délicat luxu-

rieux, poète ou philosophe, resté le subtil de la conscience, que son plus de souillure même rend davantage respectueux de la blancheur d'une âme et qui, libertin du remords, noué par tempérament à un vice dont il ressent toute la honte; déplore et maudit sa corruption parce qu'il sait encore évoquer sa pureté première et de souvenir de son enfance.

Le ciel et le visage humain s'appareillent dans la mélancolie. En phase triste et douloureuse, ils s'altèrent et blêmissent tous deux, ont également des passées d'ombre et de nuages, et après que le chagrin qui les travaille a couvé leur stupeur dans on ne sait quelle morne attente, chez l'un, il s'épanche en pluie, comme chez l'autre il se résout en larmes.

L'œuvre de chair est ce que la rendent l'homme et sa complice d'amour : vile par le découvert

et l'irrévérente bestialité de leur luxure, noble et quasi divine par le respect, le mystère, le poétique, la tendresse et la spiritualité de leur étreinte.

C'est surtout dans ces phases d'amour où la raison elle-même s'échauffe et se passionne, dans cet état de languide exaltation du cœur, successivement ravi et navré, sûr et soupçonneux, que l'on imagine de subtiles affinités, des similitudes harmonieuses entre ses impressions à soi et les manières d'aspect, les façons d'être de la nature.

Oui ! quand alors leur caractère général, leurs expressions, nuances et demi-teintes correspondent au multiple comportement de notre pensée intime — dans l'aube, dans la lumière, dans le crépuscule, dans les ténèbres, sous la neige et la pluie, sous l'éclair et le vent — c'est bien aux horizons et aux gouffres, aux forêts et aux vallées, aux ondes et aux nuages, à tout l'espace confident qui semble vivre et répercuter les alternatives de notre âme, que

l'on crie tour à tour sa foi et son doute, son allégresse et son désespoir.

Comme aussi, lorsque l'on est l'amant heureux sans inquiétude, ou infortuné sans rémission, on porte inversement sur toutes choses le violent reflet de son cœur. C'est alors surtout que notre pensée, nous donnant des yeux d'halluciné visionnaire, modifie, déforme et transforme les spectacles de la nature, en fait à l'infini, son miroir, son image, sa représentation, son emblème, les voyant fleuris quand ils sont arides, brûlés quand ils ont la fraîcheur, trouvant gai leur lugubre ou hideux leur charme.

De même qu'elles exigent l'immobilité, la rareté ou la solennité des gestes s'accordant avec ceux des arbres, les solitudes commandent le recueillement et le silence : les plus savoureuses causeries s'émoussent à la contemplation qui finit par les interrompre, ou bien elles baissent comme la voix, hésitent, saccadées, trainantes, confusément ne s'échangent et ne

sont écoutées qu'à travers le langage des choses.

Quand on fait le bien en philosophe, pour la seule satisfaction égoïste de son cœur et de sa conscience, mieux vaut peut-être avoir affaire à un ingrat, qu'à un par trop reconnaissant. Il y a de si despotiques et pourchassantes grâces, d'une telle obséquiosité, d'une telle glu, qu'elles vous feraient regretter d'avoir été bien-faisant.

Si l'aveugle brutalité régit la matière, elle gouverne aussi bien des êtres. Ainsi que tant d'hommes dans le monde, tant de choses dans la nature m'ont habitué à leurs mauvais procédés, que je n'attache pas plus d'importance à la grossièreté d'un tel qu'à la surprise d'un borbier ou à l'agression d'une ronce.

On rembarre en la mystifiant la méchanceté mondaine, quand on sait devenir à l'occasion : muet avec les médisants, sourd avec les envieux, aveugle avec les mauvais ricaneurs et les regardeurs de travers.

Si les hommes n'étaient pas si vains, n'estimeraient-ils pas les choses au même titre que leur propre individu ? Un avenir de trépas rend chimérique une actualité d'existence. N'est-on pas déjà mort par le fait de devoir mourir ?

Matière qui se meut et respire, objets vivants, destinés à une si tardive et cendreuse usure dans la terre, ne faisons-nous pas partie dès maintenant du troupeau de l'inerte et de l'inanimé ? En commune fatalité, ne sommes-nous pas les pareils des choses ? Sous l'œil immuable de la lumière et des ténèbres, témoins indifférents du seul périssable dans l'abîme de l'espace et l'éternité du temps, ne sommes-nous pas déjà les frères de la pierre

qui se réduit et s'évide, du châtaignier squelette qui va se poudroyant dans le séculaire vermoulu de sa ruine funèbre?

Lorsque vous prenez des années, les nouveaux objets affectés à votre usage sont comme les nouvelles connaissances que l'on subit sans les aimer. Ne se figure-t-on pas qu'ils sont jaloués par les vieilles choses de votre entourage habituel, vos spectateurs compagnons dont vous êtes devenu le familier maniaque. Et l'on se met à affectionner d'autant plus ces vénérables amis de vos regards et de vos frôlements, de votre silence et de votre solitude, qui ont tellement encadré votre vie, y assistant, y tenant tant de place à leur manière que, pour ainsi dire, ils sont les compléments de votre individu et font comme partie de vous-même.

La nudité crie le cadavre. Le costumage illusionne la vie.

Il y a des pauvres qui humilient les riches par leur façon fière ou indifférente de recevoir l'aumône, comme il y a des besogneux qui étonnent le mendiant, les uns par le furtif, le gêné de leur offrande, les autres par le naturel et le fraternel de leur charité.

Dans la foule humaine si louche et si trouble, les francs sourires et les bons regards sont comme des échappées de soleil dans des profondeurs de brume et des amoncellements de nuages.

L'enfance crie. La jeunesse chante. La maturité grince. La vieillesse soupire.

A force de mentir aux autres, on finit par s'abuser soi-même. On est de moins en moins sûr que ce qu'on invente ne soit pas arrivé. Bref, on croit tout comme ses dupes à la réa-

lité de ses fictions, et la Vérité met l'ironie de sa vengeance à vous faire, malgré vous, le loyal de la fausseté et le sincère du mensonge.

Si la vertu était en général greffée sur un fond moins vulgaire, elle condamnerait peut-être plus courtoisement la luxure et la friandise qui sont les deux aristocrates de la sensualité.

Les embrassades, les serrements de mains, les paroles pleurantes et soupirées, les sanglots et les larmes : autant de courts épanchements de la pitié de surface, qui ne survit guère à ces rapides témoignages. On garde plus vif et plus long son regret du malheur des autres, lorsqu'on s'en affecte intérieurement par une silencieuse compassion qui se recueille et qui pense.

En général, les vrais ivrognes sont des philosophes campagnards, les vrais luxurieux, des mondains solitaires : les uns ne vont aux femmes que poussés par le joyeux vin. C'est la triste pensée qui y mène les autres.

Dans les endroits solitaires, même à l'état très vague, votre préoccupation qui attend je ne sais quoi, écoute et surveille, vous prouve tout simplement que vous avez beaucoup vieilli de corps et d'âme, que, devenu le desséché du soupçon, vous avez totalement perdu la belle témérité, la gaillarde assurance de la jeunesse, et qu'en dépit de tout le bien que vous pensez de vous-même, vous n'êtes plus qu'un frissonnant chétif, qu'un peureux sournois qui partout se méfie autant de la nature que des hommes.

L'intime contrainte et le secret dépit font souvent la mimique de nos remboursements quand ce n'est pas de nos grâces.

En art, en littérature, n'est pas douceâtre qui veut : comme le laitage repose des épices, la fadeur de telle œuvre est quelquefois bonne pour vous défatiguer de la violence de telle autre.

Lois, morales et conventions auront beau protester, elles ne feront pas que devant le jugement de la stricte conscience, la probité d'un mauvais riche vaille un seul acte de charité d'un voleur pauvre.

Tu as beau ne créer que pour la mort, quand même, malgré la maudite embûche de tes forces, l'humanité t'adore et te bénit pour les offrandes infinies de ta fécondité, de ta grâce et de ta magnificence, ô Nature éternelle, — indifférente, — perfide ! Et l'être te remercie encore de n'avoir animé son néant que pour le rendre à l'atôme, puisque dans son furtif rampement d'ombre spectatrice, il a pu quelques instants vivre ta

gloire de beauté, s'éblouir de ta lumière et se délecter de tes charmes !

La preuve que les enfants ont des idées qui s'enchaînent et auxquelles ils savent donner une forme précise, c'est que, vous ayant posé à brûle-pourpoint de subtiles questions qui vous embarrassent — et ils s'en rendent compte ! — ils se font un malin plaisir de les pousser plus avant pour vous embarrasser davantage.

A la suite d'actions coupables, la sagacité, le retors et la culture de l'intelligence ne sont pas forcément des nourrices du remords, engendré seulement par le sens moral dont beaucoup d'hommes supérieurs parlent en poètes ou philosophes, sans nullement le posséder. Rester endurci ou troublé dans le mal, avoir des remords ou n'en pas avoir, dépend uniquement de la faculté native de la conscience d'être

aveugle ou clairvoyante : chez telle personne, cette foncière cécité, tout en la tenant dans une condition d'infériorité d'âme, serait donc un privilège de sa nature au point de vue du calme et de l'insouciance de la vie.

A un certain âge, celui qui prétend par satiété ou sagesse dédaigner les faveurs d'une femme, ne parle ainsi que parce qu'il ne compte plus les obtenir. Il faut toujours qu'on mente et qu'on se targue un peu, en prenant son parti de l'impossible.

L'« à quoi bon » intérieur proféré par le consciencieux artiste est un cri de révolte contre le limité des forces humaines, un grincement de son regret vers le travail provisoirement impossible ; au contraire, l'« à quoi bon » gueulard du coutumier de la paresse, vaine excuse pour lui-même, ne lui sert devant les autres qu'à travestir en dégoût son irrémédiable impuissance.

On déteste le commandement lorsqu'on a le respect de la liberté : les vrais indépendants ne savent pas plus ordonner qu'obéir.

Il n'y a pas d'orgueil de maître qui ne fléchisse à la longue devant l'humilité de son domestique.

Un vrai grand artiste crie bravo à tous les jaloux de son œuvre, si cette jalousie, féconde pour leur esprit, leur a donné le pouvoir de se surpasser eux-mêmes !

Maintes fois, la couardise d'un tel est le fait de son goût et de sa curiosité de la vie qu'il analyse et savoure trop pour en risquer la perte. Il est poltron simplement parce qu'il est heureux de son sort que d'aucune façon il ne voudrait compromettre.

Mais, que pour une raison ou pour une autre, ce même peureux arrive au désenchantement, à la satiété de l'existence, et le voilà d'emblée le plus terrifiant des hommes : les grands dégoûts font les grandes témérités, et plus d'un héros n'est bien souvent qu'un ancien lâche.

Pourquoi la médisance, alors qu'au fond de soi-même, suivant l'amertume ou l'indulgence de sa nature, il serait si facile de mépriser les autres ou de les excuser ?

Chez deux personnes qui pleinement sympathisent et se comprennent, le rire devient peu à peu l'assimileur et l'identificateur de leurs nerfs : il s'y installe, y fait résider sa démence, y couve pendant l'absence de l'une ou de l'autre, n'attendant pour son explosion, que l'instant où elles se retrouveront en présence. Alors il est despotique dans tout l'être, commande au cœur

et à la pensée. C'est ce qui explique pourquoi deux vieux amis, ainsi nerveusement appareillés, ne peuvent se regarder dans les pires situations funèbres ou tragiques, sans pouffer à l'unisson du plus charentonesque éclat de rire.

Vis-à-vis des morts, il y a beaucoup de gens comme ce menuisier qui, ayant fait le cercueil d'un homme qu'il continuait à détester même encore à l'état de cadavre, mettait toute sa force, toute son huile de bras, comme il disait, pour le sceller, le cacheter dans ses quatre planches, afin de bien lui ôter la possibilité d'en sortir.

Ceux qui sauvent leurs semblables dans les catastrophes sont des courageux immédiats, c'est-à-dire des irréfléchis, jouets de leur sang généreux, esclaves obéissants des tous premiers mouvements de leur nature simple et bonne, bouillonnant de vitalité avec on ne sait quelle

indifférence irraisonnée de la vie elle-même qui, pour eux, tient toute dans leur rôle social et qu'ils pratiquent à la hâte sans s'être jamais demandés si elle leur était un bien ou un mal, et s'ils y tenaient oui ou non. De là, leur décision à se ruer au danger, à toute heure et partout, n'étant jamais retenus dans leur bondissement téméraire par l'égoïste pensée de la conservation.

Ils est heureux que tous les hommes n'apprécient pas également le bienfait de vivre, sans quoi, combien rares seraient les sauveurs ! Les savoureux de l'existence, profonds avares de leurs jours, étant forcément très prudents, quand ils ne sont pas un peu lâches.

Lorsque, par hasard, il arrive à ceux-là de se dévouer pour leurs semblables, ils sont deux fois héroïques, et vraiment plus méritoires que les autres, car ils ont vaincu d'un seul coup l'hésitation de toute leur vie, et en une seconde, ont décrété contre eux-mêmes la possibilité de leur mort, c'est-à-dire du pire malheur qu'ils redoutent.

Si les hommes bons, avec connaissance de cause, étaient assez cyniquement sincères pour oser cette satanique confiance, ils avoueraient que le ravissement le plus égoïste leur vient de la vertu qu'ils pratiquent : ils confessaient que rien au monde, autant que la Bonté, n'a dans tout l'être une telle profondeur de charme, ne flatte et ne glorifie aussi délicieusement l'intime personnalité de la conscience. Peut-être ajouteraient-ils, que si même sans leur coûter d'efforts, l'exercice de la bonté les laissait simplement indifférents, ils ne le continueraient pas si assidûment par l'unique sentiment du devoir et par la seule idée de faire le bien. Les vertus peuvent se désintéresser de l'argent et de l'hommage des hommes, mais il leur faut quand même un profit de joie secrète, un gain de contentement intérieur, sans quoi elles seraient vite rebutées par la stérile abnégation.

C'est plus méritoire, plus flatteur d'être estimé par une canaille que par un honnête homme.

La meilleure preuve qu'en causant on ne réfléchit presque jamais à la portée de ses paroles, c'est qu'il y en a beaucoup de lâchées que l'on voudrait bien pouvoir reprendre.

Combien de besognes, de compositions artistiques et autres n'ont été que l'exutoire de pauvres cœurs ulcérés qui se refoulaient, se terraient pour saigner en eux-mêmes ! Sous la tranquille patience, sous l'adresse ingénieuse, enjouée qu'ils évoquent, combien de profonds ouvrages, de jolis et gracieux travaux ne représentant au fond, ne figurant en somme que la révolte à son comble, la folle horreur, la haine forcenée d'une âme, des amas de plaintes étranglées, des grincements de rage et des vomissements d'amertume !

Aux puissants qui se savent injustes, l'accusation d'une seule âme sincèrement indignée est

plus sensible que tous les suffrages de la foule.

Quand, par sa toute naturelle expression, le sourire n'est pas le sincère et lumineux épanouissement de l'intime cordialité, il affirme toujours le malaise de l'offre, la comédie de l'empressement, le mensonge de la bienveillance.

Que d'hypocrites, se croyant forts, et se dénonçant par leur sourire qui ne sait ou ne peut appareiller sa feinte avec l'imposture si douce et si veloutée du regard!

Naissant des circonstances, au cours de la vie, toujours motivée et se raisonnant en toute conscience, la haine s'épuise faute d'aliment, se termine devant la tombe.

Au contraire, l'antipathie est si fondamentale, si instinctive, si indestructible dans l'être humain, qu'on pourrait presque dire qu'il est des

morts auxquels on ne songe pas sans aigreur, que l'on n'évoque pas sans amertume.

L'hiver, le rire du prochain éclate plus blessant dans la poix de nos spleens — comme le cri du pivert retentit plus tranchant dans le marécageux de la brume.

En général, les gens épilucheurs de leurs semblables, malicieux et caustiques envers les grandes personnes, se montrent au contraire pleins de condescendance, de douceur, presque de gâterie pour l'enfant : parce qu'en lui, ils ne trouvent rien où puisse s'exercer leur méchante critique parce que le fond de moins mauvais qui dort chez tout homme se réveille en eux devant cette innocence, se désarme et s'attendrit devant cette irresponsabilité. Et c'est ainsi que, par quintes d'onctueuse bonté, ils désenveniment de temps en temps leur pauvre âme fielleuse,

et arrivent à huiler un peu l'ordinaire vinaigre et citron de leur esprit.

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité. »
La pensée contenue dans cet alexandrin est aussi fausse qu'arbitraire, excepté pour ceux dont la personnalité revêt tellement celle des autres que, vis-à-vis de leur propre individu, ils n'ont rien de plus étranger qu'eux-mêmes.

A l'homme qui pense, discerne et se résigne, c'est la régularité de son petit train-train philosophe, le coutumier de son va-et-vient, la maniaquerie de ses labeurs et distractions qui lui font son contentement, lui composent et entretiennent sa sérénité. Il peuple et charme sa solitude justement par la rabâcherie sans cesse répétée de toutes les mêmes opérations de son existence. On souffre avec plus de repos, on travaille avec moins de trouble quand on n'a plus de curiosité. Une vie qui se connaît, se regarde, se raisonne, tire son plaisir et sa paix de sa monotonie même, de son routinier machinal,

elle ne se trouve seulement satisfaite que par le total accomplissement de ses habitudes.

On ne peut raconter de ses semblables que ce qu'ils consentent à vous dire sur leur compte en toute connaissance de mensonge ou de sincérité, et le plus souvent des deux ensemble. Mais puisqu'on ne peut pas vivre dans les autres, on n'en peut donc parler qu'imaginativement ou leur prêter sa personne : c'est pourquoi, quelque figuration qu'ils remplissent, tous les personnages de théâtre et de roman ne sont que des marionnettes de songe, que les métamorphoses d'un seul individu, les protéiformies d'un unique soi-même.

Ils ont vraiment la pleine supériorité et lucidité de l'intelligence, les hommes qui voient, sentent, s'expliquent la vérité et la justice ! Et quoi qu'on dise, il n'y en a pas qui ne les pratiquent de leur mieux par le seul fait de les

comprendre. Donc, si haute qu'ils se l'attribuent, l'intelligence de ceux qui enfreignent ces lois éternelles n'est encore qu'une cécité de la raison et qu'une forme prétentieuse de la bêtise.

Même quand vous êtes jeune encore, revoir quelqu'un après trente ans d'absence, c'est pour ainsi dire mirer votre funèbre métamorphose dans celle d'un autre, c'est constater par le frappant des siennes votre propre usure, votre décadence personnelle encore bien plus véridiquement que dans votre glace qui, sans vous flatter, vous subit toujours un peu, puisque devant elle, vous ne vous comparez jamais qu'à vous-même, si égoïste atténueur de l'évidence de vos rides, si complaisant chaque fois pour votre vieillissement, graduel sans doute, mais si inappréciable, n'est-ce pas ? si tardif à s'accuser pour votre compte ?

Au contraire, quand on va dépasser la maturité, on devient moins optimiste devant le rouillé de ses muscles et le changé de sa face. En

pensant à ses affaires, en ruminant ses travaux, ses projets, ses tracas d'existence, on vire, on tourne, on va et vient dans sa chambre, de façon courbe, oblique, comme un loup dans sa cage, mais, si préoccupé qu'on soit, on jette toujours en passant devant la haute glace ou le petit miroir, le même regard, furtif, interrogateur, inquiet qui épie, cherche à saisir à la dérobée le degré de l'altération, du modifié de son visage, à y lire dans son blême ou sa rougeur, dans son amaigrissement ou sa bouffissure, la révélation d'un trouble des organes, l'expression d'une langueur du sang, l'indice de quelque imminente infirmité ou maladie. Un regard d'amabilité pour soi-même, d'Adonis admirant sa jolie figure, serait content, épanoui, sûr et long tout d'une fois, au contraire, la sinistre tristesse, la cachotterie et le répété de cette œillade indiquent une secrète angoisse, la frayeur de l'âge, le creusement de la pensée mortuaire qui toujours plus vous possède et vous ronge.

Quelle ressource d'insatiété dans la redite il

y a chez l'homme pour qu'il trouve encore à s'intéresser aux choses d'art et d'imagination qui, venant d'autrui comme de son propre fond, ne sont toujours pour lui qu'un sempiternel rabâchage ! Il n'y a en somme que l'Amour et les spectacles de la nature qui, bien que toujours pareils, puissent raisonnablement leurrer d'un semblant d'inconnu la pauvre curiosité humaine et qui restant indéfiniment mystérieux quand même, lui donnent la surprise inémeasurable de leur éternelle monotonie.

Au moment où elle se consomme dans l'embrassement avide ou par la simple poignée de main serreusement nouée, la réconciliation émeut, cicatrise et pacifie délicieusement toute votre âme, en lui faisant retrouver son bien perdu que cherchaient tant ses regrets, qu'appelaient tant ses nostalgies. Elle emplit le cœur d'une joie si expressive, si fondante, si humectée de tendresse, qu'on peut affirmer que l'homme, né plutôt bon, a besoin d'affectionner et de chérir,

et qu'en dépit de ses vœux d'indifférence et d'oubli, malheureux par son orgueil, victime par son amour-propre, il a toujours maudit sa haine et détesté sa rancune.

Le silence des ravins est la musique du songe quand, s'approfondissant en suavité mélancolique, il est bordé par les râles du vent, festonné par le frou-frou des feuilles, le susurrement d'un ruisseau et la marmonnante chantonnerie d'une invisible bergère.

A moins de bénéficier d'un bon égoïsme bien originel qui vous donne la faculté d'affectionner les gens tant qu'ils existent et de les oublier dès qu'ils sont défunts, survivre à ceux qu'on a aimés et connus, c'est mourir à soi-même en mourant à sa solitude : car désormais, à toute heure et partout, quoi qu'on fasse, on mène leur procession ; ils marchent dans votre ombre,

tyrans de votre sensibilité, enfantés par elle — despotes de votre souvenir, alimentés par lui — ils endossent votre être, encombrant vos secrets, vos projets, vos actes, absorbent vos pensées, habitent votre conscience : on esquive les vivants, on ne peut pas éviter les morts.

L'Éternité dit à la Pourriture : « Dans tout le désanimé de la création, élaborant à l'infini la renaissance des êtres sous la changeante pululation des formes, tu es la vie de la mort, la ressusciteuse du cadavre.

« Tu es la mère et la reine des larves, le bon génie de la terre, le suc et la moelle de sa force, l'âme de ses enfantements, le sang de ses germes, la fécondeuse de ses semences.

« Le jour, tu animes le radieux espace d'envolées et de bourdonnements; la nuit, tu couronnes les marécages de sveltes et dansantes lumières; tu multiplies le grouillement des peuples écailleux des ondes; tu fais haute et compacte la dorure barbelée du sol; après leurs

longs jeûnes, tu es le festin violet de tous les fauves des bois, et, par les airs où les conduisent tes souffles, les vautours te proclament, les corbeaux croassent tes louanges.

« Tous les coloris des végétaux, saveurs des fruits, parfums des fleurs, sont les frères de tes sanies, de tes boues et de tes pestilences, puisqu'ils ne sont jamais plus éclatants et subtils que lorsque tu les as couvés et nourris.

« Les hommes ne te redoutent et ne t'exècrent si frissonneusement, que parce qu'ils se savent et se sentent guettés et attendus par tes ferments vermineux, pour la conclusion de leur destinée. Mais, que t'importe à toi, la grande magicienne des substances ! Tu leur rends le bien pour le mal, l'apothéose pour la malédiction, en glorifiant le trépas de leur être par le charme et la grâce ailés, omnicoles et multiformes, par le feuillu, l'arome et le fleurissement de tes métamorphoses. »

On devrait peut-être remercier son ordinaire

état maladif. Sans parler des distractions saines et naturistes qui se décuplent de ses trêves, en omettant les labeurs de pensée, d'art et de songe qui s'originalisent, s'assaisonnent, se raffinent de ses relancinements, qui sait si, en vous inspirant la terreur de toute chose pouvant nuire au corps, la souffrance physique habituelle n'est pas le vrai Mentor de votre conduite, l'austère et précautionneuse compagne qui vous assagit et vous conserve?

Dans certains cas, admise et presque réclamée par la conscience, la vengeance n'est que justice et soulage le cœur sans y laisser de remords?... Eh bien, non ! L'homme ne se meut à son aise dans une atmosphère de calme, de contentement et d'allégresse introublés qu'à la condition que tous les arrêts de sa conscience, non contre lui-même, mais contre les autres, soient toujours annulés par sa miséricorde. Le cœur n'a qu'une loi sublime et délicieuse : aimer à jamais et pardonner quoi qu'il arrive.

Au moment où l'on vient de maudire un criminel, que tout à coup une bête, au nom des mêmes principes, se mette à proférer le même anathème contre vous, l'innombrable meurtrier de sa race, et l'on deviendra aussitôt très excusé pour l'assassin de son espèce.

Toutes les existences sont également mystérieuses; différenciées et classées arbitrairement par nous qui attribuons le premier rang à la nôtre, elles peuvent se valoir aux yeux de la nature à qui il n'en coûte pas plus de créer la parfaite beauté humaine que la pire laideur du reptile. Rien ne dit que la suppression d'une vie prétendue inconsciente par un être qui raisonne et agit librement, ne soit pas le plus lâche des attentats!

Il n'y a peut-être pas si loin qu'on le croit du meurtre d'une bête à celui d'une personne.

Le génie se passe des suffrages et porte sa récompense en lui-même, d'autant plus conscient de la magnifique fatalité de ses dons,

d'autant plus fier du libre acharnement de ses efforts, qu'il est davantage méconnu de la foule et contesté par les médiocres.

Ce qui fait l'artiste profond, mystérieux et tragique, c'est le fauve amour de la nature et la pratique sauvage de la solitude, traversés de temps à autre par les stridents appels du regret et les brusques coups de couteau de la nostalgie.

Ayez une bonne fois la réputation de ne jamais attaquer, mais de toujours vous défendre, et vous verrez que les gens ne tenteront plus de vous duper.

Le plus honteux châtiment pour des parents coupables, c'est de se sentir jugés tels par le respectueux silence de leurs enfants.

Le faux envieux donne libre cours à son fiel dans sa parole et ses écrits. De la plume comme de la voix, les vrais jaloux se taisent.

Affolée parfois jusqu'au désespoir, votre intime tristesse crie vers des fidèles de votre âme, des affectueux de vos idées, vers tant de bons vieux camarades et amis qui rassèrent et consolent. « Un tel va me redonner du courage! — Un tel? Mais il est mort... — Cet autre? — Mort! — Lui? — Mort! — Pourtant ceux-ci, ceux-là? — Également dans la terre!

Vers qui que ce soit d'entre eux que se dirigent votre évocation, votre appel, c'est toujours le revenant fantôme, la souterraine réponse partant des cimetières. Hélas! la fatale vérité s'apésantit implacable sur l'involontaire illusion de votre souvenir qui, dans son mélancolique engourdissement, sans oublier ses chers disparus, végétait confusément ses deuils, ne vivait pas en détail, un à un, la totalité de leur nombre.

Voilà qu'il faut s'avouer que tous, sans

exception, tous ses amis sont morts. Votre souffrance n'invoque plus que des cadavres ou des poussières d'ossements. Et, pris d'un vertige de suprême angoisse, vous perdez pied dans le regret funèbre : on se débat dans le gouffre désert de sa lugubre existence, on sombre, on s'engloutit dans ce cauchemar d'horreur d'être désormais l'unique et fixe interlocuteur de son dégoût, le solitaire et gémissant écho de son abandonné soi-même, de grincer, de frémir à jamais son abominable détresse d'âme et de cœur, de songe et de pensée, partout se cognant à des mausolées, trébuchant sur des tombes; dans un grouillant cortège de trépassés, irrémisiblement seul au monde!

Quand vous y êtes entré, votre flambeau à la main, que se passait-il dans cette chambre vide? Rien! sinon les colloques de silence, les léthargiques enchantements, les manifestations de l'obscur et sourde vie que vous prêtez aux choses! Et pourtant, en poussant la porte, votre

âme s'est émue d'une impression de surnaturel, a frissonné d'un mystère magique purement engendré par ses songes.

Selon son caractère, on reste plus ou moins inquiété d'une menace, tandis que, si volontairement indifférent que l'on s'efforce d'être, on demeure toujours opprimé, possédé, hanté d'une façon quasifantastique par une prédiction bonne ou mauvaise, surtout si elle a été faite hâtivement, à voix basse, la nuit, dans le hasard d'une rencontre.

Les profondes allées désertes symbolisent bien nos grandes résolutions : on s'y engage à peine, tout en les explorant du regard ; et comme on les trouve trop longues, trop solitaires, on se retourne et l'on revient sur ses pas.

Rien de si savoureux pour un bon cœur subtil que de refaire du bien tout naturellement à ceux de vos obligés qui vous ont fait du mal ! Être indifférent aux injures de l'ingratitude, y riposter quand même et toujours par de nouveaux services rendus, est encore le meilleur motif de s'estimer soi-même et la plus haute et vengeresse façon d'humilier ses mauvais semblables.

Les hommes ayant la bonté native sont les fatals du bonheur, insavouré, puisqu'ils demeurent inconscients du privilège de leurs âmes. Au contraire, le volontaire de la bonté qui sait tous ses renforcements d'orgueil, tous ses écrasements d'égoïsme, qui se mire dans ses partispris de pardon, dans ses obstinations d'indulgence, et peut rapporter toute à lui la métamorphose de son cœur, celui-là goûte lumineusement cette qualité souveraine l'indemnissant par tant de joies ineffables de toutes les rages et révoltes de sa première nature immolée.

Qu'un littérateur retranche de son manuscrit, montré aux plus sympathiques comme aux plus aigres, toutes les parties qui auront encouru leur critique, et vous verrez qu'à la fin il n'en restera rien, pas même le titre ! Ce qui prouve que l'on doit s'en tenir à son seul jugement à soi, quand on a fait pour son œuvre le possible de ses efforts dans la toute conscience de son scrupule et la plénitude de sa clairvoyance.

Avoir le sens de l'eurythmie ne veut pas dire qu'on soit logique. En général, ce sont les gens chantant le plus faux qui raisonnent le plus juste.

Si éprouvés qu'ils soient, les riches et les puissants de la terre portent la peine de leur pouvoir et de leur argent. Hors de leur monde, leur affliction n'émeut guère ; on la respecte, mais sans s'en impressionner, comme s'ils n'avaient droit qu'à l'indifférence du cœur : la vraie pitié ne se donne qu'aux vrais misérables.

Chez bien des hommes, c'est une feinte de leur lâcheté que leur colère, puisqu'elle s'exaspère contre les supposés faibles et se radoucit devant les reconnus forts.

Il faut vraiment que le cœur et la raison dominant les nerfs et la chagrine amertume, pour que dans un état habituel de maladie, s'étant d'abord émerveillé de la belle santé des autres, l'ayant jalouée ensuite, on n'arrive pas finalement à la détester et à la maudire.

Si on se rappelait ses rires jaunes et pincés devant son propre grotesque, on rirait moins clair et moins large du ridicule des autres.

N'étant la dupe d'aucun stratagème, d'aucun subterfuge de l'âme, la conscience juge en dernier ressort le prétendu Bien et le prétendu

Mal qu'elle ramène toujours à la misère de l'homme, à la mesure de sa faiblesse. Elle excuse mieux un mauvais acte qui se repent qu'une bonne intention qui avorte par indifférence ou paresse ; elle a moins d'indulgence pour l'infatuation d'une vertu que pour l'humilité d'un vice.

Les gens à parti pris sont des dénués du nouveau, des sevrés de l'inconnu, des espèces de noués du goût, de l'abandon et de l'enthousiasme, des morts de l'incuriosité.

Dogmatiques intransigeants par aveuglement, bêtise ou maladie d'orgueil, ils enchaînent de systèmes tous les premiers mouvements, toutes les inspirations de leur être, paralysent d'un programme tout l'essor de sa fantaisie. Ils monotonisent leur corps, leur cœur et leur esprit, rembarrent leur imagination, désillimitent leur rêve ; ils sont des geôliers de leurs sensations et sentiments qu'ils appauvrissent et épuisent par là même en les réduisant de plus

en plus à la seule pénurie du peu d'impressions toujours pareilles où ils se parquent et s'enlisent.

Le mensonge est peut-être, de toutes les trames et opérations de l'esprit, celle qui exige le plus la pleine possession de lui-même, sa plus froide raison, sa plus parfaite lucidité, sa plus étroite surveillance : il ne faut pas qu'il s'oublie jamais ni dans le délire ni dans le rêve ! C'est pourquoi, malgré le vice et la nécessité, le vin et le sommeil sont si redoutés des profonds menteurs.

Animés à contre sens de la vie, gauches, froids et secs en toutes choses, les chastes sont des artificiels du sentiment et de la pensée. Produits citadins de conventions religieuses et d'orgueil mystique, en dépit de toutes leurs facultés visionnaires et déclamatoires, de tout leur élancement d'âme vers les chimères de leur foi, ils demeurent fermés à la vraie poésie des

êtres et des choses. Jamais, dans les campagnes, ils ne comprendront le printanier conseil d'amour des brises, des verdure, des fleurs et des feuillages ; aveugles à la montée des sèves, aux pâmoisons de la lumière, aux ravissements de l'espace, ils ne sont émus ni charmés par la langueur extatique des bêtes, précisément parce que, ayant eu l'instinct dépravé par une éducation dogmatique, ils sont devenus rebelles à la loi de la nature qui n'a créé la vie que pour l'usage des sens, et qui veut, quand même et toujours, la pullulante fécondation par la suprême des voluptés !

Dans les balances de la société, le charme physique fait toujours contrepoids au déshonneur ; et nos mépris vertueux s'accoutument très bien de l'infamie, quand elle s'enveloppe de beauté.

Faire maigre est une pénitence d'autant plus facile qu'elle n'est souvent que la simple conti-

nuation d'un régime habituel ou qu'une agréable diversion dans la coutume de faire gras. Se mortifier vraiment? Ce serait triompher d'une manie invétérée devenue presque un besoin instinctif, ou plier sa nature à ce qu'elle aime le moins. Pendant tout le temps d'un carême, quelle prude loquace enchaînera sa langue? Quel dévot, fieffé priseur, abandonnera sa tabatière? Quel saint Labre, soir et matin, cultivera la propreté?

Dans ses enfants et petits-enfants, on se mire comme en soi-même. Les années vous apprennent si vous devez vous aimer ou vous détester dans votre œuvre. Heureusement pour lui, l'homme est trop court de pensée pour assumer et souffrir jour par jour son souci de responsabilité envers l'indéfinie perpétuation de sa descendance.

Les inoriginaux, purement instruits et appreneurs, intéressent uniquement leurs pareils,

bien qu'entre eux ils ne se racontent jamais que la trouvaille des autres.

On se fatigue aussi vite de la conversation d'un érudit que, longuement, on s'intéresse à celle d'un sagace ignorant, subtil et simple observateur de la nature.

Charitablement parlant, le mensonge est nécessaire. Que de blessures on ferait à son prochain si on ne savait pas mentir!

Même pour le flâneur qui pense, les rues des grandes villes seraient peut-être les beaux chemins bariolés de l'oubli, les bonnes allées tumultueuses de l'illusionnement, sans l'apparition rampante ou précipitée du véhicule de la mort.

A ce criminel maudit par lui-même autant que par ses semblables, un être reste immua-

blement tendre et dévoué : son chien ! Évidemment, disons-nous, parce que cet animal n'a pas de conscience. Encore n'en sommes-nous pas bien sûrs ! Mais, le parfait honnête homme, demeuré fidèle comme le chien à la personne la plus coupable, n'a-t-il pas, lui, au contraire, une conscience infiniment plus humaine, puisqu'il arrive à se neutraliser devant la nature, à s'y résigner comme les choses, à accepter le mal originel, à excuser la fatalité, en fondant la clairvoyance et le blâme de sa justice dans l'apitoiement de son amour et l'humilité de son cœur !

Codes profonds et compliqués de la conscience, suprême essence de la morale et de la triple hygiène du corps, du cœur et de l'esprit, les religions, pour être comprises et vécues, exigent le don tout particulièrement exceptionnel de la sagesse, dans son sens le plus subtilement philosophique, de la pensée grave et profonde, de la plus retorse et sagace lucidité dans le « connais-toi toi-même ». C'est ce qui explique pour-

quoi tant de gens, se croyant et s'affirmant religieux de par leurs pratiques qui ne sont que des extériorités cérémoniales, n'en restent pas moins toute leur vie, sans en retirer nul bien ni pour eux-mêmes ni pour les autres, d'incorrigibles têtes folles et d'immuables imbéciles.

Longtemps après la brouille, quoi qu'ils vous aient fait et quoi qu'on en dise, on regrette souvent les plus faux amis dont certains mêmes vices ou mêmes goûts étaient la compagnie des vôtres.

L'antipathie est peut-être celui de nos sentiments le plus vivace et le moins corruptible. L'intérêt compose avec la rancune; il s'entend mal avec l'antipathie.

Quand à l'âge d'homme, au lieu d'être l'élève du style et des pensées des autres, on refait l'école

buissonnière, c'est que l'on est devenu studieux des choses éternelles, et qu'on sait lire couramment dans le grand livre de la nature!

En général, ce sont justement ceux dont le vice ou le crime d'autrui motive et entretient la profession qui font le plus mine de mépriser les vicieux et les criminels.

En subissant le préjudice social et le respect humain dans toutes les conséquences ridicules ou tragiques, la grande majorité de notre espèce prouve qu'elle ne comprend pas le bienfait de la vie et n'aime pas plus sa liberté qu'elle ne redoute sa conscience.

Souvent, on n'est pas libre de vouloir ignorer, et quand la mémoire demeure, on est toujours impuissant à s'empêcher de se souvenir.

Les pièces de théâtre amusent la masse, parce que l'homme étant généralement puéril, ne sait pas voir l'acteur double qu'il est dans le drame et le comique de l'existence.

Le subtil spectateur de la vie frémit ou ricane de sa seule horrible ou grotesque vérité; et pour lui, le réel contenant l'invraisemblable, il ne s'impressionne pas de l'imaginaire.

Il y a des heures où, sous l'empire des pensées fluides et des lumineux rêves, l'âme arrive à se croire affranchie de son enveloppe matérielle sur laquelle elle flotte comme une pure essence, ayant en quelque sorte l'illusion d'épancher librement son goût d'infini dans le bercement de son extase et l'ascension de son désir.

Mais il y a d'autres instants où, dans la pleine solitude de l'espace ou des appartements, en vous engourdissant d'on ne sait quelles ivresse et stupeur cataleptiques, les ruminants chagrins, les longues contemplations et tristesses vous

mettent tant de vide au cœur, tant de nuit dans la pensée, vous sortent tellement de vos organes mêmes, du sentiment de votre être et de la conscience de la vie, que, maintes fois, vous vous surprenez à n'être plus qu'une forme humaine pétrifiée dans son attitude, lugubre symbolisation du malheur, du mystère et du silence, qu'un lourd personnage de mausolée, inclinant, grave et recueilli, sur la poussière de la mort son inanimé de marbre, son fantomatique de statue.

Vous, le subtil homme des villes, trouvez-vous embarrassé, pris au dépourvu dans de sauvages solitudes, en compagnie du plus fruste paysan, et vous serez étonné des qualités d'observation, des astuces de flair, des ressources d'ingéniosité, du *Robinson-crusoéisme* en un mot, que saura déployer cet homme si inculte !

En vous prêtant l'expérience de son instinct découvreur, intuitif, utilisateur et entreprenant, par la retorse et défiante sûreté de son pas, de

sa manœuvre, de sa façon d'augurer, d'induire, de regarder, d'apercevoir et d'entendre, il conjurera vos obstacles, tournera vos difficultés, vous tirera d'embarras.

Sans doute à votre tour, vous aurez occasion de lui rendre le même service dans votre élément, car les campagnards sont aussi maladroits dans les villes que les citadins dans la nature.

A la suite d'un accident qui a pris en défaut votre sûreté habituelle, vous devenez tout décontenancé dans votre amour-propre, et votre imaginaire importance fait place au sentiment de votre réelle fragilité. Alors, vous ne doutez plus de votre misère avec tous ses risques dans l'inconnu; l'humble hésitation vous empoigne; et désormais, précautionneux de l'incertitude vous perdez en orgueil ce que vous gagnez en prudence.

On prend volontiers pour de la déveine la

série d'insuccès causés par sa propre faute, quand ce n'est pas le plus souvent par sa seule ignorance ou incapacité.

Quelle terrible énigme que cet homme né aveugle et sourd-muet ! A quoi songe-t-il ? De sa pensée rien ne transparait sur sa face ; au plus profond des ténèbres, il y a trois portes l'une sur l'autre, cadénassées sur son âme !

Médicalement, on parle souvent de ses entrailles, poumons, cœur et cerveau, mais sans se concevoir figurativement le boîtier secoueur et ambulant de tous ces indispensables viscères. Sous l'illusion de son costume et même de sa simple peau, se représente-t-on ces viandes, ces cuirs, éponges et caoutchoucs rouges, sanguinolents et gris, jaunes, bleus et verdâtres qui sont nous-mêmes, toute la ma-

tière, tout l'appareil de la vie ? Que de temps à autre, par l'œil de la pensée, on assiste au spectacle de son corps intérieur, que l'on évoque, jusqu'à le rendre visible, comme si la chair était devenue transparente, tout ce hideux renfermé de si fragiles organes, et certes ! on sera bien moins enclin à brutaliser son existence et beaucoup plus humble à l'accomplir.

Parmi les hommes, ceux que nous qualifions d'indifférents sont souvent ceux qui apportent le plus de gaieté et de diversion dans notre vie.

Quelles qu'elles soient, les publications d'un auteur ne sont jamais qu'une vaniteuse et imparfaite preuve de ses facultés pensantes, visionnaires et sensibles. Ce n'est de sa part qu'un témoignage social et conventionnel de la virtuelle envergure de son rêve, de sa capacité d'impression, qu'une approximative indication du pos-

sible de son âme; car, si les autres l'ignorent, il sait bien, lui ! que le meilleur de l'esprit reste au fond de soi-même, d'un ruminé précis, d'un senti lumineux, mais à tout jamais inexprimable.

Dans la pleine santé, on est horrifié par l'idée de la mort : la longue maladie vous y familiarise.

Tout ce qui rend la vie plus dure rend plus adoucie la certitude du trépas. C'est la satiété du malheur qui fait les affamés de la mort. Les insomnies de la souffrance se chargent d'amener l'homme à se dire tranquillement qu'il ne dormira bien que dans la tombe. Reconnaisant donc que tout est pour le mieux dans sa destinée, il faut aimer et remercier ses épreuves, puisque, bonnes fées du désenchantement, empoisonneuses du si cher, vous désalarmant du si redouté, elles arrivent à vous consoler de la vie précisément par la perspective de la mort.

Pour indiquer d'une façon plus ou moins indiscreète l'inquiétant ou le rassurant d'une âme, les yeux n'ont que leur expression naturelle et ordinaire : la forme et la couleur n'y font rien. Se défier des yeux qui, au repos, sans l'intervention d'aucun sentiment violent, demeurent vides de signification. En général, par ce qu'ils laissent, au premier abord, induire et deviner d'une personne, les regards s'attirent ou se repoussent, s'accrochent ou se confrontent ; ceux des yeux inexpressifs, justement parce qu'ils sont des reflets nuls, semblant accuser la mort d'un caractère, doivent au contraire être souvent considérés comme les plus sûrs dénonciateurs d'une perversité vivace et retorse qui, grâce à une fatalité organique, n'ayant à redouter aucune répercussion par les yeux du corps, et étant parvenue, à force d'endurcissement, à crever l'œil de la conscience, peut ne se révéler qu'à elle-même et ne mirer son enfouissement qu'au seul mystère de ses ténèbres.

On ne conserve point d'amis si on n'est

pas bien équilibré, régi par un sang patient, des muscles forts, une nature tranquille. La nervosité vivifie l'amour, elle tue l'amitié.

On compare l'âme à la lumière, et on fait généralement de la neige le symbole de la blancheur morale ; mais, tandis que l'âme ne s'enténèbre jamais davantage qu'après avoir perdu sa pureté, la lumière ne s'obscurcit jamais plus qu'avant la tombée de la neige.

Hélas ! on ne possède la joie que lorsque, simple machine à sensation, on est incapable de la comprendre et conséquemment de la savourer dans la simultanément rieuse et pleureuse enfance secrétant encore plus l'ivresse de l'instinct que l'incubation de la raison. Au contraire, le chagrin nous prend dès la première jeunesse, juste quand, pour nous en enduire davantage,

nous sommes déjà doués d'une conscience qui gâte le bonheur par ses craintes et envenime l'infortune par son approfondissement. Plus tard, où qu'elle s'élève dans la pureté, quoi qu'elle ait fait pour la justice, la pensée humaine reste toujours triste, car la tranquillité n'exclut pas le morose, et la pratique habituelle de la vertu ne donne guère à votre âme qu'une paix monotone dans une ordinaire mélancolie.

C'est tout de même déconcertant de se dire qu'il y a peut-être plus de gens ennuyés en faisant le bien que de gens pris de remords d'avoir commis le mal!

Il y a des impressions indigestes qui dérangent l'esprit. En dedans, malgré lui, il recommence certaines ignobles visions et lectures qu'il croyait bien consommées.

A l'âme comme au corps, il faut que sa nourriture passe pour qu'elle n'en soit pas incommodée ; de même que l'estomac, elle a ses renvois du lourd et du malsain qui sont restés

sur sa pensée et l'oppriment sourdement d'un indéfinissable malaise.

Par rapport à l'esprit, la santé m'a toujours fait l'effet d'un marteau et la maladie d'une lime : l'une l'aplatit, l'autre l'aiguise.

Le rire n'est le plus souvent qu'un tic bruyant du corps. Quel qu'il soit, le sourire est toujours un geste de l'âme.

Nous sommes si modifiés par nos propres dispositions suivant la saison, l'heure et les circonstances, qu'il arrive souvent que, pour nous, le rêve tourne à la réalité et que la réalité tourne au rêve.

C'est l'âme qui fait le chagrin, ce n'est que le sang qui fait les larmes.

Que de riches soulageant tout petitement la misère du pauvre, et encore, à la condition de se renseigner sur sa moralité, sur ses opinions politiques et religieuses, de soumettre sa détresse à l'intolérance, au soupçon, à l'inhumaine police de leur avare et arrogante charité, comme si, pour eux, l'indigent athée, anarchiste ou vicieux, ne méritait pas d'avoir faim, et n'avait d'autre droit que de se supprimer de ce monde !

Est-il un vrai solitaire, artiste ou philosophe, qui n'ait pas à se dire ceci : « Les hommes m'ont souvent trompé ; les femmes m'ont toujours contredit, combattu ; comme les bêtes et les choses, le travail m'a quelquefois mystifié ; il n'y a que la pensée de la mort qui m'ait été

fidèle, il n'y a que la souffrance qui ne m'ait jamais déçu! »

S'il en était incommodé, tous les grouillements des jalousies et des haines seraient la vermine du génie.

C'est courageux de lutter contre la souffrance, la passion et la tentation mauvaise! Mais, quand on ne dépend que de sa seule conscience, que l'on ne relève uniquement que de sa manière à soi de voir, de comprendre et d'associer ses besoins et devoirs, sa dignité et sa liberté, le plus grand des héroïsmes est encore de combattre tous les préjugés, quels qu'ils soient, et de marcher dessus, sans retourner la tête!

Le plus terrible accident, la pire horreur vous guettent et le trop de précautions pour les éviter peut retourner contre vous. Mesurez donc

vosre confiance et vos craintes. Prenez un juste milieu entre la prudence et la témérité ; et si vous ne croyez pas que, quoi qu'on fasse, tout malheur arrive à son heure fatale, méfiez-vous de vous-même autant que de l'inconnu, et doublement prenez garde !

Les villes salissent la pensée, les montagnes la purifient, les océans l'exaltent, les plaines la chagrinent, les vallées l'enchantent, les bords de rivières la bercent, bois et ravins l'horrifient et la dramatisent.

Il n'y a que le solidaire coin de feu, dans un bon gîte perdu, qui soit son meilleur paradis, lui faisant sa tristesse laborieuse, son deuil inspiré, sa paresse féconde.

En allant à ses plaisirs de rentier oisif, on est toujours un peu gêné quand on passe devant des ouvriers qui travaillent.

Un beau jour, il arrive que vous ressentez je ne sais quelle distraite indifférence devant ce livre d'élection, cher et intime bréviaire de votre pensée, relu tant de fois, et toujours si nouvellement, avec une telle avidité. Aujourd'hui, vous avez épuisé son charme : c'est votre ennui qui le reprend et votre satiété qui le refeuillette. De même aussi, on est quelquefois surpris, au fond de soi-même, du peu d'élanement et d'expansion de son accueil pour les personnes que l'on attendait avec le plus d'impatience et qu'on se faisait une fête de retrouver : tant, hélas ! nous sommes instables et changeants !

Pour qu'une amitié ne lasse pas notre cœur, pour qu'un auteur ne repaisse point notre esprit, peut-être faut-il moins relire le livre et moins revoir la personne.

Intuitif de la chair, si toujours la même, sous ses semblants de nouveauté ; guetteur du désir, approfondisseur de la passion, le vrai Lovelace,

qui, au point de vue de l'amour, induit leur fond de leurs apparences et leur tempérament de leurs façons d'être, possède en pensée toutes les femmes, par le seul fait qu'elles appartiennent ou furent à un autre.

Oui ! par les longues, sagaces connaissance et habitude qu'il a d'elles, par tout ce qu'il tire de sensuelles conséquences du manège de leurs yeux, de l'expression de leur sourire, de la montée de leur pâleur ou de leur incarnat, du singulier de leur voix, de l'anormal de leur démarche, de la langueur ou du désordre de leurs gestes, de l'outrance de leurs rires, des significations possibles de leurs fréquents soupirs comprimés et des brusques pluies de leurs larmes, il arrive à user cérébralement de telles ou telles femmes, à en jouir en esprit dans le songe obscènement évocateur, dans la convoitise hallucinée de son vice.

Sa juste supposition d'une défloration complète et d'une volupté probablement ressentie et partagée, livre aux enlacements de son rêve le corps ombrageux de la plus pudique épouse, de la veuve la plus timorée.

Il n'y a que les virginités toutes masquées de leur blancheur que son regard trouve indéchiffrables, et qui, hermétiquement énigmatiques dans l'inconscience de leur fascinant pouvoir, interdisent vraiment l'accès de leur secret aux viols savants de sa pensée, gardent leur inconnu inscrutable à tout son satanisme de praticien du libertinage, à toutes les sorcelleries de son impure divination. Donc, leurré par son expérience même, égaré, déconcerté par tant de mystère d'innocence, il est partout l'angoisseux de la séduction, l'errant chercheur de la Femme, comme si, jusque-là, il n'avait encore étreint et possédé que les illusions de ses sens, que les chimères de sa luxure.



On se remet avec les indifférents aussi facilement qu'on se brouille avec eux. Hélas ! c'est contre ceux qu'on a le plus aimés que l'on croit garder le plus de rancune, et quoi qu'on fasse, pour oublier, on ne cesse d'alimenter de tendres et nostalgiques souvenirs ce douloureux ressen-

timent qui n'est encore et toujours qu'une forme de l'amour blessé, lequel, inconsolablement, cherche, évoque ses esprits, ses cœurs frères, toutes ses chères âmes perdues, en prenant pour un tenace goût de fiel la longue amertume de ses larmes !

Certains animaux ruminent leur juste vengeance, d'autant plus redoutable, qu'en additionnant tous ses griefs, elle s'accumule et temporise davantage. Assurément, quand je vois quelqu'un assez lâche pour s'acharner sur un pauvre âne, cheval ou mulet, je bénirais et remerciais presque la nature d'avoir mis dans le crâne de ces bêtes, avec la mémoire des coups reçus, le sentiment sournois de la haineuse rancune.

L'amour est affectueux chez les rousses, quinqueteux chez les blondes ; dans l'aveugle transport

de leur ardente folie, les brunes s'y livrent tout entières, en sont les tentées sempiternelles, les diaboliquement possédées; tandis qu'avec plus ou moins de sang-froid les châtaines s'en défient, le réglémentent, le raisonnent.

Que dire des femmes jeunes encore, aux blancs cheveux d'aïeule, plus étrangement belles ou jolies, plus pimentées dans leur charme de cette apparence même de défleuissement que leur prête la couleur de la vénérable neige des années? C'est peut-être seulement chez elles, qu'empreint de mélancolie tendre et de songeuse contemplation, ayant tout le désir du regret, toutes les alarmes de l'avenir, l'amour atteint, pour l'homme qui sait l'inspirer et s'en rendre digne, l'entière perfection de sa noblesse poétique et de ses qualités voluptueuses.

D'avoir mené une vie d'ermite on se sera plus façonné à l'idée du trépas. on saura mieux mourir : la solitude est l'apprentissage de la tombe.

Il a bien mérité de lui-même, il a le droit de croire à sa puissance, l'artiste pouvant se dire en toute sincérité qu'il a réussi à obtenir le plein silence de ses confrères, l'indifférence des mondains et l'anathème des imbéciles.

L'amour n'est vraiment lui qu'à l'état de passion aveugle et despotique comme l'avarice et la colère. Malheur à ceux qui le subissent ainsi ! Car, alors, il devient un sortilège du sang et de l'âme, une perfide maladie qui, insensiblement, vous fait aspirer le vice dans l'extase, boire l'ignominie dans les larmes et, de chutes en chutes, par le travail sournois de sa gangreneuse folie, il arrive à tellement brouiller l'être et pourrir le cœur qu'il vous rendrait assassin sans vous ensanglanter la conscience.

Les travailleurs s'oublient en eux-mêmes et laissent leur prochain tranquille ; les paresseux se retrouvent et ennuiant les autres.

L'Art plastique idéalise la contemplation avec ses œuvres, parfois si surhumaines, qu'elles arrivent à fixer de la vie, à être le surgissement d'un fantôme, la figure d'une pensée, le rêve devenu visible, la nature même qui se remontre.

La Poésie berce et abreuve le songe; en les exaltant, désigne et raconte les choses, devine la signification de leurs attitudes, de leur langage, de leur frisson, de leur vague et de leur essence qu'elle vous communique pénétreusement, en toute spiritualité d'expression, de cadence et d'harmonie prestigieuses.

L'Éloquence est une si torrentueuse et brûlante houle d'émotion pour l'esprit raisonneur comme pour le pur sentiment, qu'électrisant les nerfs, fouillant les moelles, elle fait, semble-t-il, battre et se dilater à l'unisson deux cœurs béants chez le même homme.

Mais il n'y a que la Musique qui emporte l'âme dans l'outre-tombe, la repaisse d'indéfinité, la fasse la souveraine de l'inconnu, la reine extasiée de l'invisible et de l'impalpable!

En temps d'épidémie ou sous le coup d'une contagion possible, les gens sans imagination n'éprouvent, pas plus au dedans qu'à la surface, aucune appréhension pour eux-mêmes. Leur propre tempérament les rend pour ainsi dire inconscients du mal qui les guette, et va jusqu'à les rassurer quand ils en sont atteints. Au contraire, que dans la même situation, les personnes à imagination pessimiste essayent donc de devenir optimistes ou simplement indifférents!... C'est la seule nature qui nous fait insoucians et calmes, et la vaniteuse volonté humaine échouera toujours devant la fatalité de l'inquiétude.

On trouve encore du goût, de l'illusionnement à exister et l'on conquiert une espèce de seconde jeunesse qui est certainement plus subtilement vécue et dégustée que la première, lorsque, bien résolument, on a pris son parti d'accepter son âge, de se résigner, en toute placide philosophie, au graduel vieillissement de sa totale personne.

Embusquée à la fenêtre, la morose pensée, au plus vague du lointain, projette son ennui par la transparence du carreau auquel elle finit par confier cette plainte silencieuse : « Tour à tour, brûlant et froid, net et encrassé, clair et ténébreux, tu es bien mon image ; mais hélas ! tandis que tu es le doux miroir des choses et le gai tambourin de la pluie — moi ! ne réfléchissant que ma propre aridité, je suis la chagrine étouffeuse des larmes. »

Suivant les cas, on joue la tristesse ou la joie : c'est quelquefois très indifféremment que la conscience nous regarde rire ou pleurer.

L'ambitieux qui ne songe qu'à l'avenir raccourcit par là même sa fiévreuse et vaine existence. Profiteur anxieux du seul aujourd'hui, tel qui pourrait lumineusement ressusciter ses anciens jours, leur dérobe sa mémoire, se fait contre eux le machinateur de son oubli,

sentant qu'il a des raisons pour redouter le malaise, l'épouvante, l'horreur de se les rappeler.

Au contraire, le sage remonte, pour ainsi dire, le cours du temps, en ranimant dans son présent paisible, par le pieux élancement de son âme chercheusement évocatrice, avidement souveneuse, visionnaire à reculons, tout le vécu particulier, tout le détail intime de son passé vénérable.

Contre les surprises de la galanterie, la modestie instinctive est moins défensive que la pudeur d'éducation : la première est ignorante, naïve, la seconde est compliquée, subtile. Pudique naturellement, pudique socialement, ce n'est pas la même chose ! L'une rougit sans raisonner, l'autre raisonne pour rougir.

Les colères, les révoltes, les dépités, les inquiétudes entretiennent l'illusion vitale et sont les salutaires aiguillons de la sensibilité. Prenez

garde à la longue de savoir trop bien endurer. Pratiquer la patience quotidiennement, c'est cheminer tous les jours un peu plus vers la lugubre indifférence.

La science de la vie consiste à ne compter que sur soi-même, à ne pas plus se fier aux vertus des hommes qu'aux forces de la nature.

Penser devant quelqu'un, fait l'effet tantôt d'un lourd espionnage opprimant votre esprit, tantôt d'un clair regard narquois qui se promène dans votre conscience.

Les trois sortes de filles ou femmes qui, de manières différentes, entendent débiter des obscénités devant elles, sont :

Celles qui en rient ou s'en fâchent parce qu'elles comprennent ;

Celles qui ne comprennent pas ;
Celles qui feignent de ne pas comprendre.

A moins qu'ils ne prouvent la supériorité de leur esprit par l'expressif ou le pensé de leurs œuvres, les silencieux n'ont pas la profondeur et l'inquiétant qu'on leur prête. Enclos dans leur mutisme par la pauvreté de ce qu'ils auraient à dire, quand ils sont avec de riches causeurs, ils ne se font pas faute d'en sortir quand ils ont affaire à des interlocuteurs vulgaires.

Persister à déplorer que la destinée des plus belles filles soit l'abjection et l'infamie, la nature n'en continue pas moins à faire ses plus belles mouches d'or et d'émeraude pour l'excrément et la charogne !

Dans l'ordre moral et intellectuel, comme dans l'ordre physique, il y a des prodiges de leur force : les débordants du cœur allument le sentiment chez les âmes froides ; les expan-

sifs de l'esprit jettent des pensées que les silencieux ramassent.

Sans la prétentieuse bêtise de la vanité, on ferait une morale excuseuse et consolatrice aussi proportionnée que possible à la faiblesse et aux appétits de notre nature.

Quelle surprise ébahie, quelle prodigieuse stupéfaction éprouveraient certains morts prétendus glorieux, si, tout à coup, ressuscitant et se réincarnant dans leur statue, ils se voyaient debout sur un socle, au centre d'une grande ville, dressés devant la postérité comme des modèles de science, d'art ou de vertu, recevant l'hommage immérité des regards, planant pour les siècles au-dessus des foules dont ils n'ont jamais dépassé le niveau banal !

Que jamais, comme châtiment, votre pensée ne voue à la mort celui-là même qui vous a

fait le plus de mal ! car sûrement, un jour ou l'autre, vous auriez l'horreur de constater que la nature s'est faite à ce point votre complice active, qu'elle a totalement accompli votre terrible souhait. Quand il est bien complet, le pardon intérieur vous délivre de votre ennemi presque autant que sa mort.

On reste seul en compagnie des bêtes, des colères et des perfidies de la nature. Il n'y a vraiment que l'homme qui interrompe la solitude de son semblable.

La loquacité de certains profonds penseurs et artistes est une des formes de leur triple activité native de corps, de cœur et d'esprit qui, instinctivement, a toujours besoin d'épancher son trop plein et de se dépenser à outrance. De là leur impossibilité d'être seulement écouteurs attentifs ou indifférents, bien que, le plus sou-

vent, après chaque nouvel accès de faconde, se sentant la pensée moins solitaire et comme amoindrie, ils éprouvent le regret de n'avoir pas su garder pour son intégrité l'habile tenue du silence.

Si la prudence est la mère de la sûreté, la crainte est la mère de la prudence.

Les appartements vastes et riches disputent l'homme au libre espace et finissent par le confisquer à la nature. Il faut à l'artiste un logement étroit et nu pour qu'il ait la fréquente envie d'en sortir.

Quand il a le souvenir et la prévoyance, le mensonge est la quintessence du mal. Il y a peu de pervers qui sachent bien mentir.

Il n'y a que trois motifs d'avoir des rapports plus ou moins durables avec les gens : l'intérêt, le plaisir intellectuel, la consolation de l'âme. Il faut absolument qu'en eux et par eux ils aient de quoi compenser vos visites, rémunérer votre compagnonnage, payer en un mot la dépense de soi-même que l'on fait en les fréquentant.

Le plus généreux des hommes serait celui qui verrait assidûment un de ses semblables n'ayant en lui nulle ressource d'aucune sorte, espèce d'insolvable de l'amitié, ne pouvant aucunement lui être utile ou précieux par l'argent, l'influence, les charmes du cœur ou de l'esprit.

Si seules, certaines femmes ont cette sublimité, c'est qu'elles sont surhumanisées en dévouement par le fatal aveuglement de leur sensuel amour ou de leur tendresse maternelle.

L'artiste qui montre des parties de son œuvre au fur et à mesure qu'il produit, ressemble fort à une femme qui, au moment de la possession,

ne dégagerait ni étonnement ni saveur, parce qu'au lieu de se donner en bloc elle aurait défloré le mystère et l'abandon de son corps en en détaillant pour ainsi dire toute la voluptueuse apparence, en en faisant voir un par un tous les attraits et tous les charmes.

Si maîtres d'eux-mêmes qu'ils soient devenus à force d'accoutumance vicieuse ou criminelle, il n'y a pas de viveurs ni de scélérats qui restent impassibles quand on leur parle avec respect de leur enfance et de leur mère.

Le plus ou moins d'aisance dans les relations, les rencontres, provient de la façon plus ou moins approfondie en bien ou en mal dont on connaît les personnes : on est toujours gêné avec un silencieux, et parfaitement à l'aise avec un bavard ; on se surveille devant les indifférents ; quand aux inconnus, on les surveille.

La vraie bonté est toujours native, et comme on ne l'apprend pas, on ne la désapprend pas non plus. C'est pourquoi, s'exerçant pleine et entière dans la reconnaissance et le respect d'autrui, elle se conserve également inaltérable en face de toutes les déceptions et n'oppose qu'elle-même à la calomnie et à l'ingratitude.

Le pardon qui rage, l'obligeance qui rit jaune, le dévouement qui grogne, sont d'un généreux volontaire qui s'est trompé sur la qualité de son cœur qu'il a cru meilleur qu'il n'était : c'est du domaine de la bonté artificielle, sociale, religieuse, philosophique, de cette bonté impatiente et sèche qui n'est en somme qu'un petit élan de bienfaisance retenu et bridé par beaucoup d'égoïsme.

On finit peut-être par surmonter la crainte native, mais, à coup sûr, on ne triomphera jamais de la crainte engendrée par les précautions de la prudence et les analyses de la réflexion. Il en est de ce sentiment comme des habitudes : chez nous, ce que nous appelons la

seconde nature y est encore plus incrusté que l'originelle.

Dans son souvenir il ne faut pas trop ressusciter les morts, car, à force d'appels et d'évocations, eux qui se contentent de nous attendre finiraient peut-être par venir nous chercher.

L'émotion d'un viveur ou d'un philosophe devant une œuvre d'art est le plus enorgueillissant hommage auquel celle-ci puisse prétendre, en même temps que le plus sûr témoignage de son impressionnante sincérité.

On se console de l'argent perdu en se disant qu'on aurait très bien pu, comme tant de gens, ne pas être en situation d'en perdre.

L'art prend tout l'homme, son âme et sa bête, utilise, ramène à lui ses amours, ses joies, ses souffrances et son deuil : c'est ce qui fait que les grands artistes sont à la fois si durs à eux-mêmes et si éviteurs des autres.

On met souvent son orgueil à parler avec insouciance des gens qui nous ont fait le plus de mal. Mais, on se surprend à s'apercevoir que notre comédie ne joue pas le naturel, et quoiqu'on fasse pour être, malgré soi, le tranquille exprimeur de l'indifférence, on sent rire jaune sa douceur, grimacer sa feinte, et percer sous l'artifice de l'accent la réticence de l'amertume.

Traqué par ces colères d'indignation et ces poussées de rancune qui nous font tant de mal, on n'a de refuge que dans la tristesse qui, peu à peu, mitige avec les larmes pieuses du regret tout le fiel venimeux des blessures d'orgueil.

Sa sempiternité de logique sincère fait du juste un parleur monotone. Au contraire, avec ses trucs d'aventure, l'imaginé de ses paradoxes, la soudaineté de ses faux-fuyants et de ses volte-face, le vicieux instruit, élégant protégé de la parole est le plus enchaînant des interlocuteurs : les jolis causeurs sont toujours d'aimables pervers.

La solitude a cet avantage ou cet inconvénient — cela dépend de la manière de voir — c'est que vous apprenant à vous passer des autres, elle vous suggère une espèce d'orgueil qui ressemble à un parfait contentement de soi-même.

Il faut donc que la rancune soit un sentiment bien honteux, puisque deux personnes brouillées de longue date ne peuvent se rencontrer sans éprouver brusquement une gêne, un embarras qui les fait tressaillir, s'empourprer, pâlir, baisser la tête ou détourner les yeux. Il

n'y a pas de parti pris de volonté ou de morale qui tienne contre ces malaises de la rancune dont ne sont pas toujours exempts ceux qui, ayant la satiété de vivre, s'imaginent que le dégoût d'eux-mêmes doit leur donner l'oubli des autres.

On a beau raisonner la fierté ombrageuse de son pauvre cœur — selon les gens, on a toujours dans le pardon deux poids et deux mesures; et, quoi qu'on fasse, on reste offensé par les malins de ce qu'on passe aux imbéciles.

Acteurs, orateurs, poètes, voulez-vous parler vos rôles, plaidoyers, poèmes, avec autant de solitude et de sûreté que devant vous-mêmes, mais avec plus d'étrange et grave solennité?... En récitant, ayez cette idée que vous vous adressez à un public de morts, et dans cette imposante assemblée du trépas, alors vécu par vous à force d'être évoquée, face à face avec le mys-

tère, écoutez tomber vos paroles dans le silence des âmes :

C'est triste à dire, mais si porté que soit le cœur vers le prochain, c'est seulement par une occupation égoïste dans une monotone solitude qu'on vit tranquille avec soi-même : sauf par le remords ou la maladie, on n'est jamais troublé que par les autres.

Il n'y a pas de gens méprisables pour celui qui, ayant découvert leurs ressources de corps et d'intelligence, les utilise à son avantage.

L'aménité gouverne le monde. Le vice n'a besoin que d'un peu de douceur pour fasciner l'innocence et ensorceler la vertu.

Les mauvais jugements que nous portons sur les gens n'ont de motifs que pour nous-mêmes. Parce que telle femme ou tel homme nous a trahis, ils n'en peuvent pas moins rester à jamais l'ami fidèle d'un autre.

Les hypocrites, justement parce qu'ils jouent si naturellement la comédie du bien, sont ceux qui savent le mieux l'approfondir, et qui, s'ils le voulaient, pourraient l'accomplir avec le plus d'entendement.

Après avoir été le familier de la société et de la nature, que l'on ait pendant un très long temps abandonné l'une pour l'autre, c'est encore à la société qu'on se réhabitue le plus vite, car nous laissant, malgré nous, plus ou moins caresser par les flatteuses protestations de nos semblables, nous sommes toujours un peu blessés par l'indifférence des choses. Et puis,

et surtout! nos vices pâturent dans la société tandis qu'ils jeûnent dans la nature.

Si furtifs et dérobés qu'ils soient quand on ne fait que passer près d'elle, le regard et le sourire d'une bergère ont le temps de vous révéler qu'elle songe plus qu'elle ne tricote, et que sa solitude lui conseille plutôt l'amour de l'homme que la surveillance de ses bêtes.

Par suite du sourd travail de la satiété — le plus terrible comptable des froissements d'amour-propre — un beau jour, deux personnes, se croyant les meilleurs amis du monde, se surprennent à échanger sans rien dire de certains regards équivoques et brefs qui, dès lors, dans leur amitié, font date de gêne et d'incertitude.

Alors que jusque-là on a respecté vos intérêts, votre caractère et votre vie privée, du jour où quelqu'un a osé vous nuire, tous les timides, tous les lâches de la méchanceté prennent le courage d'en faire autant. Que de gens auxquels ils ne manquent que l'audace pour exécuter tout le mal qu'ils pensent!

Aimant la Beauté, la Nature, le Songe et l'Idéal, allant toujours au bout de ses efforts pour en tenter l'expression, l'artiste intègre et pur qui n'a rien à se reprocher ne peut avoir, en dépit de toutes vicissitudes, qu'une vie satisfaite et bénie par sa conscience, tranquille dans sa tristesse, mélancolique sans amertume.

Au contraire, l'artiste ne parlant et n'écrivant que son fiel, toujours malveillant du regard comme du geste, mauvais jusque dans son silence, suintant par toute sa personne les pires venins de l'acrimonie, celui-là, par là même, atteste l'empoisonnement de son âme bourrelée de remords endurcis trop orgueilleux pour se

fondre et s'humilier ; il montre, nouée à son cœur, la triple vipère noire : l'envie, la haine et le dégoût y bavant leur impuissance, y sifflant de rage et d'horreur.

En égalisant toutes choses dans la sérénité de son indifférence, la Nature conseille à l'homme l'activité tranquille, l'ennui contemplatif, l'amour sobre et le deuil résigné.

De même que la franchise vous donne la paix et l'indépendance de l'âme, l'immédiate intégralité du paiement vous assure partout l'aplomb de l'esprit, l'aisance du regard, de la parole, et de l'allure générale : car, si négligent, si peu scrupuleux qu'on puisse être sur la question d'acquitter ses notes, malgré tout, on est toujours troublé par la rencontre d'un créancier, par le surgissement d'un prêteur, même quand on sait qu'ils ne vous présenteront au-

cun mémoire ou billet, et qu'ils se garderont bien d'y faire la moindre allusion.

Les dettes sont les poux et les punaises de la tranquillité ; leur vermineux souvenir grouille dans nos labeurs et vient lanciner jusqu'aux plus pures pensées qui se croyaient perdues dans leur songe.

Pourquoi faut-il que les joies du cœur soient toujours empoisonnées par le regret ou l'inquiétude, devançant leur durée, anticipent leur terminaison ! Hélas ! pourtant, lorsque l'on attend quelqu'un de si profondément aimé qu'il vous laissera malheureux et comme perdu quand il vous aura quitté, n'est-il pas vrai qu'on est plutôt poursuivi par la pensée qu'il repartira que par l'idée qu'il va venir ?

Également despotique, l'Amour prend tout l'homme comme l'Art, avec cette différence que ce dernier dessèche le cœur et que l'amour le sensualise.

Bien des gens ne vous prônent si fort que pour qu'on leur rende la pareille : ils vous louent pour qu'à votre tour vous vous mettiez à les flatter. On s'en aperçoit bien, aux désappointement et dépit soudainement peints et gravés sur leur physionomie, quand, par conscience ou esprit de mystification, on s'est abstenu de le faire.

Incendiée, ternie, azurée, ennuagée par lui, son miroir, son mime, l'onde et le firmament sont bien deux ciels qui se regardent. Mais, tandis que l'eau coule, tressaille, et s'agite, grimaçante et crispée, la grande voûte reste à jamais déserte et morte en dépit de la marche plus ou moins rampée de ses voiles, de ses vapeurs et de ses ombres.

Il n'y a vraiment que les Saharas qui puissent confronter avec les ciels leur égal infini d'immobilité, de solitude et de vide.

Prenez-y garde ! dans ce que l'on croit la

bienfaisante solitude, l'herbe suggère ; la caverne tente ; l'escarpé invite ; les arbres sont de frissonnants témoins ; les buissons espionnent ; les pierres chantent ; le marais parle ; l'eau guette ; le précipice attend !

Même, sans excepter les heures de charme et de consolation que lui font passer la vision des lumineux ou blêmissants paysages, le meilleur instant pour le solitaire désabusé, c'est encore, quand il ferme ses volets qui, en le remmurant dans les ténèbres, vont lui redonner la seule chose qu'il aime au monde : sa propre invisibilité pour lui-même, avec l'illusion que son âme et celle de la nuit se mêlent et s'enlacent dans leur atmosphère d'infini, d'ombre et d'inconnu, de mystère et de silence.

Saine, la pensée vit en bonne intelligence avec nos organes qu'elle sert et conduit, qu'elle

se complaît à défendre, à occuper, à distraire, à délecter ; malade, elle s'exaspère de les subir, déteste les besoins du corps qui lui crient sans relâche son emprisonnement dans la bête ; si bien, qu'après s'en être irritée, elle s'en terrifie, s'en fait du cauchemar et de l'horreur.

Fuyant le toucher, lui rabâchant son martyre, elle se réfugie dans les yeux qui dévorent de l'ombre et du gouffre en alimentant sa détresse du limité, de l'ennui et du chaos de leur vision.

Enfin, à force d'avoir pompé son être, la pensée donne à l'homme cette épouvantable sensation de s'être substitué à tout son individu, chair et cœur, de l'avoir si totalement décorporisé, désentimentalisé, qu'elle n'est plus désormais qu'une quintessence d'âme, perdue encore davantage dans sa propre énigme par son plus d'impuissante avidité de l'approfondir : hôtesse de la mort dont elle a la torture, errante du néant dont elle maudit le vide, solitaire de l'infini dont elle a le vertige.

Se croyant tout à la fois sage et blasé, malade et philosophe, on se prétend fini à toutes les joies matérielles, mort à la gourmandise et à la volupté; mais, comme lorsque vous voulez bien vous laisser tenter par une friandise, l'appétit d'autrefois vous revient en la mangeant : de même, quand vous consentez à l'amour, vous retrouvez, en aimant, tout votre ancien désir, tout votre ancien goût de la chose.

Même quand j'ai fréquenté et pratiqué son onde et ses bords depuis très longtemps, une rivière morte m'évoque tant de secret, tant d'étrange nouveauté de solitude, en elle et autour d'elle, que, lorsqu'il m'arrive de la traverser, j'ai toujours l'impression que, laissant déjà du mystère sur le rivage quitté, je vais trouver de l'inconnu sur l'autre.

La présence d'un mendiant patriarche, parmi des chères vénérables, ajoute à leur séculaire

toute la mélancolique solennité d'une pauvre vieille âme qui songe, donne au recourbé de leurs branches comme une expression de pitié pleurante, comme une mimique hospitalière, comme un geste ému de fraternelle bénédiction.

Pourquoi vouloir toujours comparer la bête à l'homme, dans ce que ce dernier a de stupide ou de mauvais? Il serait à souhaiter pour eux que tous ceux qui médisent de l'âne eussent, autant que lui, l'opiniâtreté du vouloir, la tempérance dans les besoins, la patience et la finesse dans l'humilité! Au rebours de tant de gens qui le maudissent, le serpent n'use de son venin que pour se défendre; quand le paon fait la roue, il vous éblouit et vous charme : tandis qu'on a justement l'impression contraire lorsqu'on voit se pavaner la vanité d'un imbécile.

Il faut, qu'avec toute sa bonté, le cœur ait encore beaucoup d'attention soutenue et de

guetteuse clairvoyance, pour arrêter soudain, dans la spontanéité des paroles, ces brusques jaillissements de reproche, d'amertume ou de raillerie si naturels chez l'homme, mais qui font tant de mal à la sensible et ombrageuse amitié.

On dit : « Cette fille a été bien gardée par ses parents ! » Il faudrait dire : « Cette fille a été bien gardée d'elle-même par son propre tempérament, si froid, qu'en ne lui suggérant aucun désir instinctif il l'a laissée indifférente devant les tentations des séducteurs et imprenable par leurs embûches. »

La philosophie, la science et l'art sont des choses sociales qui, sans parler du charme ou de l'intérêt qu'elles dégagent pour ceux-là seuls qui les cultivent, ne valent que par l'importance conventionnelle qu'on leur attribue : par rapport à la nature, en face de l'espace et

du temps, elles n'ont donc pas le droit de mépriser comme elles le font la pure ignorance fruste et naïve, mais voyante et sensible, qui, en se contentant d'être devant l'infini un simple spectateur qui passe, est peut-être la plus grande sagesse dans notre pauvre humanité.

Instrument chagrin de la conscience qui interroge et de la raison qui discute, la creusante réflexion, comme la maladie, crée le marasme et l'ennui du corps. Au contraire, dégageant l'homme de toutes les contraintes de la pensée pour lui donner le libre abandon de ses purs sentiments, instincts et sensations naturels, les grandes joies de sa chair font toujours le bien-être de son esprit, et le bercement de son cœur.

Quand l'homme et la femme ne s'aiment pas que littérairement, mais à plein cœur et de

toutes leurs forces, il faut bien que, fatalement, un certain jour, ils en viennent à l'étreinte amoureuse, puisque humainement hélas! ils n'ont pas d'autre à peu près d'identification de leurs êtres, d'autre moyen de se figurer joindre et amalgamer leurs âmes que par le rapprochement de leurs sexes dans la mutuelle aspiration de leurs convoitises de chair où passent tous les frissons fraternels de leurs sentiments qui se cherchent, tout l'infini désir de leurs pensées qui se réclament!

De même que la fille de trottoir amène sans horreur toute espèce de gens chez elle, indifféremment, et très tranquille à force d'habitude, raccrochant le sordide, l'inquiétant, le répugnant, l'infirme, le fou et le gâteux, le monstre et l'assassin possible...

De même, combien d'âmes publiques, à tout le monde, qui, indistinctement, du dehors ramenant chez elles toutes sortes de pensées,

maximes et opinions suspectes, finissent à la longue par se familiariser avec les pires!

Cet homme fait des projets dont la réalisation exigerait un reste de jeunesse, tout au moins un regain de la vigueur de l'âge mûr; mais, comme il les remet indéfiniment, en se disant toujours : « Ce sera pour plus tard! » il s'aperçoit, lamentable et grotesque pour lui-même, le certain jour où il veut sérieusement y songer, qu'il est non seulement bien trop vieux pour les accomplir, mais qu'il est encore totalement impropre à essayer même de leur donner un commencement d'exécution.

Le chat, quoi qu'on en dise, est très aimant, mais, comme il est réservé, fier, indépendant et soupçonneux de sa nature, il faut, pour ainsi dire, sortir de lui ses bonnes dispositions à votre égard, les aider, les gagner peu à peu,

provoquer l'éveil, la venue de sa sympathie, l'attirer, lui donner le goût, la confiance de vous la retémoiner davantage. Et cela, vous l'obtiendrez par beaucoup de prévenances d'amitié, surtout par une invariable égalité dans les compliments, les caresses, les attentions et les soins. Alors ainsi, vous aurez captivé son humeur, charmé sa suspicion, ensorcelé son naturel. Il aura l'abandon avec vous, il sera content de hanter votre présence ; à sa manière, il vous exprimera ses sentiments à lui, en y mettant aussi bien que tout le velours de ses griffes, tout l'affectueux râpement de sa langue rosette, tout l'exhalé de son cœur, dardé, si bénin, par la claire fixité de ses prunelles magnétiques — si fascinantes quand elles sont vertes ! — par toute la grâce et l'onduleuse douceur de son être discret, vous offrant sa petite âme de jolie bête élastique et mystérieuse.

Au contraire, il fuira toujours ceux qui lui auront fait un accueil louche, en n'ayant pas l'air de tenir à lui.

A cet égard, il y a un peu du chat, beaucoup même, chez le concentré timide, à la fois aimant

et libre, tendre et ombrageux : jamais le cœur de celui-là ne recommencera son élanement vers vous, non pas même parce que vous l'aurez repoussé par votre abord hautain, sévère, dur ou glacial, mais seulement parce qu'il aura cru voir que vous paraissiez lui rester indifférent ou que vous aviez vaguement l'air de le subir.

L'amour s'aiguise et s'ennoblit, s'exalte et se transfigure par toutes les choses de haute et fine cérébralité, par le mystique et le religieux, la musique, la poésie, la littérature, par l'art sous toutes ses formes, mais, à la condition — dans les délais que les tempéraments lui assignent — d'aboutir à sa loi naturelle qui est, en même temps que l'union des cœurs et des esprits, le plein accomplissement du désir de ces deux corps avides l'un de l'autre, qui se cherchent pour se mêler et se fondre dans le crispé de leurs caresses et l'épanouissement de leurs étreintes ; sinon l'amour se ronge sur place, en dépit de ses pâmoisons d'idéal et de ses transports

d'intellectualité. A s'être tellement refusé d'être humain, à jamais il se pleure dans la tristesse ou se maudit dans la démence.

En somme, parmi l'infinité des morts, s'il leur était donné de revenir à l'existence, il n'y a vraiment que les seuls suicidés raisonnables, s'étant tués en toute conscience et connaissance de cause, qui ne voudraient pas ressusciter. Qui sait même s'ils ne souhaiteraient pas revivre toute leur vie jusqu'au moment où ils ont senti la nécessité de la supprimer?...

Si l'entrée dans les églises exigeait l'uniforme et austère pauvreté du vêtement et qu'elles fussent totalement nues, froides et silencieuses, sans vitraux, sans chants, sans parfums, sans orgues, on pourrait alors seulement compter bien au juste, par celles qui continueraient à s'y rendre, le nombre des croyantes et pratiquantes sincères.

On s'estime davantage, quand, pour ne plus souffrir, ayant pris son parti d'une opération chirurgicale, on en arrive, à force de décision, à mâter devant l'approche de l'instrument toute la poltronnerie de sa nature.

Les plus grands poètes ou artistes qui n'aiment pas la musique donnent par là même une mesure amoindrissante de leur âme souveraine par ses dons magnifiques par ses exorbitants privilèges d'intellectualité limpide, raisonnante et définisseuse, mais fermée à ce charme des charmes que vous donne la seule musique : l'incarnation dans le rêve, l'extase dans l'indécis, le bercement dans le vague.

Que dire de ces génies disgraciés, nés totalement morts à ce divin langage des sons qui laisse la pensée impuissante à la porte de l'inconnu, tandis qu'y pénétrant d'un seul coup d'aile de sa démence harmonieuse, il en rapporte la plainte, les frissons et les souffles dans le rythmé de sa clameur!

Hélas ! malgré tant de richesse, ils sont déshérités dans tout leur être, enfouie qu'est leur âme en sa surdité native, ils sont bornés dans leur faculté de comprendre, goûter, savourer, qui s'arrête précisément devant l'art qui exalte le plus surnaturellement la découverte de l'homme et qui fait descendre le plus d'idéal sur la terre.

Il faut plaindre ces infirmes du cœur, ces inachevés de l'impression, ces bénis de la nature qui les a maudits quand même, car ils demeurent à jamais les orphelins de la suprême ivresse de l'âme, privés jusqu'à la tombe de tout le surhumain d'une sensation, de tout l'infini d'un songe.

Quand il est jeune, l'homme s'imaginant être indéfiniment loin de la mort, ne demande qu'à dérouler son existence dans la perpétuelle succession des jours, et s'en va gaiement vers l'âge mûr d'où il s'achemine insouciant vers la vieillesse. Mais une fois qu'il l'a atteinte, il vou-

drait, en quelque sorte, replier le cours de sa durée, croupir à ce même point d'âge : car alors il entrevoit nettement son but fatal, toujours plus rapprochement visé, il se sent arrivé presque en face de cette cible du néant où va se planter sa dernière heure, où va pour jamais aboutir le dardement de sa vie.

L'homme peut être amoureux fou de la femme qu'il abhorre ou qu'il méprise le plus. Au contraire, chez la femme, les sens et le cœur se commandent, accordent et solidarisent leur indifférence, leur haine ou leur affection : dans la mesure de sa nature bonne ou perverse, violente ou délicate, expansive ou concentrée, n'importe quelle femme n'aimera vraiment un homme de toute son âme que si elle le goûte, le cherche et le convoite avec toute sa chair.

La preuve que les femmes ne sont mystiques qu'à fleur de peau, c'est que les dévotes, à l'ins-

tant où elles s'abandonnent, deviennent tout de suite, sans apprentissage, les plus sensuelles des amoureuses.

Chez nous, le mâle et la femelle sont également méprisables, puisqu'ils ont, l'un comme l'autre, la pensée qui projette le mal et l'hypocrisie qui le commet. Pour qu'un homme eût le droit de mépriser les femmes, il faudrait donc qu'il fût le juste parfait, et que, de corps et d'esprit, il se passât totalement d'elles. Mais dans notre scélérate humanité si lubrique et si tendre, existera-t-il jamais ce veau à deux têtes de la chasteté, ce merle blanc du cœur et de la conscience?

A part les fourmis et les abeilles dont chacune se maintient intégralement, ordonneusement, travailleuse individuelle dans le grouillement affairé de leurs cohues si foisonnantes, tous les autres êtres se dépersonnalisent dans

la houleuse affluence de leurs semblables, chacun d'eux, par sa seule substance matérielle, contribuant à la formation de la compacte masse énorme en laquelle il s'incorpore et se fond, en y perdant, pour ainsi dire, le sens et la notion de lui-même ; de sorte que cette multitude devient une espèce d'élément déchainé, une mer vivante ayant, au lieu de vagues, d'innombrables têtes tumultueusement égarées, frénétiquement éperdues, qu'emplit le chaos et que dirige la démence.

Esprit, âme et cœur, tout l'homme sombre aveuglé, bestialisé dans le vertige des foules.

Les artistes, les avocats, les médecins, les prêtres, ne sont en général de si fins gourmets que, parce qu'étant parmi les hommes les plus expérimentés de la conscience, les plus retors de l'intellect, au lieu de vivre animalement la saveur d'une sensation, il s'en font un plaisir d'âme, un réconfort d'esprit : en la dégustant, ils l'approfondissent et la pensent.

Si l'homme n'avait pas beaucoup de pudeur, il n'en prêterait pas tant aux femmes dont la plupart n'ont pas celle qu'on leur suppose. Ramenés à l'instinct, au tempérament, au désir et à l'occasion, les deux sexes se valent. Les vrais séducteurs le savent bien ; et, eux qui n'ont plus nulle pudeur, font la juste évaluation de celle des femmes qu'ils convoitent. Pour leurs conquêtes galantes, ils pratiquent la société en ne croyant qu'à la nature.

Les inentamables, les persévérantes amitiés ne se nouent que par l'affinité instinctive, par les similitudes, les correspondances de goûts, de caractère, de manière de voir, de sentir et de penser : toutes conditions pour la soudure de deux âmes, que la bestiale consanguinité ne présente que par hasard.

Nul éclair de regard n'aura l'acuité jalousement évoluante, venimeusement compareuse

de celui que deux jolies femmes, également bien mises, se décochent réciproquement en se retournant l'une vers l'autre.

Rien ne célèbre autant l'Amour que le son de voix, à la fois enfantin, musical, hoquetant, mouillé, de certaines femmes ou jeunes filles dont, avec tant de volupté, la parole se plaint aussi soupireusement que leur rire se pâme!

Que diriez-vous d'un homme qui compterait sans relâche, une à une, sur ses doigts, toutes les pulsations de son existence? C'est pourtant ce que nous faisons, avec un soin têtu, par le savant moyen de nos abominables montres.

Oui certes! Race ombrageuse que celle des artistes! et cependant, c'est encore parmi eux que l'esprit prodigue le plus tout son cœur,

dans les colloques subtils et passionnés qu'ils échangent.

C'est curieux comme les gens ménagent ceux qu'ils savent pouvoir se passer d'eux!

Même très furtivement, ferait-on certains actes? même très bas, prononcerait-on certaines paroles? même, dans tout le secret de son être, ruminerait-on certaines pensées? si on était sûr que les morts nous voient, nous entendent, et lisent dans notre âme.

Un mauvais rire choque le cœur; mais c'est venimeusement qu'un mauvais sourire blesse.

Hélas! au point de vue social, l'assiette au beurre sera toujours à celui qui pouvant y

remplacer ce qu'il y mange, la tient toujours pleine, au fur à mesure qu'il la vide!

La nature agit toujours sur l'homme, parce qu'en elle et par elle, il retrouve sa destination première, qu'il s'y sent dans la vérité de son être et de son milieu.

Aussi, on dirait qu'au sortir des villes, il s'y désopprime de tout cet artificiel vécu à la hâte, dans l'agitation et la fièvre, qui, en lui infligeant tant de maux, ne lui a guère donné que des joies à fleur d'âme et des bonheurs de surface.

Là, au milieu des profondes campagnes, ses poumons jubilent d'aspirer l'air pur, les souffles vierges, comme ses mains de caresser des fleurs, de frôler des feuilles, comme ses pas d'arpenter le verdoyant moelleux, craquant ou raboteux du sol, comme ses yeux de pomper la nuance et l'expression, le frémissement ou la torpeur des paysages. Tout ce qu'il entend, respire, subodore, c'est de la tendre allégresse,

de la saine mélancolie, de la bonne langueur de charme. Et toutes ces chères impressions qu'il reçoit des solitudes, semblant vouloir fêter sa bienvenue chez elles, inclinent son cœur à des souvenirs d'enfance, à des évocations d'amitiés naïves, d'amours ingénus, à des rêveries fraîches, couleur d'espérance, fleuries et lumineuses, trouvant leur épanouissement dans leur vague même, si délicieux, et qui donnent à tout son individu cette sensation, à la fois sourde et triomphale, enivrante et confuse : que, dans des hamacs faits de lumière, d'azur et de nuages, d'haleines et de reflets, de murmures et d'aromes, il flotte épars à travers la vie des choses, et, qu'en humant leur âme, il en goûte mieux son être et se savoure exister !

Par une journée morte, dans certaines solitudes de montagnes, peuplées seulement de leurs monstres de pierre, de leurs précipices, et où l'eau coule si creux qu'elle y enterre son bruit, l'âme et le corps tremblent d'une tour-

noyante angoisse double de crainte et d'horreur : avec le vertige du gouffre, on a le vertige du silence.

Ah ! donnez toujours ! donnez sans cesse votre compassion et votre argent ! pour être radieusement adoucis, consolés, portés dans la vie par une ivresse de joie intime, incomparable entre toutes, par un enthousiasme de bonheur tendre qui remplit l'être, et dilaterait plutôt la capacité du cœur !

Piteux égoïstes, avides chercheurs de la quintessence et de l'exception, si vous saviez de quel ravissement d'âme vous vous privez en refusant à la misère les simples miettes de votre superflu !

Sortir de sa bourse une mince obole pour le pauvre, c'est faire entrer dans sa conscience un trésor d'émotion divine, de spiritualité voluptueuse, infiniment surnaturelle.

Le proverbe dit : « L'occasion fait le larron. » Alors, nous ne serions que les utilisateurs du hasard, que des profiteurs de circonstances ? Non ! en mal comme en bien, notre volonté se passe de rencontre et n'a pas besoin d'aventure.

Quand l'occasion s'endort, elle la réveille ; encore à naître, elle la crée de toutes pièces ! Dans l'ordre moral souvent, ne nous suffit-il pas de désirer l'effet pour en vouloir la cause ?

La délicatesse de leur cœur divise les femmes ; la fragilité de leurs organes les rapproche.

On répugne moins à voir un homme et une femme se battre trop fort qu'à les voir se caresser trop intimement.

Ne pouvant s'exercer qu'aux dépens du prochain et toujours devant les autres, l'ironie

n'est donc qu'une pose cruelle, que le méchant manège d'un aigri incurable, au fond si mécontent de lui-même et si malheureux que, sans l'endurcissement de sa vanité, il finirait par se désenfieller le cœur à force de maudire sa haine et de pleurer son amertume.

On n'observe bien qu'à la condition de détacher l'esprit de tout travail en train et d'en faire le souple et docile instrument de ses sens, en même temps que le guide sagace et l'aiguissant inspirateur de leurs recherches.

C'est seulement dans ces heures d'apparentes siestes ou flâneries qu'on trouve et qu'on se révèle les vérités de la nature, tous ses faits et gestes, toutes les moindres nuances de ses physiologies qui échapperont toujours à ceux qui la regardent en pensant à autre chose.

Plus d'un remercie l'expérience qui l'a fait

se résigner à n'avoir pour tout bien dans la vie que sa solitude de mépris et de liberté, entre le trop de mauvais vouloir des uns et le trop de sollicitude des autres !

La pure morale philosophique s'adresse seulement à la conscience et à la raison qui, ayant le droit et le devoir de la discuter point à point, ne peuvent par là même que gagner en sincérité, profondeur, et s'aiguiser en clairvoyance.

D'ailleurs, comme sa pratique ne comporte aucune cérémonie extérieure, qu'elle se passe toute solidairement au fond de l'homme lui-même ou avec la plus discrète modestie vis-à-vis de ses semblables, elle n'est d'aucun secours pour le mensonge et la duplicité.

Le malheur des religions, en dépit des belles et bonnes choses qu'elles contiennent, c'est qu'aussi supprimeuses de la raison qu'exigeuses des plus fréquentes manifestations publiques, par conséquent, étant toujours généralement exploitées et incomprises, elles font sur

la terre beaucoup plus d'hypocrites et d'imbéciles qu'il n'y en aurait sans elles.

Ce même acte d'amour, cette même œuvre de chair, à préliminaires semblables, qui s'engagent, se poursuivent et se parachèvent identiquement, l'hypocrite société les honore ou les flétrit suivant qu'ils ont son estampille ou qu'ils s'en passent. Heureusement que la bonne et juste Nature, pour l'indemniser du soi-disant mépris des hommes, exalte et transfigure dans l'accouplement libre, plus harmonieux d'âges et d'instincts, de désirs et de tendresses, plus désintéressé, plus simple et plus naïf, toute la poésie et tout le délice de l'Amour, fondé sur elle seule, de par ses lois éternelles!

Les paroles dites au cours des drames soufferts de l'existence ne sont jamais prononcées avec le ton des acteurs ayant à les débiter, dans

leur même théâtrale situation : tant il est vrai qu'il faudrait avoir vécu de corps et d'âme telle ou telle abominable tragédie, pour avoir exactement le son de voix et l'articulé qu'elle comporte ; on n'imagine pas certains troubles d'horreur et d'épouvante, on ne conçoit pas certains battements de cœur, on ne simule pas certains frissons, on ne joue pas certains vertiges !

Eh quoi ! Exécrable horreur ! Abominable injustice ! Physiquement, vous ne vivrez donc davantage et mieux que si vous êtes plus mauvais ? Hélas ! Voyez plutôt : la Prodigalité est un défaut plus beau qu'une vertu ; l'Avarice est une passion plus laide qu'un vice ; et pourtant, en ce qui concerne la santé matérielle, la sagesse du corps et sa force de résistance, la première vous endommage et la seconde vous conserve ; au strict point de vue mortuaire, en tant qu'échéance de la tombe, la Prodigalité vous avance et l'Avarice vous retarde.

Il y a certainement de bonnes âmes sensibles qui partagent nos deuils et vont jusqu'à s'assombrir de nos ennuis, se torturer de nos souffrances. Mais, si indifférent à la vie que l'on puisse paraître, c'est encore en sa propre personne qu'on trouve le plus de pitié pour ses maux ; on se déplore, on se pleure dans son individu ; et nulle part, totalement, même par la plus tendre des mères, on n'a jamais sa triste vie plainte et soupirée comme par soi-même.

En amour, l'ostentation est puérile, dangereuse et lâche. Le vrai triomphe, c'est, avec les allures d'un chaste misanthrope, d'avoir d'in vraisemblables intrigues et de miraculeuses bonnes fortunes qui deviennent d'autant plus savoureuses par leur plus de mystère.

. Pratiquant l'absolu secret vis-à-vis des femmes présentement acquises ou anciennement possédées, ce vicieux-là voudra tellement que l'obtention de leurs faveurs ne soit connue que de lui seul, qu'à cet égard la satisfaction de son

désir libertin sera aussi dissimulée que son désir même, qu'il n'aura de confiance pour personne au monde, sans en excepter -- en supposant qu'elle ne soit aucunement jalouse -- telle ou telle de ses complices de plaisir qu'il choisit toutes, pures ou chargées de devoirs, afin qu'elles sauvent mieux les apparences.

Ce Lovelace insupposé, muré dans sa discrétion, est toujours deviné, intuitivement accepté d'avance, flairé, senti, voulu par toutes les femmes qui aiment le plaisir invisible et la passion qui se cache. C'est pourquoi un tel séducteur a fatalement toutes les mystérieuses.

Si vertueux, si supérieurs qu'ils s'estiment, ceux qui méprisent la tristesse en exaltant la belle gaieté, sont des songeurs peut-être, mais plus philosophes que poètes, plus retors que naïfs, des secs de cœur, des ménagers de l'émotion, en ayant juste assez pour ne pas se laisser croire indifférents, des bien portants habituels ou de plaisants valétudinaires, parce qu'ils ne

sont affectés que de malaises tolérables. Mais, que la maladie s'acharne après eux ! Et les voilà devenus tristes, avec le parler rare et le ricanelement jaune, d'autant plus amers désormais qu'ils ont plus de bon temps à regretter, montrant par leur révolte et leur désespoir qu'ils n'étaient que des théoriciens de philosophie, des résignés amateurs, et que tout l'heureux comportement de leur âme dépendait seulement de la bonne santé de leur bête. La belle humeur résiste aux peines et indispositions de passage : elle ne peut tenir contre l'infortune qui dure, et se rend à la souffrance installée.

Au contraire, qu'ils soient tourmentés de corps et d'esprit — et le plus souvent des deux ! — les gens nativement moroses sont toujours de profonds sensitifs, aiguïsés constamment par leur torture ordinaire. En somme, la tristesse est à l'homme un maléfice ou un bénéfice de son organisation ou de ses épreuves, suivant qu'il en adoucit ou qu'il en envenime son cœur, suivant qu'il en étouffe ou qu'il en inspire son esprit.

Si bien, si intime avec lui que vous prétendez être, vous devenez toujours un fâcheux pour le solitaire que vous surprenez pensant, contemplant, observant; et sa première parole est toujours sèche, comme son premier regard éloigneur.

On aime les bêtes, d'abord par instinct, pour sa fantaisie, sa vanité, son plaisir égoïste, son intérêt, son besoin. Ce n'est que plus tard, lorsque l'on voit en eux des pareils et des frères en mystérieuse destinée, qu'on s'efforce de leur complaire, qu'on se fait un devoir de les respecter et de les plaindre.

C'est encore l'imagination qui engendre la plupart de nos idées; car les hommes deviendraient des monstres, des criminels ou des fous si, tout ce qu'ils prétendent penser, ils le vivaient roulé dans leur tête et retourné au fond d'eux-mêmes.

Vingt années d'existence? C'est un rêve! disons-nous; oui! maintenant qu'elles sont passées! Mais, jour par jour, toutes les heures de ce temps-là furent bien réellement senties, subies, souvent souffertes, aimées ou haïes, bénies ou maudites par nous, par nous en chair et en os, matériellement animés d'une existence bien effective que nous continuons dans l'incertain; alors, comme aujourd'hui, d'une âme en tourment dans une prison bien palpable, nous avons analysé, creusé, raisonné ce que nous appelons notre vaine apparence, notre dérisoire inanité, notre court passage de fantôme. En attendant, ce seront toujours des successions de jours existés, de respirations accomplies, d'engendremens vécus, d'actions et de projets réalisés qui nous auront fait le songe de la vie, jusqu'à l'heure du grand sommeil dans la mort, probablement sans rêve, bien qu'à cet égard, ainsi que Shakspeare, on puisse garder un doute, trébuchant devant l'inconnu, en oscillation sur le mystère.

Méfions-nous de la Pensée! Craignons sa satiété d'humanité, son dégoût de toutes les choses de la terre!

A la longue, et toujours en raison directe de sa sincère et lumineuse profondeur, sa rongeuse curiosité nous rendrait indifférents à toutes les manifestations générales de la vie, aux devoirs, aux amitiés, aux amours, à l'art, au travail, aux sentiments, comme aux sensations, tellement qu'un beau jour, elle! que les seules découvertes d'un perpétuel et toujours changeant inconnu pourraient indéfiniment occuper et nourrir, elle finirait par oser s'avouer qu'en retrouvant dans tout cela sempiternellement la même chose, elle n'y a vraiment, comme dans le rabâché de la nature, pour intérêt... que du vide, et pour pâture... que de l'ombre!

Il n'y a vraiment que la Charité qui soit la bénédiction de l'existence, en faisant éclore en nous, en y épanouissant pour jamais par la persistance passionnée de sa pratique fervente,

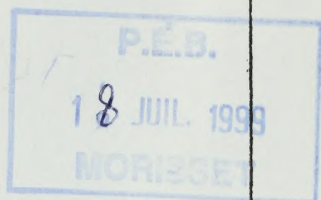
cette chère violette intime du contentement mystique, de la sainte allégresse attendrie, toujours si pure, si fraîche et si vivace qu'elle remplit de son baume la conscience comme le cœur, et tant de fois mieux! — combien plus suavement que les meilleures vertus toutes réunies sans elle! — suffit à peupler, à fleurir, de sa solitaire présence tout le jardin de notre âme!

Tours, imp. DESLIS FRÈRES, rue Gambetta, 6.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libr
University o
Date Du



JUL 15 1999

PQ 2388 .R428R8 1904



a39003



002402005b

